

LE THEATRE

DE

MR BARON,

TOME PREMIER.

NOMS DES ASSOCIÉS.

[illegible]uve GANDOUIN, Quai des Augustins.
[illegible]YOT, Quai des Augustins.
[illegible]uve BORDELET, rue Saint Jacques.
[illegible]ANEAU, rue Saint Severin.
[illegible]RAULT, Quai de Conti.
[illegible]ARROIS, Quai des Augustins.
[illegible]uve DAMONNEVILLE, Quai des Augustins.
[illegible]URAND, rue du Foin.
[illegible]UMONT, Place des Quatre-Nations.
[illegible]UCHESNE, rue Saint Jacques.

LE THEATRE

DE

MR BARON,

AUGMENTÉ DE DEUX PIECES qui n'avoient point encore été imprimées, & de diverses Poésies du même Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. DE LA THUILLERIE.

Mlle. BEAUVAL.

M. LE BARON.

M. RAISIN l'aîné.

M. DE LA TORILLIERE.

M. BEAUVAL.

CRISPIN.

Un MARQUIS.

PHILISTE.

AMINTE.

CLORIS.

CLEANTE.

CHAMPAGNE.

PICARD.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. BEAUVAL, M. DE LA THUILLERIE.

Mlle. BEAUVAL.

MONSIEUR de la Thuillerie, que veut donc dire ceci ? Je ne devinerois point que l'on joue aujourd'hui une Piéce nouvelle ; il eſt près de cinq heures, & je ne vois encore perſonne d'habillé. A quoi vous amuſez-vous ?

M. DE LA THUILLERIE.

Moi ?

Mlle. BEAUVAL.

Ah ! il eſt vrai que vous n'y jouez point. Champagne, Champagne, Janot, Champagne, Lacronier, Champagne ?

SCENE II.

Mlle. BEAUVAL, M. DE LA THUILLERIE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MAdemoiſelle.

Mlle. BEAUVAL.

A quoi ſonges-tu ? Que fais-tu ? D'où viens-tu ? Pourquoi n'allumes-tu pas ? Il faut faire maiſon neuve ; il y a deux heures que je ſuis habillée, moi ; & ces coquins-là. . .

CHAMPAGNE.

Mademoiſelle, ſi vous voulez, tout ſera prêt dans un moment ; mais Monſieur le Baron vient de m'envoyer dire de ne pas allumer ſi-tôt.

M. DE LA THUILLERIE.

Juſques à préſent il n'y a pas encore grand mal ; mais pour peu qu'il tardât. . .

Mlle. BEAUVAL.

Il prend bien ſon tems, pour ſe faire attendre, le jour d'une Piéce nouvelle. Je vais parier qu'il joue à trois dez, de l'heure qu'il eſt.

M. DE LA THUILLERIE.

La peſte, qu'il n'a garde !

Mlle. BEAUVAL.

Hé pourquoi ?

M. DE LA THUILLERIE.

La Piéce que nous allons jouer eſt de lui.

Mle. BEAUVAL.

Qui vous l'a dit ?

M. DE LA THUILLERIE.

Lui-même, hier il l'annonça.

SCENE III.

Mrs. LE BARON & DE LA THUILLERIE, Mlle. BEAUVAL, PICARD.

M. LE BARON.

HAI, Picard, Picard, Picard ?

PICARD.

Monſieur.

M. LE BARON.

Tiens, prends mon manteau, & reporte mes habits chez moi, je ne jouerai point d'aujourd'hui.

Mlle. BEAUVAL.

Courage ; voici quelque choſe de nouveau.

M. LE BARON.

Picard, dis au Portier en même-tems q
n'a qu'à rendre l'argent.

M. DE LA THUILLERIE.

Y songez-vous ?

M. LE BARON.

J'y ai songé.

Mlle. BEAUVAL.

Etes-vous fou ?

M. LE BARON.

Non, Mademoiselle, je ne suis point fo

M. DE LA THUILLERIE.

Je vais au plus vîte empêcher que l'or
fasse ce que vous dites.

SCENE IV.

M^rs^. LE BARON & RAISI
Mlle. BEAUVAL.

M. LE BARON *à M. de la Thuille
qui s'en*

CELA sera inutile.

M. RAISIN.

Et qu'est-ce, Monsieur Baron, n'allez-
pas vous habiller ?

Mlle. BEAUVAL.

C'est un fou.

M. LE BARON.
Fort bien.
Mlle. BEAUVAL.
Quel impertinent!
M. RAISIN.
Qu'eſt-ce donc?
M. LE BARON.
Elle raille.
Mlle. BEAUVAL.
Non, ma foi, je ne raille point.
M. LE BARON.
Oh que ſi.
Mlle. BEAUVAL.
Je ſuis laſſe de vos ſotiſes, au moins.
M. LE BARON.
Que n'êtes-vous toujours comme cela?
M. RAISIN.
Je ne comprends rien.
Mlle. BEAUVAL.
Quel extravagant!
M. LE BARON.
Que la voilà de bonne humeur!
Mlle. BEAUVAL.
Quel ridicule!
M. LE BARON.
Courage.
Mlle. BEAUVAL.
Monſieur le Baron?
M. LE BARON.
Mademoiſelle.

Mlle. BEAUVAL.

Je vous dirai quelque chose qui ne plaira pas.

M. LE BARON.

Tout me plaira de vous.

Mlle. BEAUVAL.

Oh finissons.

M. LE BARON.

Quand vous voudrez.

Mlle. BEAUVAL.

Je n'aime point vos plaisanteries.

M. LE BARON.

Je ne vous en fais point.

Mlle. BEAUVAL.

A qui pensez-vous avoir affaire?

M. LE BARON.

A vous-même.

Mlle. BEAUVAL.

Je suis lasse d'en souffrir.

M. LE BARON.

Je n'en suis pas cause.

Mlle. BEAUVAL.

Laissez-moi en repos.

M. LE BARON.

Vous êtes trop charmante comme cel

Mlle. BEAUVAL.

Allez vous promener.

M. LE BARON.

Comme elle se divertit!

Mlle. BEAUVAL.

La peſte vous étouffe.

M. LE BARON *en riant.*

Ah! ah! ah!

SCENE V.

Mrs. LE BARON, RAISIN & BEAUVAL, Mlle. BEAUVAL.

M. BEAUVAL.

Qu'est-ce donc que j'entends?

Mlle. BEAUVAL.

Faut-il le demander?

M. LE BARON.

Il y a une heure que nous plaiſantons tous deux.

M. BEAUVAL.

Vous ne ſauriez être un moment enſemble ſans vous quereller?

M. LE BARON.

Bon! ne voyez-vous pas qu'elle rit?

Mlle. BEAUVAL.

Qui? moi, je ris? jarni. Ah, ah, ah.

M. LE BARON.

Hé bien, que vous diſois-je?

SCENE VII.

Mrs. LE BARON, RAISIN, BEAUVAL, DE LA THUILLERIE, & DE LA TORILLIERE.

M. DE LA THUILLERIE.

JE viens d'empêcher que l'on n'éxécutât vos ordres.

M. RAISIN.

Vous avez fort bien fait.

M. LE BARON.

Vous jouerez donc une autre Piéce; car pour celle-ci. . . .

M. DE LA THUILLERIE.

Mais du moins dites-moi les raiſons d'une réſolution ſi étrange ?

M. LE BARON.

Oh voilà ce qu'il me falloit demander, & non pas s'emporter contre moi, comme Mademoiſelle Beauval vient de faire.

M. DE LA TORILLIERE.

Dites-nous-les donc, & ne perdez point de tems; car le monde commence à venir, & il

faut au plus vîte, ou ſe réſoudre à ne point jouer, ou nous habiller promptement.

M. LE BARON.

Je le veux bien; & de plus, je vous promets de jouer, pourvu que vous me promettiez d'exécuter ce que je vais vous propoſer, en cas même que vous le trouviez raiſonnable.

M. DE LA TORILLIERE.

Dépêchez-vous donc, on vous le promet.

M. LE BARON.

Aſſurément.

M. RAISIN.

Oui, nous vous le promettons tous.

M. LE BARON.

Je commence. Vous ſavez bien, Meſſieurs, que depuis un an au moins....

M. DE LA TORILLIERE.

Avant la naiſſance du Monde & ſa création.

M. LE BARON.

Oh laiſſez-moi parler.

M. RAISIN.

Ne l'interrompez pas.

M. DE LA TORILLIERE.

Pourſuivez.

M. LE BARON.

Meſſieurs, en deux mots, je ſuis informé de bonne part que des gens mal intentionnés doivent ſe trouver ici pour critiquer & ſiffler ma Piéce: je crois qu'elle mérite de l'être, & je me rends juſtice; mais je ſerois au déſeſ-

voir que ce malheur m'arrivât par un dessein prémédité.

M. RAISIN.

Allez, allez, une Piéce n'en est pas plus mauvaise, pour être un peu sifflée.

M. LE BARON.

Certains Auteurs le croient au moins, & j'en vis un, il n'y a pas bien long-tems, prendre des huées pour des applaudissemens, & s'endormir à l'harmonie des sifflets. Pour moi, je vous avoue que je ne me consolerois jamais d'un pareil accident.

M. DE LA THUILLERIE.

Hé! y a-t-il tant de façons? Il faut s'en plaindre au Roi.

M. LE BARON.

Doucement, doucement, Monsieur, cela ne va pas si vîte: il ne faut pas mettre comme cela le Roi à tous les jours. Il nous importe de savoir mieux ménager l'honneur qu'il nous fait de nous écouter; & si quelquefois nous sommes obligés d'implorer sa bonté, & de le faire entrer dans de petits détails où il veut bien descendre, ce ne doit être, au moins, qu'après avoir examiné si nous ne pouvons point venir à bout par nous-mêmes de ce que nous souhaitons: mais il ne laisse pas que d'y avoir des manieres de se plaindre, sans faire tant de bruit.

SCENE VIII.

CRISPIN, Mrs. LE BARON, DE LA THUILLERIE, BEAUVAL, RAISIN, & DE LA TORILLIERE

CRISPIN.

Qu'est-ce donc, Messieurs ? on dit que Monsieur le Baron ne veut pas jouer. Hé bien ! y a-t-il tant de façons ? Jouons une autre Piéce, me voilà prêt.

M. LE BARON.

Hé bien, Messieurs, Monsieur Poisson a raison.

CRISPIN.

Vous croyez ; vous, que toute la raison est dans votre tête. Mais depuis quand donc avons-nous des vouloirs ? Morbleu il y a vingt-cinq ans que je tiens mon coin avec les meilleurs Comédiens du Royaume : j'ai connu les Floridor, Montfleury, la Fleur, la Thorilliere ; & cependant il me paroît tout nouveau d'entendre dire, *je ne veux pas.*

M. LE BARON.

Monsieur ; je n'ai pas assurément le mérite

de tous ces Messieurs que vous venez de nommer ; mais s'ils avoient été de ce tems-ci, avec aussi peu de mérite que j'en ai, ils auroient peut-être parlé comme je fais ; & de leur tems, avec autant de mérite qu'eux, j'aurois peut-être parlé comme ils ont fait.

CRISPIN.

Ne remarquez-vous pas du Phébus dans tout ce qu'il dit, depuis qu'il se mêle d'être Poëte ?

M. LE BARON.

Et moi, je ne veux rien remarquer dans tout ce que vous dites, de peur de vous déplaire ; & brisons là, de grace. Je l'ai dit, & le répete encore, afin que vous en soïez informé, que je n'exposerai point ainsi ma Piéce, puisque je suis assez malheureux de n'avoir pû résister à la tentation d'en faire une. Je ne l'exposerai point, vous dis-je, après les avis que j'ai reçus, que des personnes attirées seront ici pour la critiquer.

CRISPIN.

Hé morbleu ! qu'on la critique, pourvu qu'ils soient beaucoup qui la critiquent.

M. LE BARON.

Monsieur, toutes les manieres de gagner de l'argent ne me sont pas égales.

M. DE LA TORILLIERE.

Monsieur, Monsieur Poisson, allez vous habiller ; ce n'est pas là l'habit que vous devez avoir.

CRISPIN.

CRISPIN.

Morbleu, c'eſt que j'enrage quand je vois de jeunes gens comme cela faire les Catons devant les barbons comme nous. On appelle cela juſtement, apprendre à ſon pere à faire des enfans, & gros Jean qui remontre à ſon Curé.

M. LE BARON.

Vive les ſentences! l'habit convient fort bien à celles-là.

M. DE LA TORILLIERE.

Allez-donc vîte vous habiller. Vous êtes le plus vieux, montrez-vous le plus ſage.

SCENE IX.

Mrs. LE BARON, DE LA THUILLERIE, RAISIN, DE LA TORILLIERE, & BEAUVAL.

M. DE LA TORILLIERE.

Hé BIEN donc, mon enfant, que faut-il faire?

M. LE BARON.

Ce qu'il faut faire, il faut ceſſer la Comé-

die si-tôt que les siffleurs commenceront, ou quand nous remarquerons des gens attachés à nous interrompre : vous verrez ensuite, sans que nous prenions le soin de nous plaindre, que l'on aura celui de nous demander le sujet de cette résolution. Hé quoi ! nous avons eu le malheur de jouer assez souvent, devant le Roi, de mauvaises Piéces, & cependant, avec une bonté toute extraordinaire, il nous a écoutés jusqu'au bout. Qu'il serve au moins de modele dans ces petites choses, puisqu'on ne peut l'imiter dans les grandes.

M. DE LA TORILLIERE.

Ce que vous dites est raisonnable, il y va trop de notre intérêt pour y manquer. Mais allez vîte vous préparer, voilà déja du monde qui vient.

M. LE BARON.

Messieurs, je ne pourrois jamais être prêt assez tôt. Je vous prie, Monsieur Raisin, de danser avec Monsieur de la Torilliere ce que vous aviez préparé pour cette Piéce nouvelle que l'on n'a pas jouée, & de faire chanter à Mademoiselle .... ce qu'elle y devoit chanter : cela ne convient point au sujet de ma Piéce, mais ce sera seulement pour nous donner le tems de nous habiller.

M. RAISIN.

C'est assez, je ferai ce que vous voudrez ; mais vous savez bien que vous trouvâtes vous-même que nous ne dansions pas assez

bien pour nous exposer à le faire, & que ...

M. LE BARON.

Allez, allez, ces Messieurs auront la bonté de vous excuser. La nécessité fait souvent trouver bon ce qui ne seroit que médiocre; on ne regardera point ceci comme une affaire préméditée, & enfin il y a long-tems que l'on sait qu'il nous est défendu de savoir ni chanter ni danser.

M. RAISIN.

Chargez-vous donc du bon & du mauvais succès.

M. LE BARON.

Je m'en charge. Ah! voilà justement un de ces Messieurs dont je parlois tout-à-l'heure; nous allons entendre de belles choses.

SCENE X.

LE MARQUIS, Mrs. LE BARON, RAISIN, DE LA TORILLIERE, & DE LA THUILLERIE.

LE MARQUIS.

Bon jour, Monsieur Baron.

M. LE BARON.

Monsieur, je vous donne le bon soir.

LE MARQUIS.

Comment vous va?

M. LE BARON.

Fort bien, Monſieur, pour vous ſervir. (*à part.*) La peſte ſoit de l'homme.

LE MARQUIS.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

M. LE BARON.

Je vous ſuis fort obligé. (*à part.*) Que le diable l'emporte. (*aux Acteurs.*) Ayez un peu ſoin. . . .

LE MARQUIS.

Vous jouez une Piéce nouvelle aujourd'hui?

M. LE BARON.

Oui, Monſieur. . . N'oubliez pas. . .

LE MARQUIS.

C'eſt vous qui l'avez faite?

M. LE BARON.

Oui, Monſieur. . . De grace ſongez. . .

LE MARQUIS.

Comment l'appellez-vous?

M. LE BARON.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous demande comment vous la nommez.

M. LE BARON.

Ah, ma foi; je ne ſais. . . Il faut, s'il vous plaît, que vous.

LE MARQUIS.

Quand commencerez-vous ?

M. LE BARON.

Quand le monde ſera venu. (*à part.*) Au diantre ſoit le queſtionneur.

LE MARQUIS.

La Piéce que vous allez jouer eſt-elle ſérieuſe, ou comique ?

M. LE BARON.

Non, Monſieur. . . Je . . .

LE MARQUIS.

Sérieuſe ? . . .

M. LE BARON.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

Comique ?

M. LE BARON.

Non.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

M. LE BARON.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde ; je ne ſais rien de tout ce que vous pouvez me demander, je vous jure. Mais voilà Monſieur Beauval qui vous dira le nom, le ſujet, & tout ce que vous voudrez ſavoir. (*à part.*) J'enrage ; ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire cent queſtions, ſans s'informer ſi l'on a d'autres choſes dans la tête. (*aux Acteurs.*) Allons, Meſſieurs, allons vîte nous habiller.

LE MARQUIS.

Monſieur Beauval, avez-vous là du tabac

M. BEAUVAL.

Monſieur, j'en ai là le meilleur du monde.

LE MARQUIS.

Eſt-ce du gros?

M. BEAUVAL.

Non, Monſieur, c'eſt de l'Eſpagnol.

LE MARQUIS.

Fi, il n'eſt pas bon.

M. BEAUVAL.

Monſieur, j'en ſuis fâché.

LE MARQUIS.

Mais la tabatiere me paroît aſſez jolie.

M. BEAUVAL.

C'eſt une petite tabatiere d'or.

LE MARQUIS.

Elle eſt bien gravée.

M. BEAUVAL.

Monſieur, vous répandez tout mon tabac.

LE MARQUIS.

Ah! oui. Savez-vous bien que votre petit Monſieur Baron fait aſſez l'entendu?

M. BEAUVAL.

Lui?

LE MARQUIS.

Oui, oui, lui; mais s'il avoit oui dire ce que l'on diſoit de lui à la Cour, il rabattroit de ſa fierté.

M. BEAUVAL.

Oſerois-je vous demander ce que l'on en diſoit?

LE MARQUIS.

Qu'il n'étoit bon que pour la Farce ; & si, c'étoit un des gros Seigneurs de la Cour qui le disoit : mais effectivement ses manieres ne me plaisent pas : il récite comme on parle dans une chambre.

M. BEAUVAL.

C'est de quoi, je vous assure, tout le monde le loue.

LE MARQUIS.

Ce sont des ignorans, Monsieur Beauval ; mais il y a encore une autre chose : il parle comme on fait aujourd'hui, & ne distingue point un Romain, un Turc, un Grec, ni un Chrétien ; il faut bien que les différens caracteres. . . .

M. BEAUVAL.

Mais, Monsieur, nous jouons toujours en François.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord, je le sais bien ; mais encore faut-il montrer, lorsque, par exemple, vous m'entendez bien, Monsieur Beauval, vous avez de l'esprit ; il faut lorsque l'on représente un Grec ou un Romain, quoique l'on parle François, il ne faut pas, dis-je, laisser que de montrer qu'il lui en est resté quelque accent.

M. BEAUVAL.

En vérité, Monsieur, cela est admirablement bien dit.

LE MARQUIS.

Mais voilà le fin, voilà le fin cela; & cependant les sots passent légerement sur ces sortes de choses, sans s'y arrêter.

M. BEAUVAL.

Je vous assure, Monsieur, que je n'ai jamais rien entendu de si beau. Monsieur, je vous donne le bon jour.

SCENE XI.

LE MARQUIS, M. BEAUVAL PHILISTE, AMINTE, CLORIS.

PHILISTE.

La Crosnier? la Crosnier?

LE MARQUIS.

Champagne?

PHILISTE.

La Crosnier?

LE MARQUIS.

Champagne?

PHILISTE.

Monsieur, Monsieur Beauval?

CHAMPAGNE.

Que me voulez-vous?

M. BEAUVAL.

Que souhaitez-vous de moi, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Apporte-moi une chaise.

PHILISTE.

Monsieur, je vous demande pardon ; mais voudriez-vous bien nous servir de votre crédit pour être bien placées ?

M. BEAUVAL.

Que souhaitez-vous ?

PHILISTE.

J'ai *là* quatre Dames, que je voudrois bien voir placées dans quelqu'un de ces balcons.

M. BEAUVAL.

Pour des places, il est impossible ; tout est retenu : mais si vous voulez une loge ?

PHILISTE.

Combien faut-il ?

M. BEAUVAL.

Quatre Louis.

PHILISTE.

Quatre Louis !

M. BEAUVAL.

Oui, Monsieur.

PHILISTE.

Mesdames, il n'y a point de places, tout est retenu ; nous reviendrons une autre fois.

AMINTE.

Hélas ! est-il possible ?

CLORIS.

Quoi ! nous ne verrions point... Monsieur

LE MARQUIS.

Qu'on puisse avoir pour vous. . . .

M. BEAUVAL.

Vous me faites trop d'honneur.

LE MARQUIS.

Et je vous le prouverai. . . .

M. BEAUVAL.

Ah ! Monsieur, c'en est trop.

LE MARQUIS.

En toute autre occasion que celle-ci. Je suis fâché de ne pouvoir faire ce que vous souhaïtez ; mais j'ai donné ma parole : car enfin, vous jugez bien que sans cela il me seroit fort indifférent que l'on la trouvât bonne ou mauvaise. Premierement moi, je ne viens point ici pour écouter, j'y viens seulement pour y trouver du monde. Ecouter une Comédie ! cela n'est pas du bel air ; fi, cela est bon au Parterre. Ah, ah ! Cléante, te voilà donc ici aujourd'hui ?

SCENE XII.

LE MARQUIS, CLEANTE.

CLEANTE.

Vous voyez.

LE MARQUIS.

Quel parti prendrez-vous dans la Piéce qu'on va jouer ?

CLEANTE.

Quel parti !

LE MARQUIS.

Oui, la trouverez-vous bonne ou mauvaise ?

CLEANTE.

Parbleu, voilà une plaiſante queſtion !

LE MARQUIS.

Pas ſi plaiſante que vous croyez.

CLEANTE.

Mais je la trouverai belle, ſi elle eſt belle ; & mauvaiſe, ſi elle eſt mauvaiſe.

LE MARQUIS.

Voilà un grand ſorcier, que de juger d'une Comédie quand on l'a vue ! Il ne faut pas être bien habile pour cela ; je ne connois perſonne qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut faire comme moi, qui

la trouve détestable, & morbleu du dernier détestable, sans en avoir vu la moindre chose.

CLEANTE.

Je vous avoue que je n'ai pas vos lumieres.

LE MARQUIS.

Cleante, sans nous amuser ici à la bagatelle, je te prie d'en faire autant que moi, de ne pardonner pas à la moindre chose; bon ou mauvais, n'importe, il faut attaquer tout.

CLEANTE.

Dieu me garde de suivre de pareils avis. Bien éloigné de les prendre, je vous jure que si j'avois à pancher de quelque côté, j'aimerois mieux louer ce qui ne seroit que médiocre, que de blâmer ce qui seroit bon.

LE MARQUIS.

Seigneur Aristote, toute votre Philosophie ne servira de rien. Et les Auteurs, à qui le siécle fait injustice, & qui ne manqueront point de se trouver ici; ces Messieurs, dis-je, & moi, nous ferons tant de bruit, qu'on n'entendra ni tes applaudissemens, ni toi, ni tes Acteurs.

CLEANTE.

Je vous en empêcherai, car je me vais mettre tout seul au fond de quelque loge.

LE MARQUIS.

Tu n'y gagneras rien, nous te suivrons partout.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, CLEANTE, M. BEAUVAL.

M. BEAUVAL.

MESSIEURS, asséyez-vous, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Va-t-on commencer ?

M. BEAUVAL.

Monsieur, on va danser & chanter une petite Bergerie, en attendant que les Acteurs soient prêts.

CLEANTE.

Adieu, Marquis.

LE MARQUIS.

Je te suis.

SCENE XIV.

PREMIER BERGER, SECOND BERGER, UNE BERGERE.

PREMIER BERGER.

CHOISISSEZ parmi nous celui qui mérite le mieux vos faveurs; mais, Bergere, ne nous faites point languir davantage.

SECOND BERGER.

Hé quoi! ne trouvez-vous point de Berger parmi nous qui méritât le nom de votre Epoux.

LA BERGERE.

Ne me tenez plus ce langage,
Je serai toujours avec vous;
Mais si vous craignez mon courroux;
Ne parlez plus de mariage.
A mon âge rien n'est si doux
Que les plaisirs charmans,
De souffrir des Amans
Sans choisir un Epoux.

PREMIER BERGER.

Quel plaisir prenez-vous à voir des malheureux?

SECOND BERGER.

Ah Bergere! la jeune Iris. . . .

LA BERGERE.

La jeune Iris m'a rendue ſage :
Les Bergers de ce Village
Ne lui parloient que d'amour ;
Tous s'empreſſoient à lui faire la cour.
Elle a ceſſé d'être cruelle,
Elle a fait un choix,
On ne la trouve plus ſi belle,
Et ces Bergers qui vivoient ſous ſes loix ;
L'abandonnent tous à la fois.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS.

Me MICHAUT, Suiſſe.
LA VERDURE, }
LA MONTAGNE, } Laquais.
LA FLEUR, }
LA VIOLETTE, Laquais du Vicomte.
DU MONT, Griſon de la Marquiſe.
LE VICOMTE, Amant de la Marquiſe.
ERASTE, Amant de la Marquiſe.
DORANTE, Amant de la Comteſſe.
M. D'ARCY, Ecuyer de la Maiſon.
ARDOUIN, } Joueurs.
ARCHAMBAUT, }
LE MARQUIS de Meſſin.
LE CHEVALIER de Fontevieux.
LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
DU LAURIER, Femme de Chambre de la Marquiſe.
Mad. ARGANTE.
LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.
BENVILLE, Maître à danſer.

La Scene eſt dans une Salle baſſe de la maiſon de la Marquiſe.

LE COQUET TROMPÉ,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

UN VENDEUR D'EAU-DE-VIE, LA MONTAGNE, LA FLEUR, LA VERDURE, LE SUISSE, *endormis*.

LE SUISSE.

AH, ah, ah!

LE VENDEUR.

Eau-de-vie, vie. Noix confites, Eau-de-vie, vie.

LE SUISSE.

De l'eau-de-vie ! parbleu, je vais me réjouir le cœur.

LE VENDEUR.

Hé ! le voilà, le voilà le Traiteur, eau-de-vie, vie, Noix confites ; allons vîte ; allons vîte.

LE SUISSE.

Hai, hai, Bran-de-vin ; hé, apporte-moi de l'eau-de-vie.

LE VENDEUR.

Qui est-là ? qui m'appelle ?

LE SUISSE.

Viens ici.

LE VENDEUR.

Est-ce à vous ?

LE SUISSE.

Hé, entre donc.

LE VENDEUR.

Vous m'avez pensé faire répandre toute ma marchandise.

LE SUISSE.

Je voudrois t'avoir rompu la tête. Il y a deux heures que je t'appelle.

LE VENDEUR.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE SUISSE.

Donnez-moi. . .

LE VENDEUR.

Du Rossoly.

LE SUISSE.

Non, je veux. . .

LE VENDEUR.

Des Noix confites ?

LE SUISSE.

Non. Verſez-moi. . .

LE VENDEUR.

De l'Hipotheque, du Bran-de-vin, de l'Eau-de-vie.

LE SUISSE.

Tiens, voilà pour toi; moi, je ne veux point tant de queſtions.

LE VENDEUR.

Il n'entend non plus de raiſon qu'un Suiſſe.

LE SUISSE.

Tu fais le railleur : attens-moi.

LE VENDEUR.

Oh! jarnis, n'y venez pas.

LE SUISSE.

Ah! tu fais le méchant? Tiens, tiens, garde-moi bien cela.

LE VENDEUR.

Au ſecours, je ſuis mort.

LA MONTAGNE *s'éveillant.*

On y va : on y va. Me voilà, Monſieur, me voilà, me voilà. Mon flambeau. . . Ah bon; ma canne, je la tiens. Porteurs, allons, allons, vîte, voilà Monſieur. Où allumerai-je mon flambeau? Ah voici de quoi. . . Ah. . . ah. . . Maître Michaut, ouvrez la porte.

Il s'endort. LE SUISSE.

Bon, le voilà par terre.

LE VENDEUR.

Je n'en puis plus.

LA FLEUR.

La Verdure, hai...

LA VERDURE.

La Fleur, allons, debout, voilà Monsieur.

LA FLEUR.

Leve-toi donc, te dis-je.

LA MONTAGNE.

On y va.

LE VENDEUR.

Ah! j'ai la tête cassée.

LE SUISSE.

Allons hé, apporte-moi de l'Eau-de-vie.

LA MONTAGNE.

De l'Eau-de-vie.

LA FLEUR.

De l'Eau-de-vie! Parbleu j'en suis.

LA VERDURE.

De l'Eau-de-vie. Apporte, apporte, j'en boirai bien aussi.

LA MONTAGNE.

Ah Dieu vous garde! Maître Michaut.

LE SUISSE.

Bonjour la Montagne.

LA FLEUR.

Serviteur Maître Michaut.

LE SUISSE.

Serviteur.

LA VERDURE.

Je salue Maître Michaut.

LE SUISSE.

Oh! serviteur à tous.

LA VERDURE.

Joue-t-on encore là-haut?

LE SUISSE.

Non, ils ont tous quitté à six heures du matin.

LA FLEUR.

Où sont nos Maîtres?

LE SUISSE.

Le mien est allé à Versailles. Pour le vôtre je ne sais ce qu'il est devenu; il est sorti fort chagrin.

LA VERDURE.

Sans doute qu'il avoit perdu son argent.

LA MONTAGNE.

Que ne nous appelliez-vous?

LE SUISSE.

Aussi ai-je fait! mais, Diable-zot, point de nouvelles, vous dormiez; &, par ma foi, je n'étois guére plus éveillé que vous.

LE VENDEUR.

Messieurs, voulez-vous boire ou non? Je ne gagne rien à demeurer ici.

LE SUISSE.

Allons, donne, mais sur-tout plus de questions. Buvez, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Après vous.

LE SUISSE.

Je ne boirai pas le premier. La Verdure, tu es le plus près, commence.

LA VERDURE.

Tiens, la Fleur.

LA FLEUR.

Tu le tiens, c'eſt pour toi.

LE VENDEUR.

O Meſſieurs, prenez, en voilà pour trois.

LA MONTAGNE *en buvant.*

Par ma foi, voici une étrange vie. Jouer la nuit, dormir le jour. Enfin. . . ,

LE VENDEUR.

Dépêchez-vous, je n'ai pas le loiſir d'attendre.

LE SUISSE.

Que te faut-il ?

LA MONTAGNE.

Cela eſt fait.

LA FLEUR.

Je veux payer.

LA VERDURE.

Ce ſera moi.

LE SUISSE.

Ce ſera moi.

LA MONTAGNE.

Point du tout.

LA VERDURE.

Laiſſez-moi donc.

LA FLEUR.

Non, vous dis-je.

LA

LA MONTAGNE.

Oh bien, pour nous accorder tous, jouons à la Moure à qui paiera.

LA FLEUR.

Cela est fait.

LA VERDURE.

Je le veux.

LA FLEUR.

Maître Michaut, commençons vous & moi.

LA MONTAGNE.

A nous deux, la Verdure.

LA VERDURE.

Çà, j'y suis.

LA MONTAGNE & LA VERDURE.	Me MICHAUT & LA FLEUR.
Trei	Nove
Quatro	Touti
Cinque	Otto
Touti	Sei
Sei	Quatro
Dou.	Nove
	Touti.

SCENE II.

M. DARCY, LE SUISSE, LA MONTAGNE, LA FLEUR, LA VERDURE, LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.

M. DARCY *derriere le Théatre.*

QU'EST-CE que j'entends là-bas?

LE SUISSE.

Paix, paix, j'entends notre Escuyer.

LA MONTAGNE & LA VERDURE.	Me MICHAUT & LA FLEUR.
Parlons bas. Recommençons.	Jouons plus doucement, & nous aussi.
Cinque	Quatro
Tou	Quatro
Trei	Dou
Sette.	Dou
	Dou.

LA MONTAGNE.

J'en ai deux. — Sette

LA VERDURE.

Tu n'en as qu'un. — Otto — Nove

LA MONTAGNE.

J'en ai deux. — Touti — Touti

LA VERDURE.

Tu n'en as qu'un, te dis-je. — Touti.

M. DARCY.

Messieurs les coquins, si je me leve, vous vous en repentirez.

LE SUISSE.

Mordy, Messieurs, prenez donc garde à ce que vous faites.

LA MONTAGNE.

Vous avez raison. C'est lui aussi qui me vient chicanner.

LA VERDURE.

J'avois raison.

LA MONTAGNE.

Point du tout.

LA VERDURE.

Viens, je la quitte, la tricherie en reviendra à son Maître.

LE SUISSE.

Sur-tout qu'on ne nous entende point.

LA MONTAGNE & LA VERDURE.	M. MICHAUT & LA FLEUR.
Dou	Sette
Quatro	Otto
Nove	Nove
Cinque	Nove.
Trei	LE SUISSE.
Touti	Oh Monsieur de la
Touti	Fleur, vous avez joué
Quatro	de l'épinette.
Quatro	LA FLEUR.
Quatro	Cela n'est point.

	LE SUISSE.
	Jugez-nous.
Quatro	LA FLEUR.
Toutti	Je n'ai que faire de
Cinque	Juge.
Nove	LE SUISSE.
Trei	Je ne paierai point.
Trei	LA FLEUR.
Quatro	Ni moi non plus.
Quatro.	LE SUISSE.
	Ni moi.

M. DARCY.

Un, dou, trei, quatro. *Les frappant.*

LA MONTAGNE.

Monsieur.

M. DARCY.

Coquin.

LA FLEUR.

Ah! je suis mort.

M. DARCY.

Maraut.

LE SUISSE.

Monsieur, je suis de la maison.

M. DARCY.

Je t'en donnerai davantage.

LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.

Monsieur, je n'en suis pas.

M. DARCY.

Tant pis pour toi.

LA MONTAGNE.

Maître Michaut, ouvrez la porte.

LE SUISSE.

Je ne ſaurois trouver le trou.

LA FLEUR.

Dépêchez-vous.

LE SUISSE.

J'enrage.

LA VERDURE.

Maître Michaut, ne perdons pas le jugement.

LE SUISSE.

Sauvons-nous.

M. DARCY.

Ah Meſſieurs les coquins, je vous apprendrai à faire du bruit. Mais qu'eſt ceci, j'entens quelqu'un deſcendre : Seroit-ce Madame ? Elle doit aller à la Campagne aujourd'hui, je vais voir ſi les chevaux ſont au caroſſe.

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, UN LAQUAIS, LA DULAURIER.

LA COMTESSE.

POURQUOI deſcendez-vous, belle Marquiſe.

LA MARQUISE.

Pour être avec vous plus long-tems, Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah mon Dieu! qu'on seroit content[e] [si] vous trouviez avec les autres le même pl[aisir] que l'on prend avec vous; & qu'il [se]roit charmant, qu'après avoir été quatorze heu[res] de suite avec vous, vous souhaitassiez [que] l'on y demeurât davantage.

LA MARQUISE.

Croyez-moi, je voudrois toujours être a[vec] vous.

LA COMTESSE.

Vous m'allez donner une vanité insupp[or]table.

LA MARQUISE.

Prenez-là donc; mais dites moi, pourqu[oi] je vous prie, mes empressemens vous ét[on]nent-ils si fort?

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Marquise, ils ne m'é[]tonnent point. Je suis seulement surprise [de] les voir durer si long-tems.

LA MARQUISE.

Vous ai-je donné en ma vie quelques m[ar]ques....

LA COMTESSE.

Mondieu, l'on sait assez qu'en tout la n[ou]veauté ne vous déplaît pas.

LA MARQUISE.

En vérité, vous mériteriez que je vous fisse dire vrai.

LA COMTESSE.

Adieu, ma chere Marquise; il est tems de se retirer: il n'est que quatre heures, Madame, cela ne vaut pas la peine d'en parler; mais vraiment c'est se moquer, il est presque jour, & de plus, je ne vois point mes gens, mon équipage n'est point ici.

DU LAURIER.

Hé! ne vous souvenez vous point, Madame, que vous fites dire hier à votre Cocher qu'il ne revînt point; que vous coucheriez ici, afin d'aller aujourd'hui plus matin à la campagne; hé bien, par ma foi, vous aviez raison. Vous n'avez pas été long-tems à vous habiller, vous serez bientôt prête, vous n'avez qu'à partir.

LA MARQUISE.

En vérité, Madame, je l'avois oublié.

LA COMTESSE.

J'ai fait la même chose aussi.

DU LAURIER.

Les bonnes têtes que voilà! une bonne vie! Par ma foi, Madame, c'est se moquer, de mettre comme cela tout le monde sur les dents. Trois nuits sans se coucher, cela n'est-il pas beau? Si vous saviez aussi les belles choses que cela fait dire de vous; si vous entendiez...

LA COMTESSE.

Du Laurier est en colere.

DU LAURIER.

Hé! qui n'y seroit pas, Madame? Il y a trois jours que je ne me déshabille point.

LE LAQUAIS *à la Marquise.*

Madame, fera-t-on avancer le carosse?

LA MARQUISE.

Non, qu'on ôte les chevaux, je ne sortirai point. Mais, du Laurier, je t'en conjure, dis-moi un peu ce que l'on dit de nous.

DU LAURIER.

Ecoutez, il ne faudroit pas trop m'en presser.

LA COMTESSE.

Hé je t'en prie?

DU LAURIER.

Oh vraiment, je sais que les Dames de votre caractere se mettent fort peu en peine de la maniere dont on parle d'elles, que ce soit en bien ou en mal; pourvu que l'on en parle, cela suffit. Les hommes aujourd'hui gardent bien plus de mesures; ils tâchent de sauver les apparences, au moins: mais vous autres, vos plaisirs ne seroient point parfaits, si tout le monde n'en étoit instruit, & si vous n'y faisiez penser quatre fois plus de mal qu'il n'y en a. Hé! mort de ma vie, que ne jouez-vous le jour, & que ne dormez-vous la nuit? Vous faites tout le contraire; hé! croyez-vous que vos domestiques (j'entends ceux qui sont af-

fectionnés

tionnés comme moi,) croyez-vous, dis-je, qu'il leur ſoit agréable d'entendre le lendemain blâmer votre conduite, par ceux qui ne menent point un train de vie pareil au vôtre; & qui ne conçoivent point qu'il y ait une eſpece de gens dans Paris, à qui le Soleil faſſe peur? Croyez-vous enfin qu'ils penſent que c'eſt pour prier Dieu que vous paſſez chez vous les nuits avec des hommes? Qu'il ſoit honnête de les voir entrer & ſortir à toute heure? Ces gens ne diſent point que ces Meſſieurs n'y viennent que pour jouer au Lanſquenet; mais ils diſent que vous ne jouez le Lanſquenet, que pour y faire venir ces Meſſieurs: Et enfin, Madame, je vous l'ai déja dit, vos domeſtiques n'y peuvent plus réſiſter, la plus grande partie veut quitter. Encore dans le tems qu'on leur laiſſoit le profit des Cartes, paſſe: il eſt vrai que l'on fourniſſoit la bougie, le foin, l'avoine & la paille; mais baſte, on ne laiſſoit pas que de s'y ſauver encore. Mais je ne ſais quel mauvais exemple vous ſuivez aujourd'hui, & tout-à-fait indigne d'une perſonne de qualité comme vous; vous ne nous en laiſſez, Dieu merci, pas la moindre. . . .

LA MARQUISE.

Ah du Laurier! voici donc l'encloueure. Si tu ne nous avois point parlé des Cartes, ta morale auroit pû faire quelqu'effet; mais à préſent. . . .

LA MARQUISE.

Ne laissez donc point penser ce que vous ne voulez pas qu'on vous dise.

LA COMTESSE.

Je serois au désespoir que Dorante eût d'aussi bons yeux que vous.

LA MARQUISE.

Les personnes intéressées sont pourtant d'ordinaire plus pénétrantes que les autres dans ce qui les regarde. Hé croyez-moi, la premiere fois que je m'apperçus que Dorante ne vous étoit pas indifférent, il devoit déja savoir que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Là-dessus vous croirez tout ce qu'il vous plaira. Ces choses sont si éloignées; le peu de bien qu'il a, l'entêtement de mon oncle pour les grandes alliances, sont des obstacles si puissans. . . .

LA MARQUISE.

La tendresse vient à bout de tout.

LA COMTESSE.

Si la tendresse est si puissante, comment vous trouverez-vous assez forte pour y rési ter, jusques à jurer que vous ne vous rem rierez jamais?

LA MARQUISE.

Voulez-vous que je vous le dise en mot? C'est que le seul homme du monde m'auroit pû tourner la cervelle là-dessus trouve pour le moins aussi coquet que je

coquette. Je ne m'accommode point du tout de cela, & je veux l'être ſeule.

LA COMTESSE.

Cet heureux Mortel qui vous plaît plus qu'un autre, c'eſt Eraſte ſans doute?

LA MARQUISE.

Je ne ferai pas comme vous, & je vous avouerai de bonne foi que c'eſt lui-même.

LA COMTESSE.

Mais ſur quoi fondez-vous le jugement que vous faites d'Eraſte?

LA MARQUISE.

Je ne ſuis, croyez-moi, que trop bien informée. Je lui ai défendu de voir Dorimene, il la voit tous les jours, ou du moins je le crois; car je ne puis plus m'aſſurer ſur mes Griſons, il les a tous mis en défaut. Il eſt dans une perpétuelle défiance qu'on ne le ſuive; & pour empêcher qu'il ne ſoit ſuivi, il entre tantôt dans une maiſon qui a deux iſſues; il laiſſe ſa chaiſe à la porte par où il entre d'abord; il ſort par une autre, d'où il va enſuite où il lui plaît. Lorſqu'il revient, il reprend ſes Porteurs à la premiere porte, & mes Griſons ſont pris pour duppes.

DUMONT.

Oui.

LA MARQUISE.

Qu'a-t-elle dit ?

DUMONT.

Oui.

LA MARQUISE.

Qu'a-t-elle répondu ? tu dors.

DUMONT.

Elle a répondu que vous me laissiez aller dormir, s'il vous plaît.

LA MARQUISE.

Coquin.

LA COMTESSE.

Laissez-le en repos, Madame ; en l'état où il est, vous n'en tireriez pas une parole de bon sens. Va te coucher, Dumont.

DUMONT.

Je vais donc rachever mon songe.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

C'EST quelque piége, sans doute, que vous voulez tendre à ce pauvre Eraste.

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné, & d'une nature.....

LA COMTESSE.

Vous en ſavez beaucoup.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus difficile à tromper qu'une coquette. Hé, croyez-moi, aujourd'hui je le convaincrai d'une maniere qu'il ne pourra pas s'en défendre.

LA COMTESSE.

Et comment ferez-vous?

LA MARQUISE.

Dorimene a reçu une lettre aujourd'hui d'une perſonne inconnue, & cette perſonne inconnue, c'eſt moi. Je lui écris que pour s'aſſurer Eraſte entierement, ſi elle croit qu'il ait quelque tendreſſe pour moi, il eſt aiſé de lui faire voir mon attachement pour un autre que lui; que j'ai des rendez-vous tous les jours, où, ſi l'on veut, il ſera aiſé de me ſurprendre.

LA COMTESSE.

Je ne vois pas bien quelle eſt la fin de cette entrepriſe.

LA MARQUISE.

Le dénouement vous éclaircira du reſte.

LA COMTESSE.

Mais que voulez-vous faire du Vicomte, qui vous aime à la folie, & qui vient chez vous tous les jours?

LA MARQUISE.

M'en divertir comme j'ai fait juſqu'ici, c'eſt le ſeul bon parti qui me reſte, dans la

néceſſité où je me trouve de le ſouffrir continuellement. La liberté, que la perte de mon mari m'a fait recouvrer, ne m'a pas miſe plus que vous à l'abri des perſécutions de ma famille. On me laiſſe volontiers diſpoſer des petites choſes; mais pour le mariage, ſi je ne paſſe ſur les bienſéances que j'ai gardées juſqu'ici, il faudra que je l'épouſe: ce ſont leurs ſentimens. Mais ſi je ne puis venir à bout de les en faire changer, j'eſpere que le Vicomte changera: il me paroît déja bien rebuté de mes manieres.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai que vous le traitez d'une ſorte qui me fait appréhender, que dans ce ſiécle, où la politeſſe pour les Dames n'eſt pas dans ſon éclat, il ne vous faſſe quelque bruſquerie, lui qui, parmi les brutaux, eſt le plus brutal homme que j'aie jamais vu.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que c'eſt un homme d'un caractere incomparable. Il tire des avantages de tout. Il s'étoit d'abord mis en tête que je l'aimois, parceque je ne l'avois point chaſſé de chez moi, & commençoit déja à étendre ſon empire, juſqu'a m'impoſer de ne voir plus de certaines gens que j'aime ſans comparaiſon mieux que lui: mais ſa jalouſie pour mon Maître à danſer....

LA COMTESSE.

Ma foi, Marquiſe, pour le Maître à danſer,

si j'étois votre Amant, & heureux, je n
souffritois pas long-tems....

LA MARQUISE.

Ma foi, il vaut mieux que tous tant qu
sont. Il est bien fait, il sait vivre, & je v
jure qu'il a beaucoup d'esprit. Dernierem
en présence du Vicomte, en me montran
maniere dont il falloit tenir mes bras, il
mit une lettre dans les mains, & cette le
s'est trouvée, s'il vous plaît, une déclara
d'amour dans les formes. Je m'en doutai
bord; mais n'en étant pas assurée, je ne
point lui dire là-dessus ce qu'il étoit bo
lui dire. D'ailleurs, le Vicomte qui étoit
n'eût pas peut-être pris la chose d'un bon bi
& je crus que pour le coup il falloit mieux
taire.

LA COMTESSE.

Franchement, quand il n'y auroit pas
la curiosité eût tenu la place du Vicomte; 1
dites-moi, trouvez-vous que notre conv
tion n'ait pas été assez longue, & ne ser
point tems de nous aller jetter sur un lit?

LA MARQUISE.

Voulez-vous que je fasse mettre les che
au carosse, & que nous allions courir pa
ris: nous ferons relever Dorante, & puis
nous moquerons de lui.

LA COMTESSE.

Non en vérité, Madame, je veux aller
mir, je n'en puis plus.

LA MARQUISE.

Quoi ! se coucher si tôt ?

LA COMTESSE.

Il est vrai que cela crie vengeance. Allons, Madame, je vous prie.

LA MARQUISE.

Allons donc, Laquais, des flambeaux, éclairez.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais que vois-je ? Eraste ?

LA COMTESSE.

Dorante ?

DORANTE.

En vérité, Mesdames, voici une exactitude qu'on ne peut assez admirer. Des Dames ne se point faire attendre !

LA MARQUISE.

Ah, ah, ah, ah !

ERASTE.

Que veut donc dire ceci, Madame, pourquoi riez-vous ?

LA MARQUISE.

Comteſſe ? Ah, ah, ah, ah !

DORANTE.

Madame, n'aurai-je point une meilleure réponſe ?

LA COMTESSE.

Dorante, nous allons nous coucher. Nous avons paſſé la nuit à jouer, & nous ne ſommes point en état de partir. Adieu, venez donc, Marquiſe.

ERASTE.

Hé bien, Dorante, n'avois-je pas raiſon, quand je vous ai dit qu'elles n'iroient point à la campagne ?

LA MARQUISE.

Quand avez-vous parlé ſi juſte, Eraſte ?

ERASTE.

Tout-à-l'heure Madame. Dorante a paſſé chez moi pour me prendre.

LA MARQUISE.

Vous l'attendiez tranquillement.

ERASTE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Hé Madame, que cherchez-vous ?

LA MARQUISE.

Je n'aurois rien cherché, Madame, ſi Eraſte le premier étoit allé prendre Dorante.

DORANTE.

Mais ! quoi toujours. . .

ERASTE.
En vérité, Madame, c'est un peu vîte.

LA MARQUISE.
Adieu, Dorante.

LA COMTESSE.
Adieu.

SCENE VIII.

ERASTE, DORANTE.

ERASTE.
Que puis-je donc penser de ce que je vois?

DORANTE.
Que vous ménagez fort mal l'esprit de la Marquise.

ERASTE.
Que toutes ces formalités commencent à me lasser! En vérité je ne voudrois point de fortune à ce prix, tout gueux que je suis: je préfere ma liberté au chagrin d'essuyer de semblables caprices, & peut-être en pourrois-je trouver quelqu'une qui ne seroit pas si difficile, si je n'aimois aussi ardemment que je fais.

DORANTE.
Mon cher Eraste, cette confiance t'abusera, c'est sur elle que ta négligence se fonde, tu te

rends avare de tes soins; tu n'étudies point assez les personnes à qui tu veux plaire, & tout cela ne vient que pour vouloir entretenir trop d'affaires à la fois. Je suis votre ami dès long-tems, & je sais assez tout ce que vous faites, pour pouvoir vous parler comme je fais. La Marquise est adroite, elle vous aime, elle est jalouse, & ne sera pas long-tems sans découvrir votre commerce avec Dorimene.

ERASTE.

N'étant sû que de vous, Dorante, je suis bien sûr, qu'avec les soins que j'y prendrai, la Marquise ne soupçonnera rien. Enfin, je ne puis pas faire autrement. Je ne suis pas riche, je veux rétablir mes affaires, & malgré mon amour, je ne le puis qu'en me mariant.

DORANTE.

Et voulez-vous à la fois épouser la Marquise & Dorimene?

ERASTE.

Non, mais je veux ménager Dorimene, en cas que la Marquise me refuse.

DORANTE.

Vous vous y tromperez. Mais st, retirons-nous, je vois ce fou de Vicomte.

SCENE IX.

LE VICOMTE, M. DARCY, LA VIOLETTE.

LE VICOMTE.

AH! qu'eſt-ce ceci donc? déja partis? Monſieur Darcy? holà, Monſieur Darcy, Monſieur Darcy?

M. DARCY.

Monſieur?

LE VICOMTE.

Hai la Violette, la Violette?

LA VIOLETTE.

Monſieur?

LE VICOMTE.

Hé bien, Monſieur Darcy, on va donc à la campagne ſans moi?

M. DARCY.

Monſieur....

LE VICOMTE.

Comment vous portez-vous? on ne ſonge guéres à moi ici. Mettez-là votre main. Mais je leur apprendrai...Qu'a-t-on fait cette nuit? a-t-on joué? qu'il faut traiter les gens. Qui eſt venu ici? autrement qu'on ne fait. Vous avez là une belle Perruque. Je ſuis las d'en ſouffrir,

Quelle heure eſt-il ? on me pouſſe un peu trop. Que dites-vous ? hen ? plaît-il ? ne perdons point de tems. N'a-t-on point envoyé chez moi ? Il faut que je les cherche. On n'avoit garde de me mettre de la partie.... que je les trouve. Le Maître à danſer en eſt, en quelqu'endroit qu'ils ſoient, je les découvrirai.

M. DARCY.

Monſieur, ils ont paſſé la nuit.

LE VICOMTE.

La Violette, hai la Violette, morbleu, va ſeller un cheval. Monſieur Darcy, j'enrage, faites-moi un plaiſir, à moi. Va voir s'il n'y a point de lettres à la Poſte. Teſtebleu, que vous diſois-je tout-à-l'heure ? hai, mon Tailleur m'a-t-il apporté un habit ? Me traiter de la ſorte ! Hem, que dites-vous de ceci, Ils verront ce que c'eſt. As-tu ma tabatiere ? que ſe jouer. Ai-je un Laquais là ?

M. DARCY.

Malepeſte du fou !

LE VICOMTE.

Tu ne me réponds pas.

LA VIOLETTE.

Votre tabatiere eſt à la porte, votre Laquais eſt ... que diable.

LE VICOMTE.

Va ſeller mon cheval.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DU LAURIER, UN LAQUAIS.

DU LAURIER.

PICARD, dites-bien au Portier que Madame n'y est point, pour qui que ce soit.

LE LAQUAIS.

C'est assez.

DU LAURIER.

Allez ensuite voir si son bouillon est prêt.

LE LAQUAIS.

Comment donc, est-ce qu'on ne dinera pas bientôt ?

DU LAURIER.

Va-t-en, raisonneur, & fais vîte ce que l'on te dit.

LE LAQUAIS.

J'aurois pourtant bien plus d'envie de manger que de raisonner.

SCENE II.

ERASTE, DU LAURIER.

DU LAURIER.

HÉ comment donc, vous voilà ici ?

ERASTE.

Oui, m'y voilà assurément. Où est Madame ?

DU LAURIER.

Elle vient de sortir tout-à-l'heure.

ERASTE.

Je viens de voir son carosse dans l'autre cour.

DU LAURIER.

Elle est sortie en chaise, à cause d'un mal de tête qu'elle croyoit avoir.

ERASTE.

Assurément ?

DU LAURIER.

Assurément. Mais à propos, elle est fort fâchée contre vous.

ERASTE.

J'ai peut-être plus lieu d'être fâché contre elle. Mais laissons-là mes sujets de chagrin, & m'apprends ceux que je lui ai donnés.

DU LAURIER.

Oh vraiment oui ! hé le moyen que je vous

dise ? Ma foi, tout cela est trop savant pour moi. Que vous dirai-je ? Vous vous êtes levé le dernier, vous n'avez pas été chez Dorante le premier : enfin, que diantre sais-je ? j'étois si endormie, que je ne comprenois rien à toutes ces délicatesses ; pour les entendre comme elle, il faut être bien éveillé, au moins.

ERASTE.

Du Laurier, elle impose des loix qu'elle n'observe pas.

DU LAURIER.

Ecoutez, je ne cherche pas trop à la défendre ; & comme nous autres malheureuses nous ne trouvons à nous venger de leurs mauvaises humeurs, qu'en disant tout bas d'elles ce qu'elles disent tout haut de nous, croyez que je ne manquerois pas une si belle occasion de déchirer sa réputation, si je trouvois par où le faire : mais ma foi la chose seroit trop difficile. Que peut-on dire d'elle ? Qu'elle se leve quand les autres se couchent, & par conséquent qu'elle dine lorsque les autres soupent ; qu'elle n'a pas la plus grande régularité du monde à payer ses gens, ni les autres ; qu'elle n'aime personne ; qu'elle est ravie que tout le monde l'aime ; qu'elle ne peut souffrir que l'on loue quelqu'un devant elle ; qu'elle est coquette, injuste, railleuse, avare, médisante. Mais enfin, vous voyez que de semblables bagatelles n'autorisent point un Amant aujourd'hui à rompre avec sa Maîtresse, ou

SCENE III.

DU LAURIER *seule.*

C'EST un terrible noviciat pour un jeune homme, que d'aimer ma Maîtresse. Il faudroit qu'il en sût beaucoup, s'il n'apprenoit rien avec elle. Pour moi, il m'est impossible de concevoir comment elle peut faire tant de choses à la fois, & comment tant d'ordre peut s'accorder avec tant de désordre. Le tems qu'elle a été sans dormir, ne l'a pas empêché ce matin d'envoyer un Grison après Eraste, pour voir ce qu'il deviendroit. Elle m'a demandé déja plus de quatre fois, depuis un quart d'heure qu'elle est levée, s'il n'étoit point revenu. Mais le voici tout-à-propos.

SCENE IV.

DUMONT, DU LAURIER.

DU LAURIER.

HÉ bien, Dumont, quelle nouvelle ?

DUMONT.

Ah ma foi, pour le coup, Eraste est pris

pour duppe : je ſais tout ce qu'il a fait aujourd'hui ; il croyoit m'attrapper comme à ſon ordinaire, lorſque laiſſant ſes Porteurs à une porte, & ſortant par une autre.... Mais je vais en inſtruire Madame ; il eſt juſte qu'elle ſache tout ceci avant toi.

DU LAURIER.

Demeure, je la vois qui deſcend.

SCENE V.

LA MARQUISE, DUMONT, DULAURIER.

LA MARQUISE.

DUMONT ; qu'eſt-ce ? n'as-tu point mieux fait que les autres fois ? Auras-tu pris, comme tu dis toujours, bien des peines en vain, & n'auras-tu rien à me dire de plus poſitif ?

DUMONT.

Oh pour le coup, Madame, je crois que vous ſerez contente de moi ; & par ma foi j'ai aujourd'hui été plus fin qu'Eraſte : à ſept heures du matin à ſa porte, pour ne le point manquer ; à neuf heures j'en ai vu ſortir ſon Laquais, & je me ſuis aviſé de le ſuivre au lieu du Maître, ce qui m'a aſſez bien réuſſi. Il eſt venu prendre des Porteurs ſur la place, à

qui il a dit d'aller trouver son Maître à son logis. Il ne les a point suivis, ni moi non plus. Il a été ensuite dans une autre place, arrêter d'autres Porteurs, qu'il a suivis, & moi aussi. Nous avons tous attendu, de compagnie, qu'Eraste, qu'ils attendoient, les soit venu prendre. Il est arrivé par une de ces maisons qui ont deux issues; il a apparemment laissé les premiers Porteurs à la premiere porte, & s'est mis en chemin avec ceux ci. Nous étions pour lors au Fauxbourg Saint Germain, d'où nous avons enfilé le Pont-Neuf; de-là à la Croix du Trahoir, où nous avons eu beaucoup de peine à passer, à cause d'un de mes amis, à qui on faisoit faire pénitence pour de petits larcins, à quoi il se divertissoit la nuit: ensuite nous avons gagné par la rue des Prouvaires, puis par ces petites rues qui sont vers l'Hôtel de Bourgogne: Attendez, je ne me souviens plus du chemin que nous avons tenu. Revenons au Pont-Neuf, je vous menerai par un chemin bien plus court.

LA MARQUISE.

Ah! finis, je t'en prie, je n'ai que faire du chemin: sais-tu seulement le quartier, la rue, le nom de la personne chez qui il a été.

DUMONT.

Hé! que diantre ne parlez-vous? C'est-là justement ce que j'ai le mieux retenu, le quartier.... Pour le quartier, n'importe; mais la rue, c'est.... Ouais, où diable est donc ma

mémoire ? Je voudrois bien aussi avoir oublié le nom de la personne : oh ! pour celui-là, je le tiens. C'est . . . attendez, Madame, je reconnoîtrai bien le visage du Crocheteur qui me l'a dit, si je le rencontre.

LA MARQUISE.

Ote-toi d'ici, maraut, tu ne seras jamais bon à rien.

DU LAURIER.

Mais Eraste, Madame, vient de sortir d'ici.

LA MARQUISE.

Hé ! que vous a-t-il dit ?

DU LAURIER.

Qu'il avoit bien plus de sujet d'être fâché contre vous, que vous n'aviez de l'être contre lui ; car je lui ai dit que vous étiez fort en colere. Il venoit pour voir si vous étiez au logis, plus que pour vous voir, à ce qu'il m'a paru.

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il rien dit davantage ?

DU LAURIER.

Pardonnez-moi, mais je me suis engagée de n'en point parler.

LA MARQUISE.

Je voudrois bien voir, en vérité, que vous me célassiez quelque chose, à moi. Oh ! je vous prie, moi, de ne pas tarder davantage à m'en instruire.

DU LAURIER.

Mais, Madame, s'il vient à savoir que je vous ai découvert ce qu'il m'avoit prié de vous taire,

taire, il ne manquera pas, pour se venger de vous, (car les hommes sont si méchans !) il ne manquera pas, dis-je, d'inventer mille faussetés. Que sais-je, s'il vous alloit dire que j'ai mal parlé de vous ?

LA MARQUISE.

Je ne le croirai point ; mais dépêchez-vous de m'apprendre ce que je veux savoir.

DU LAURIER.

Mais, Madame, il ne m'a pas bien expliqué la chose ; il m'a seulement parlé d'un rendez-vous des Tuileries, de l'allée des Soupirs.

LA MARQUISE.

En voilà plus que je n'en voulois savoir. Là, du Laurier, ne perdons point de tems : prenez un de mes habits, chaussez-vous le plus haut que vous pourrez ; vous êtes presqu'aussi grande & aussi menue que moi : prenez une écharpe, un loup.

DU LAURIER.

Pourquoi donc tout cela, Madame ?

LA MARQUISE.

Vous le saurez. (*à Dumont.*) Approche ici, misérable, je te défie de rien gâter ; car tu n'auras qu'à te taire. Va-t-en au plus vîte à la Fripperie : cherche-moi un juste-au-corps doré, une perruque, des gants ; enfin, mets-toi le plus proprement que tu pourras,

DUMONT.

Madame, je n'ai que faire d'aller à la Fripperie pour cela ; j'ai un Valet de chambre, de

mes amis, qui me donnera toute mon affaire.

LA MARQUISE.

Ces habits te seront-ils propres ?

DUMONT.

Ce seront les habits de son Maître qu'il me donnera ; nous sommes tous deux à-peu-près de même taille, c'est l'homme du monde le mieux fait.

LA MARQUISE.

Va donc, & ne t'amuse point.

DUMONT.

Je suis ici dans un moment.

SCENE VI.

LA MARQUISE, DU LAURIER.

LA MARQUISE.

DU Laurier, il n'y a point de tems à perdre ; dépêchez-vous de faire ce que je vous ai dit.

DU LAURIER.

Je serai prête en un moment.

LA MARQUISE.

Vous ne sauriez l'être trop promptement.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

JE ne vous croyois pas seule ici, Madame; Je m'étois amusée à écrire là-haut quelques lettres, que j'aurois bien remises à une autre fois.

LA MARQUISE.

Et moi, Madame, j'aurois été vous retrouver, si l'on ne m'eût dit que vous étiez empêchée: mais finissons ces complimens, je vous prie, & songeons un peu à ce que.... A quoi passerons-nous cette après dinée? Que voulez-vous que nous devenions, Madame?

LA COMTESSE.

Qui? moi, Madame? Ne savez-vous pas que je suis toujours d'accord de tout?

LA MARQUISE.

Tant pis, car vous ôtez continuellement le plaisir que l'on auroit à vous marquer quelque complaisance; & je crois qu'à tout cela il y a plus d'orgueil que de mérite. Vous voulez que l'on vous doive tout, & vous ne voulez rien devoir aux autres.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, vous me croyez bien plus habile que je ne suis.

LA MARQUISE.

Pour montrer que ce n'eſt pas tout-à-fait comme je le dis, prononcez donc aujourd'hui à quoi nous paſſerons l'après dinée.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que nous faſſions quelques viſites? Allons voir cette bonne Madame Argante, qui vient ici jouer tous les jours.

LA MARQUISE.

Qui? cette folle! Ah mondieu, non.

LA COMTESSE.

Allons chez Iſabelle.

LA MARQUISE.

Encore pis.

LA COMTESSE.

Allons.... Ah! qu'eſt-ce que je vois! Du Laurier, quel équipage eſt-ce ceci?

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DU LAURIER, DUMONT.

DU LAURIER.

J'EN ſuis tout auſſi ſavante que vous.

LA MARQUISE.

Bon, voilà qui va bien.

LA COMTESSE.

Ne pourrai-je ſavoir....

LA MARQUISE.

Vous ſaurez ſeulement que ce ſont là des ſuites de la lettre dont je vous ai parlé cé matin.

LA COMTESSE.

Je meurs d'envie de voir la fin de tout ceci. Ah juſtes dieux! c'eſt bien pis : Monſieur Dumont ! Il entre donc dans ce myſtere ?

LA MARQUISE.

C'eſt notre premier Acteur. Oh çà, ſans nous amuſer davantage, écoutez tous deux, en deux mots, tout ce que vous avez à faire. Prenez chacun une chaiſe, vous par un chemin, vous par un autre : rendez-vous tous deux dans l'allée des Soupirs, aux Tuileries. (*à Dumont.*) Tu n'as point de manteau !

DUMONT.

Vous ne m'avez point dit d'en prendre un.

LA MARQUISE.

Je te le dis donc. Enveloppe-toi le viſage dedans ; & vous, ne vous démaſquez point. Il n'eſt pas mal de laiſſer voir quelquefois le bas de ton juſte-au-corps : ne cachez pas non plus votre robe de chambre. Quand vous aurez fait ſeulement un tour ou deux dans l'allée, vous ſortirez par la porte de la Terraſſe, où vous trouverez un caroſſe ; vous monterez dedans, vous ferez quelques tours par la Ville, & puis vous reviendrez ici.

DU LAURIER.

Repoſez-vous ſur moi, tout cela ſera comme vous l'avez dit.

LA MARQUISE.

Ecoutez au moins : Si par hasard Eraste n'étoit pas aux Tuileries, demeurez-y plus long-tems que je ne vous ai dit ; car il est absolument nécessaire qu'il vous voie.

DU LAURIER.

Je n'y aurois pas manqué, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu donc, allez-vous-en..

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

HÉ bien, Madame, enfin que ferons-nous ?

LA COMTESSE.

Pour la seconde fois, tout ce que vous voudrez. Vous ne voulez point faire de visites ?

LA MARQUISE.

Le beau régal !

LA COMTESSE.

Voulez-vous venir à l'Opéra ?

LA MARQUISE.

Ah, Dieu m'en garde ! il me fatigue à mourir : au moins, je ne dis cela qu'à vous ; car ce seroit un crime d'en dire autant dans le monde. Je sais qu'il est du bel air de faire

l'adorateur de la Musique ; & je sais un de nos bons amis, âgé de soixante ans, qui dernierement me vint dire, très-sérieusement, que dans peu il espéroit savoir solfier. Pour moi, quoique, fort jeune, l'on m'ait bercée de Musique, que l'on me l'ait fait apprendre avec soin, je vous jure que je n'ai pû, aux dépens du bon sens & de la raison, entendre tous ces Héros me parler de leurs malheurs en chantant.

LA COMTESSE.

Oh ! finissons cette matiere ; nous entrerions dans une dissertation d'où nous ne sortirions pas aisément. Dites-moi, la Comédie Italienne ne vous plaît-elle mieux ?

LA MARQUISE.

Il faudroit être folle ; il n'y a ni rime ni raison à tout ce qu'ils font.

LA COMTESSE.

Et les François ?

LA MARQUISE.

Selon. Il y a bien des choses à dire là-dessus ; ils ont si peu de bons Auteurs, & l'on sait les Piéces de Corneille & de Racine par cœur.

LA COMTESSE.

Oh bien, Madame, demeurez donc chez vous, puisque vous ne prenez de plaisir en aucun endroit.

SCENE X.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, PICARD.

PICARD.

MADAME, voilà un Monſieur le Marquis, dont le nom eſt difficile comme tout, à qui on a dit que vous n'y étiez pas; s'il en vient quelqu'autre, voulez-vous qu'on diſe toujours de même?

LA MARQUISE.

Non : à préſent que l'on laiſſe entrer tout le monde.

LA COMTESSE.

Je vois bien que nous allons paſſer le reſte de la journée à jouer, à notre ordinaire, au Lanſquenet.

LA MARQUISE.

Oui, pourvu qu'il nous vienne du monde.

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes bien ſûre de n'en pas manquer.

LA MARQUISE.

Je répondrois bien de Dorante.

LA COMTESSE.

Et moi d'Eraſte.

LA MARQUISE.

Pas tant que vous croyez ; il a bien des affaires à présent. Hé bien ! que vous avois-je dit ? n'entends-je pas Dorante ?

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE.

OUI, Madame, c'est moi. Voici un de vos adorateurs qui me suit, votre Maître à danser.

LA MARQUISE.

En vérité, Dorante, vous êtes fou. Ne vous avisez pas d'aller faire ces mauvaises plaisanteries-là par la Ville, cela me fâcheroit.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous appréhenderiez qu'on ne crût....

LA MARQUISE.

Hé mondieu ! l'on croit tous les jours des choses bien plus impossibles.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE, BENVILLE.

BENVILLE.

MADAME, je vous donne le bonjour.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur de Benville, vous avez du dessein aujourd'hui. Quelle magnificence, Madame! le beau nœud d'épée! cela vient de chez le Gras, ou de chez l'Aigu.

BENVILLE.

Madame, je ne sais pas où l'on l'a pris, je n'en achete jamais.

LA COMTESSE.

Mais, Madame, regardez donc que les rubans en sont bien choisis: il est sans doute fait par les mains de l'Amour.

BENVILLE.

Madame. . . .

LA MARQUISE.

Hé bien, Monsieur de Benville, danserons nous aujourd'hui?

BENVILLE.

Madame, nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

LA MARQUISE.

En vérité, je ne ſuis guéres en humeur de danſer, mais il faut ſe forcer : car ſi je ne danſois pas, je vois bien qu'il ſe fâcheroit. Allons, Monſieur.

BENVILLE.

Que voulez-vous danſer, Madame ?

LA MARQUISE.

Ah ! je vous prie, rien que le Menuet.

BENVILLE.

Allons donc, danſons un Menuet. La, la, la, la, la, la, la, la, la, que n'aimez-vous ta lera, ta la, la, &c. Il y a trop d'indifférence dans vos manieres, Madame, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, &c. Regardez-moi un peu, Madame, comme ſi vous danſiez avec quelqu'un qui ne vous déplut pas. La, la, la, la, la, la, la, la, la, &c. Vos yeux ne ſont point aſſez tendres, Madame.

LA COMTESSE.

Comment donc, Monſieur ! a-t-on beſoin de tendreſſe dans les yeux pour bien danſer ?

BENVILLE.

Madame, on ne danſe que pour plaire, & des yeux qui ne diſent mot, ſont rarement parler des cœurs. La, la, la, la, la, la, la, la, &c. Allons, Madame, ſouvenez-vous de ce que je vous dis. Regardez-moi comme je vous regarde. La, la, la, la, la, la, &c.

LA MARQUISE.

Oh! en voilà aſſez pour aujourd'hui.

DORANTE.

Mais, Monſieur, il me ſemble que vous ne lui avez parlé que d'yeux, que de tendreſſes, que de cœurs; & vous ne vous attachiez point, comme les autres font, à ſes bras, à ſes jambes, aux mouvemens de ſon corps.

BENVILLE.

Le cœur eſt le maître de tous les autres mouvemens, & j'ai remarqué toute ma vie que les perſonnes qui ſavent bien aimer, danſent mieux que les autres.

LA COMTESSE.

Oh pour cela non, s'il vous plaît; & j'en ai vu, qui pour aimer leur Maître même, n'en danſoient toutefois pas mieux.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, BENVILLE.

LE VICOMTE.

AH, ah, voici bonne compagnie. Madame, je vous donne le bon ſoir. Hé Laquais, bon jour Dorante, remene mon cheval. Hé voilà auſſi mon petit Maître à danſer; coura-

ge, Madame, cela va fort bien. Je vous avois prié, Madame; vraiment, mon petit ami, je vous apprendrai.... Vertubleu, qu'eſt-ce que tout ceci, il n'y manque plus qu'Eraſte, il ſe fait bien attendre aujourd'hui. Madame avec votre permiſſion, Laquais, fais-moi monter un de mes gens.

LA MARQUISE.

Benville, allez-vous-en, ne vous expoſez point aux bruſqueries de ce fou.

BENVILLE.

Adieu, Madame.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE.

LA MARQUISE.

En vérité, Monſieur le Vicomte, ſavez-vous que je ſuis fort laſſe de toutes vos extravagances, & que vous m'obligeriez à la fin de vous faire quelque compliment qui ne vous plairoit pas. De quel droit, s'il vous plaît, venez-vous ici vous plaindre des choſes que l'on fait? ſi quelque choſe vous y gêne, il eſt aiſé de vous en délivrer.

DORANTE.

Je ſuis ravi qu'elle ait eu la force de lui parler une fois comme elle doit.

LA COMTESSE.

Il ne s'attendoit pas à un pareil compliment.

LE VICOMTE.

Madame, Madame, ne pouſſez pas les choſes ſi avant, & ne commencez pas la premiere. Il eſt vrai que je ſens pour vous ; mais enfin la conſidération que votre famille a pour moi : vous allez vous promener. . . . Non, n'ayez point peur que je m'en prévale : je vais vous chercher : J'ai défendu plus de vingt fois à ce fat de Maître à danſer . . . . Enfin je ne vous ai pû joindre. . . . S'il lui arrive jamais. . . . .

LA MARQUISE.

Et moi, je veux qu'il y ſoit tous les jours. Vraiment, je vous trouve encore bien plaiſant. Mais finiſſons un peu tout cela, je vous prie, & ne donnons point la Comédie à toute la Ville.

LE VICOMTE.

Cela eſt fait, Madame, ce petit inſolent, je vous en réponds, je me tairai.

LA MARQUISE.

Vous m'obligerez.

UN LAQUAIS.

Le Marquis de Meſſin, & le Chevalier de Fontevieu : Madame, fera-t-on entrer ?

LA MARQUISE.

Ah grand Dieu! qui m'amene ici ces extravagans?

DORANTE.

En vérité, Madame, j'ai oublié de vous dire qu'ils me prierent hier instamment de vous obliger à souffrir qu'ils vinssent vous faire la révérence, & jouer chez vous au Lansquenet.

LA MARQUISE.

Ecoutez, Dorante, pour l'amour de vous je le veux bien. Qu'ils entrent, mais ils vont faire ici cent extravagances.

DORANTE.

Madame, ce sont ces jeunes gens de la Cour à quoi il est bon de ne pas prendre garde.

SCENE XV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE.

LE MARQUIS.

MADAME, que j'ai d'obligation à Dorante, je vous assure qu'il y a mille ans que je souhaitois le bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Monſieur, vous n'aviez beſoin de pe
pour celà, & votre nom ſuffit pour vou
ouvrir toutes les portes.

LE CHEVALIER.

Pour moi, Madame, en vérité, j
bien que je connois trop que de l'heur
eſt, il ſeroit difficile, ou pour mieu
preſque impoſſible, & je vous le dis d
mon cœur; car enfin on vous a dit le pr
ce que je penſois avant perſonne du mo

LA MARQUISE.

Meſſieurs, en vérité il n'y a rien de
dit, de mieux fait, rien n'eſt ſi charma
toutes vos manieres; mais les beaux di
m'épouvantent.

LE CHEVALIER.

Oh pour le coup, Madame, il faut l'a
tout net, cela ſaute aux yeux; & de l'
qu'il eſt, tout le monde connoîtra, to
monde verra que vous êtes dans votre t
les beaux diſcours vous épouvantent, je
le dis de tout mon cœur, vous devrie
épouvantée de tout ce que vous dites.

LA MARQUISE.

Encore, Monſieur, oh j'aime bien
Monſieur le Marquis, & je lui ſuis obl
de ne ſe pas ſervir de tout ſon eſprit avec

LE CHEVALIER, *en chantant.*

En lui donnant la préférence, vous me
dez la liberté. Le dépit qui me poſſed

gu

guérira promptement ; vous en faites mon tourment, & j'en ferai mon remede.

LA MARQUISE.

Comment donc, Monſieur le Chevalier ! vous m'aimiez donc auſſi ?

LE CHEVALIEER, *en chantant.*

Mon amour paroît trop dans mes tranſports jaloux ; non, je ne puis aimer que vous.

LA COMTESSE.

Comment, Madame, cela eſt trop joli, une déclaration en Muſique !

LA MARQUISE.

Oh, Monſieur le Chevalier, vous faites aller les affaires un peu trop vîte ; il n'y a plus moyen d'y tenir, cela deviendroit à la fin ſcandaleux.

LE CHEVALIER, *en chantant.*

Ingrate, écoutez-moi, je ne veux plus me plaindre, je ne vous dirai rien qui vous puiſſe allarmer.

LE VICOMTE.

Tu ferois bien mieux de te taire ; auſſi-bien il y a deux heures que tu ne ſais ce que tu dis.

LE MARQUIS.

Hé, Chevalier, tu ne vois pas ce vieux fou de Vicomte ? Hé, bonjour, mon pauvre ami, comment te portes-tu ?

LE CHEVALIER.

Hé ! bonjour donc, mon enfant.

LE VICOMTE.

Allons donc, jeunes gens, point tant de familiarité.

LE MARQUIS.

Madame. . . .

LE VICOMTE.

Soutenez-vous.

LE MARQUIS.

On dit que vous jouez. . . .

LE VICOMTE.

Soutenez-vous.

LE MARQUIS.

Le plus beau jeu du monde ?

LE VICOMTE.

Soutenez-vous donc.

LE MARQUIS.

Allons donc, vieux fou, tenez-vous bien, je veux demeurer là.

LA MARQUISE.

Ils le choisissent là dans un tems bienheureux.

LE CHEVALIER.

Vicomte, n'est-il pas vrai que je suis bien sage ?

LE VICOMTE.

Otez-vous aussi, Chevalier, je suis las, vous ne valez pas mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, vieux coquin, si vous me faites mettre sur vous. . . .

LA MARQUISE.

Sont-ce là les airs de la Cour ; car depuis que je ſuis veuve, j'ai oublié comment on s'y gouverne.

DORANTE.

Ce ſont les airs de quelques-uns, Madame ; mais il ne ſeroit pas à propos que toute la Cour leur reſſemblât.

LE VICOMTE.

Chevalier, Marquis, par ma foi, quels impertinens ſont ceci ? Par ma foi, je frapperai ſur l'un & ſur l'autre.

LE MARQUIS.

Vieux ſcélérat.

LE VICOMTE.

Petit garçon.

LE CHEVALIER.

Vieil infame.

LE VICOMTE.

Je le dirai à votre pere.

LA COMTESSE.

Il n'y a plus moyen d'y tenir. Allons tirer les places, nous les ferons finir.

LA MARQUISE.

Allons, Dorante, qui veut jouer ?

LE VICOMTE.

Tenez-vous donc.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER VICOMTE, LA MARQUISE, COMTESSE, DORANTE, D JOUEURS, Me ARGANTE.

Me ARGANTE.

HÉ! qu'eſt-ce, Madame la Marqı vous commencez bien tard aujourd'hui. \ les deux plus grands Joueurs de Paris, M ſieur d'Archambaut & Monſieur Ardouin, je vous amene.

LA MARQUISE.

Pour cela, on dit que ces Meſſieurs jo leur argent le plus noblement du mo Combien ſommes-nous? allons, entrons cette Salle.

LE MARQUIS.

Entrez, vieux fou.

Fin du deuxieme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

ENFIN voilà tout le myſtere, puiſque vous voulez le ſavoir ; qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Que j'ai grand peur que vous ne vous repentiez d'avoir eu trop d'eſprit! Que vous mettez Eraſte à une terrible épreuve ! & enfin je crois qu'il ſeroit bien mieux d'ignorer les choſes qui ne ſauroient que vous donner du déplaiſir à apprendre. Que vous importe qu'Eraſte voie Dorimene, ou qu'il ne la voie pas ? pouvez-vous douter qu'il ne vous aime ? n'eſt-il pas ici tant qu'il vous plaît ! n'a-t-il pas pour vous tous les égards, toutes les complaiſances imaginables ? ſouhaite-t-il autre choſe au monde que de vous épouſer ?

LA MARQUISE.

Oh ! pour m'épouser, je suis persuadée qu'il ne cherche autre chose : il a ses raisons pour cela ; mais je voudrois qu'elles ne fussent que de tendresse.

LA COMTESSE.

Vous chercherez tant, que vous trouverez à la fin quelque chose qui vous déplaira.

LA MARQUISE.

Je saurai aujourd'hui assurément tout ce que je veux savoir. S'il ne voit point Dorimene, je l'épouse demain, malgré tous les obstacles que ma famille y pourroit mettre. S'il la voit, je ne le verrai de ma vie.

LA COMTESSE.

Cela est bien dur.

LA MARQUISE.

Cela sera comme je vous le dis ; & malgré la tendresse. . . . Car enfin je veux bien vous l'avouer une seconde fois, je l'aime ; & l'inquiétude où je suis à présent, vous découvriroit assez ce que je voudrois vous taire. Mais je ne comprends pas qui peut empêcher Dumont & du Laurier de revenir ; ils devroient être ici.

LA COMTESSE.

Vous verrez qu'ils auront attendu longtems aux Tuileries, comme vous leur avez dit, & qu'Eraste n'y sera point venu.

LA MARQUISE.

Plût au Ciel ! Mais non, Madame, dites

plutôt qu'Erafte aura peut-être fait quelque extravagance : car je le connois. Quand il n'auroit pas pour moi une paffion bien violente, fa vanité lui tiendra lieu de tendreffe. Il ne peut fouffrir qu'on lui difpute quelque chofe, & j'appréhende qu'il n'ait infulté ce pauvre Dumont.

LA COMTESSE.

Il a trop de refpect pour vous, Madame, & quelque envie qu'il eût d'infulter le Cavalier, la préfence de du Laurier, qu'il croira vous-même, fuffit pour arrêter tous fes tranfports.

LA MARQUISE.

Je fuis dans une impatience. . . .

SCENE II.

LE VICOMTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LE VICOMTE.

IL eft impoffible de vous trouver feule, Madame.

LA COMTESSE.

Si vous voulez, Monfieur, je me retire.

LE VICOMTE.

Non, non, Madame ; & comme je n'ai rien que de fort raifonnable à lui dire ; eft-elle

ſortie ? non, non, demeurez, je ne ſerai pas fâché que vous l'entendiez.

LA MARQUISE.

Et moi je ſerai ravie que vous écoutiez tout ce que je lui répondrai.

LE VICOMTE.

Hé bien, Madame, enfin, je puis donc un moment vous parler ?

LA MARQUISE.

Vous pouvez, à préſent même, me parler plus long-tems ſi vous voulez.

LE VICOMTE.

Vous m'écouterez ?

LA MARQUISE.

Je vous le promets ; mais j'appréhende que ce ne ſoit envain.

LE VICOMTE.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

C'eſt que vous ne vous écoutez pas vous-même, vous parlez toujours de quatre choſes à-la-fois, & vous en penſez mille.

LE VICOMTE.

Cela ne m'arrivera plus, Madame, non plus que de jouer au Lanſquenet. Combien y avez-vous gagné ? Mais il n'eſt point queſtion ici de Lanſquenet, une affaire plus ſérieuſe... Avez-vous remarqué, dites-moi, mon malheur ? je n'ai pas été laiſſé une fois. Je vous prie, Madame, que le petit Maître à danſer ne vienne plus ici. Nous ne finiſſons rien, Madame,

Madame, voyons donc je vous prie; mais le moyen? je vous conjure d'entendre le vacarme de tous les possédés. Que faut-il que nous fassions? vous savez le dessein de votre famille.

LA MARQUISE.

Oh pour le coup, on auroit tort de se plaindre de vos distractions; cependant, Monsieur, pour répondre à ce que vous pensez, & non point à ce que vous me dites, je vous répéterai que je suis prête à vous épouser, si vous le voulez.

LE VICOMTE.

Hé! que voulez-vous que je fasse d'Eraste? J'ai laissé ma tabatiere là-dedans. Que deviendra le Maître à danser?

LA MARQUISE.

Pour le Maître à danser, n'en parlons plus, je vous conjure; & pour Eraste, je vous avoue qu'il me plairoit bien mieux que vous.

LE VICOMTE.

Vous ne déguisez point vos sentimens.

LA MARQUISE.

Vous m'apprenez à ne me point contraindre.

SCENE III.

Me ARGANTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE VICOMTE.

Me ARGANTE.

AH mondieu! qu'est-ce ceci?

LA MARQUISE.

Qu'entends-je? qu'avez-vous, Madame Argante?

Me ARGANTE.

Madame, coupe gorge, premier pris. Hé, là, là, ne riez pas tant: ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde.

SCENE IV.

Me ARGANTE, ARCHAMBAUT, ARDOUIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE VICOMTE.

ARCHAMBAUT.

HÉ bien, Madame Argante, n'êtes-vous pas bien avancée? Tenez, Monsieur le Vi-

comte, elle a eu l'opiniâtreté de couper cinq fois de suite.

LA MARQUISE.

Hélas! on ne sait guéres ce que l'on fait.

ARDOUIN *en entrant.*

Où est-elle, cette Madame Argante? Avec votre permission, Madame, la voilà cette main, que je la baise, que je la baise: elle n'est pas belle, non, mais elle est bonne.

Me ARGANTE.

Madame la Marquise, je vous prie, faites-moi un plaisir, au moins va toujours le jeu: prêtez-moi trente pistoles, que je vous rendrai demain matin.

LA MARQUISE.

Les voilà juste dans cette bourse.

Me ARGANTE.

Je vous assure que demain à votre levé...

LA MARQUISE.

Vous vous moquez, allez, ne perdez point de tems.

Me ARGANTE.

Madame, je vous remercie.

SCENE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

POUR achever donc ce que je vous disois, mon pauvre Vicomte, je n'irai point contre les sentimens de ma famille, qui souhaite que je vous épouse; mais vous, si vous ne vouliez point en galant homme vous prévaloir de leur faveur. . . .

LE VICOMTE.

Madame, je vous aime.

LA MARQUISE.

Prouvez-le-moi, en ne m'épousant pas.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

DORANTE.

IL n'y a plus moyen de demeurer là-dedans, c'est un tintamarre épouvantable; Ma-

dame Argante est au désespoir, elle en a déchiré ses coëffes.

LE CHEVALIER.

J'ai vu l'heure qu'elle alloit me dévisager.

LA MARQUISE.

Elle perd donc beaucoup ?

DORANTE.

Elle a perdu jusqu'au dernier sou.

LA MARQUISE.

Qui gagne donc ?

LE MARQUIS.

Madame la Comtesse & Dorante ne nous ont pas laissé de quoi souper. Mais j'ai ici un homme auprès de moi, qui a toujours deux pistoles à mon service.

LE VICOMTE.

Il faut mieux rendre que vous ne faites, pour se conserver du crédit.

LE CHEVALIER.

Vicomte, le Marquis est un fripon; mais moi. . . .

LE MARQUIS.

Je parie qu'il m'en prêtera plutôt qu'à toi.

LE VICOMTE.

Je n'en prêterai ni à l'un ni à l'autre.

LE CHEVALIER.

Vicomte ?

LE MARQUIS.

Vicomte ?

LE VICOMTE.

Hors de-là, je n'ai pas un sou.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Vicomte ?

LE VICOMTE.

Dieu vous aſſiſte.

LA MARQUISE.

Voyons un peu la fin de tout ceci.

LE MARQUIS.

Chevalier, ſais-tu ce qu'il faut faire ?

LE CHEVALIER.

Il le faut battre comme un diable, s'il ne nous donne ce que nous lui demandons.

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné.

LE CHEVALIER.

Vieux fou.

LE VICOMTE.

Tenez, voilà une piéce de quatre piſtole pour vous deux, mais n'y revenez plus.

DORANTE.

Vous voyez qu'il en ſort fort bien, e payant.

LE MARQUIS.

Il n'a jamais rien fait de mieux en toute ſ vie.

LA COMTESSE.

Quoi ! des menaces encore ?

LE CHEVALIER.

Il ſentoit déja ſon vieux battu.

LE MARQUIS.

Hé bien ! qu'eſt-ce, Madame Argante vous voilà bien affligée ?

Me ARGANTE.

On le ſeroit à moins.

LE CHEVALIER.

Elle a jouée, auſſi-bien que moi, d'un furieux malheur.

Me ARGANTE.

Tant mieux, vous ne paierez pas pour moi.

DORANTE.

Meſſieurs, il faut laiſſer en repos les gens qui ont perdu leur argent. Vous voyez que je ne lui dis mot, & je ſuis ſûr que je ſerai toujours de ſes amis.

Me ARGANTE.

Oh parbleu! vous n'aurez jamais mon argent & mon amitié tout enſemble.

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc?

Me ARGANTE.

Madame, je vous donne le bon ſoir.

LA COMTESSE.

Adieu, Madame Argante.

Me ARGANTE.

Adieu, adieu.

LA MARQUISE.

Laquais, éclairez.

LE MARQUIS.

Allons, Chevalier. Je crois qu'il ne ſeroit pas mal-à-propos de ſe retirer; auſſi-bien je vois que Madame la Marquiſe a de l'inquiétude.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE, LE VICOMTE.

DORANTE.

MADAME, je vous demande mille pardons.

LA COMTESSE.

Dorante, ce n'eſt pas à Madame qu'il faut demander pardon, c'eſt à Monſieur le Vicomte, qu'ils ont penſé déſeſpérer.

DORANTE.

Bon, bon, ils raillent tous comme celà avec Monſieur le Vicomte: vous ne voyez rien, ils ſe mettent quelquefois quatre ſur lui, & l'aſſomment de coups.

LE VICOMTE.

Et quelque jour, moi, je leur romprai la tête avec mon bâton.

LA MARQUISE.

Ma foi, vous ferez bien, en vérité, ce ſont là de terribles plaiſanteries pour des gens de qualité.

DORANTE.

Tout cela n'eſt rien, Madame: Si vous les aviez vus entr'eux ſe donner des ſoufflets, des

coups de pied, s'arracher leurs perruques, se rompre une canne sur le dos, se cracher au visage. . . .

LA COMTESSE.

Et tout cela en riant?

DORANTE.

Vraiment oui, Madame; autrement celui qui se fâcheroit, ne sauroit pas vivre.

LA MARQUISE.

Cela est fort agréable. Mais, Madame, Dumont ne revient point. Ah! que je suis ravie, le voilà justement.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, DUMONT.

LE VICOMTE.

AH, ah, quelle nouvelle figure est ceci? Hai, mon petit frisé, ceci cache du mystere; mais, Madame, il faut que ma discrétion; que viens-tu faire ici? je n'en manque pas, comme vous voyez. D'où viens-tu? je veux le savoir.

LA MARQUISE.

Et vous allez l'apprendre, pourvu que vous vous donniez la patience de l'écouter, c'est la

grace que je vous demande : tout le myſtere ſera éclairci devant vous, & vous pouvez bien croire, qu'après l'aveu que je vous ai fait de ma tendreſſe pour Eraſte, il doit me reſter peu de choſes à vous cacher.

LE VICOMTE.

Oh, parſanbleu, j'aurai le plaiſir de l'interroger.

LA MARQUISE.

Prenez le parti de ſortir, ou de vous taire.

LE VICOMTE.

Il n'y a point à choiſir, ceci vaudra peut-être bien le Maître à danſer.

LA MARQUISE.

Monſieur. . . .

LE VICOMTE.

Je me tairai.

LA MARQUISE.

Hé bien, mon enfant, comment tout cela s'eſt-il paſſé ?

DUMONT.

Une partie s'eſt paſſée aſſez bien, l'autre aſſez mal, comme vous allez entendre.

LA COMTESSE.

Comment donc ! te voilà ſans chapeau, ſans épée ?

DUMONT.

Dites auſſi, ſans manteau.

LA MARQUISE.

Comment donc ?

DUMONT.

J'ai été volé.

LA MARQUISE.

Par qui ?

DUMONT.

Par des Voleurs.

LA MARQUISE.

A l'heure qu'il eſt, voler !

DUMONT.

A l'heure qu'il eſt.

LA MARQUISE.

Etoient-ils pluſieurs ?

DUMONT.

Non, ils n'étoient qu'un.

LA MARQUISE.

Le reconnoîtras-tu bien ?

DUMONT.

Si je le connoîtrai ? c'eſt Eraſte.

LA MARQUISE.

Tu es fou.

DUMONT.

Je ne ſuis point fou.

LA MARQUISE.

Il étoit donc aux Tuilleries ? je ſuis perdue !

DUMONT.

Laiſſez-moi commencer par un bout, & je finirai par l'autre ; car ſi vous m'embrouillez toujours. . . .

LA MARQUISE.

Tais-toi, je ne veux rien ſavoir davantage.

LE VICOMTE.

Je me ſuis tû à condition.

LA COMTESSE.

Mais, Madame, écoutez; peut-être cela n'eſt-il pas tout-à-fait comme vous vous l'êtes imaginé.

LA MARQUISE.

Parle donc, & finis le plus promptement que tu pourras.

DUMONT.

Je ſuis arrivé le premier aux Tuileries, où je n'aurois jamais trouvé l'allée des Soupirs, ſi je ne m'étois aviſé de la demander au Portier, qui me l'a enſeignée. J'avois toujours le nez dans mon manteau, comme vous m'aviez dit; je me promenois gravement, j'entendois des gens d'un côté qui diſoient, c'eſt Monſieur le Marquis un tel; un autre diſoit, c'eſt Monſieur le Comte, il ne vient pas ici pour rien. Les uns diſoient que oui, les autres diſoient que non. Ce Monſieur eſt mieux fait, diſoient les premiers; les autres répondoient, il eſt vrai qu'il a meilleur air.

LE VICOMTE.

Je ne comprends rien à tout cela.

LA MARQUISE.

Oh! finis, je t'en prie.

DUMONT.

Je n'ai pas encore commencé. Enfin, de ſemblables diſputes s'excitoient de tous côtés, lorſque j'ai apperçu Eraſte qui venoit par une

allée, & du Laurier qui arrivoit par une autre. J'ai couru l'aborder du meilleur air du monde; & malgré l'application d'Erafte, à venir nous regarder fous le nez, nous avons exactement fait les tours d'allées que vous nous aviez prefcrits. Enfuite nous fommes fortis par la porte de la Terraffe: du Laurier eft montée dans le carroffe, je lui ai donné la main, j'y fuis monté enfuite. Jufques-là tout alloit le mieux du monde; & les chevaux à peine, après vingt coups de fouet, commençoient à marcher, lorfqu'Erafte s'eft mis à courir après nous; & comme malheureufement notre Fiacre alloit fort doucement, il n'a pas eu grande peine à nous joindre. Je ne devinois point la raifon qui le faifoit courir fi fort; mais, Madame, c'étoit mon manteau qui lui avoit donné dans la vue; car dans les Tuileries, il ne faifoit autre chofe que de roder à l'entour de nous, & de nous regarder depuis les pieds jufqu'à la tête.

LA MARQUISE.

Auras-tu bientôt fait?

DUMONT.

Tout-à-l'heure, Madame. C'eft dans la rue Saint Honoré qu'il a fait arrêter le Cocher, & ouvert lui-même la portiere de notre carroffe: Madame, a-t-il dit d'abord, je fuis au défefpoir de manquer au refpect que je vous dois, mais c'eft à ce Cavalier-ci à m'en punir, & c'eft lui que je veux voir au vifage. Il m'a prié

fort honnêtement de le découvrir ; je lui ai dit que je n'avois point d'ordre pour cela : il me l'a dit plusieurs fois ; & comme il voyoit que je n'en faisois rien, il m'a pris civilement par le bras, & m'a fait descendre du carrosse, à la vérité un peu plus vîte que je n'aurois voulu. D'abord, l'épée à la main, m'a-t-il dit, & moi de répondre toujours, je n'ai point d'ordre. Là-dessus, d'un soufflet il a fait tomber mon chapeau ; il m'a arraché mon manteau, & de mon épée même, il m'en a donné plus de mille coups. Il ne m'a point voulu laisser remonter dans le carrosse, j'ai eu beau lui dire que j'avois encore quelques tours à faire par la Ville, il a recommencé de me battre. Durant ce tems, du Laurier a fait avancer le carrosse ; & nous nous sommes à la fin lassés tous deux, lui de me battre, & moi d'être battu. Ensuite il a voulu retourner au carrosse, qui n'y étoit déja plus ; & moi j'ai pris ce tems pour venir au plus vîte vous faire un fidele récit de mes tragiques avantures.

LE VICOMTE.

J'en ferai quelque jour autant au Maître à danser.

LA MARQUISE.

Hé bien, Madame, vous voyez bien qu'Eraste n'est qu'un infidele.

LA COMTESSE.

Tout ce procédé là, ne marqueroit à toute autre que vous, qu'une passion bien violente.

LA MARQUISE.

Oh bien, Madame, je ne ſuis pas de même, je n'y remarque que de la vanité ; & de ſemblables procédés me guériſſent ſi abſolument, que vous ne remarquerez plus rien que de fort indifférent dans tout ce que vous m'allez voir faire. Dumont, cache-toi vîte dans cette chambre, j'entends quelqu'un qui monte, ce pourroit être Eraſte. Je ne me ſuis point trompée, je le vois.

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, ERASTE.

ERASTE.

Vous devriez choiſir, Madame, des gens plus dignes des faveurs que vous leur prodiguez : Voilà l'épée du Cavalier que je vous rapporte, car je crois bien qu'il ne ſe préſentera pas davantage à mes yeux.

LA MARQUISE.

Donnez, Monſieur, donnez, j'aurai ſoin de la lui rendre : il n'eſt peut-être pas loin d'ici. Mais je vous prie de ne pas vous en faire tant à croire ; vous devez plus à ſon obéiſſance, que

que vous ne devez à votre valeur. Je lui avois commandé de souffrir tout ce qu'il a souffert, vous voyez qu'il sait obéir mieux que vous. Je ne vous avois pas mis, à beaucoup près, à une si forte épreuve. Hélas! je ne vous avois prié d'autre chose que de ne plus voir Dorimene. Monsieur le Vicomte, tout ceci ne doit point vous surprendre, vous savez que je vous ai avoué ingénuement que j'avois de la tendresse pour Eraste. Madame, vous savez que je vous disois tout-à-l'heure que je n'épouserois jamais qu'Eraste, si je pouvois être assurée qu'il ne vît plus Dorimene.

ERASTE.

Ah! vous serez la seule coupable, je ne l'ai point vue, & je ne vous laisserai rien qui puisse justifier le procédé infame qui vient de paroître à mes yeux.

LA MARQUISE.

Pour le procédé infame dont vous m'accusez, il est bon que je m'en justifie aux yeux de ceux qui sont ici; & puis il sera bon de vous convaincre que vous avez vû Dorimene tous les jours de votre vie. Commençons par l'un, nous finirons par l'autre. Dumont, venez ici.

SCENE X.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, ERASTE, DUMONT.

LA MARQUISE.

ERASTE, voilà le digne champion contre qui vous avez si vaillamment combattu. J'ai peur que cette victoire ne vous fasse pas beaucoup d'honneur.

ERASTE.

Que vois-je!

DUMONT.

Monsieur, je vous prie, rendez-moi mon manteau.

LA MARQUISE.

Tais-toi.

DUMONT.

Madame, il n'est pas à moi.

LA MARQUISE.

Et voici tout à propos l'Héroïne qui vous a donné tant de chagrins.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, ERASTE, DUMONT, DU LAURIER.

DU LAURIER.

PAR ma foi, Madame, j'en ai eu tout au moins autant que lui. Comment diantre, des épées nues!

LA MARQUISE.

Paix. Vous voyez bien, Monsieur, que ma conduite est assez justifiée, venons un peu à la vôtre. J'ai fait donner avis à Dorimene, par une lettre d'une main inconnue, que j'avois un rendez-vous. Si vous n'aviez point vû Dorimene, vous ne l'auriez pas sû; mais elle vous a si bien instruit, que vous n'avez manqué ni l'heure ni le lieu: Vous n'avez pû même vous empêcher de vous en plaindre à du Laurier, vous voyez qu'il faut être plus habile, que vous ne l'êtes, pour tromper long-tems une personne comme moi. Malheureusement vous avez été voir aujourd'hui Dorimene, elle vous a assuré que j'avois un rendez-vous, vous l'avez cru; mais vous n'avez trouvé

[illegible]

ERASTE.

Ah Madame! il est vrai, je l'ai vue; mais [illegible] senir le pardon, ou si vous voulez juger l'excès de mon amour par l'excès de ma jalousie; si mes larmes, un repentir sincère [illegible]

LA MARQUISE.

Eraste, laissons-là, je vous prie; ce langage [illegible] de Dorimène. Croyez-moi, vous avez désormais intérêt de la ménager.

[illegible]

LA MARQUISE.

Je vous conſeille de garder de pareils ſentimens.

LA COMTESSE.

Dorante.

DORANTE.

Madame, je vous entends, vous ne trouverez jamais en moi qu'un homme qui ſera toute ſa vie entierement à vous.

LA MARQUISE.

Madame, allons ſouper.

DUMONT.

Qui me paiera mon manteau?

LA MARQUISE.

Tais-toi.

DUMONT.

Du Laurier, à la fin des Comédies ou Tragédies, car j'ai verſé du ſang ſuffiſamment dans cette avanture pour l'appeller ainſi; à la fin, dis-je, il faut un mariage: qu'en dis-tu?

DU LAURIER.

Moi! ce que tu voudras.

DUMONT.

Nous marirons-nous?

DU LAURIER.

Je le veux bien.

ACTEURS.

M. DE LA DAVOISIERE.

M. DE LA SOZIERE.

LE COMTE, } Fils de M. de la Davoiſiere.
LE CHEVALIER, }

LEONOR, Fille de M. de la Soziere.

M. GUILLAUME, Fermier de M. de la Davoiſiere.

BABET, Fille de M. Guillaume.

PELLERIN, vieux Domeſtique de M. de la Davoiſiere.

VINCENT, } Païſans.
PIERROT, }

La Scene eſt dans la Place du Château de la Davoiſiere.

LES

LES ENLEVEMENS, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

M. DE LA DAVOISIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

JE vous avoue, Monſieur, que l'année n'a pas été mauvaiſe, & que j'ai gagné quelque choſe avec vous. Hé! que ſeroit-ce, enfin, s'il falloit toujours perdre?

M. DE LA DAVOISIERE.

Allons, allons, Monſieur Guillaume, parlons de bonne foi : Vous n'avez jamais rien perdu avec moi, & je n'en ſuis pas fâché, je vous jure. Je ne vous dis pas cela même,

pour vous obliger à l'avenir à tenir mes Terres à un plus haut prix.

M. GUILLAUME.

Un autre peut-être vous en donneroit davantage, & ne vous paieroit pas si bien.

M. DE LA DAVOISIERE.

C'est ce que je considere. On n'a point besoin de caution avec vous, & l'on peut dire ici que le Fermier est plus riche que le Maître. Votre fille Babet, si vous continuez, sera un des plus gros partis de la Province.

M. GUILLAUME.

Hé de grace, Monsieur, épargnez-moi.

M. DE LA DAVOISIERE.

Je ne raille point.

M. GUILLAUME.

Hé! Monsieur, je ne suis pas si riche qu'on s'imagine; & quand je le serois, qui jetteroit les yeux sur une pauvre Païsanne?

M. DE LA DAVOISIERE.

Ecoutez: Autrefois on y auroit pû faire quelque scrupule, oui; & j'ai vu de mon tems, que c'étoit un grand crime que de se mésallier; mais à présent, tout cela est bien changé.

M. GUILLAUME.

Oh bien, Monsieur, pour moi, s'il m'est permis de raisonner là-dessus, je crois, si c'étoit autrefois un crime à un homme de condition d'épouser une Païsanne riche, que c'étoit une grande sotise au Païsan de donner sa fille à un Gentilhomme; & je ne me souviens pas

bien d'où j'ai retenu, que l'on ne vit heureux qu'avec ses égaux.

M. DE LA DAVOISIERE.

Adieu, Monsieur Guillaume, ayez toujours bien soin de mes affaires. Pellerin, je vais dîner chez Monsieur de la Marciliere, j'y pourrai bien souper, peut-être. Avez-vous fait seller le Superbe ?

PELLERIN.

Oui, Monsieur, mais j'ai bien peur qu'on ne soit contraint de lui changer ce nom dans peu. La pauvre bête commence à se sentir de la vieillesse; & ses génufléxions continuelles vous feront avouer, peut-être à vos dépens, que l'Humble ou le Civil seroient des noms qui lui conviendroient mieux.

M. DE LA DAVOISIERE.

Je ne m'en suis pas encore apperçu.

PELLERIN.

Tant mieux pour vous.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monsieur Guillaume, faites dresser toutes vos quittances, je les signerai à mon retour.

M. GUILLAUME.

Oui, Monsieur.

M. DE LA DAVOISIERE.

Pellerin, vous direz à ma femme où je suis allé.

PELLERIN.

Oui, Monsieur.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monſieur Guillaume, envoyez Babet au Château, pour la divertir; une pauvre malade eſt ravie d'avoir quelqu'un pour s'amuſer.

M. GUILLAUME.

Je n'y manquerai pas.

M. DE LA DAVOISIERE.

Pellerin, la Fille de Monſieur de la Soziere, ma bru prétendue, doit venir voir ma femme: dites-bien à mon fils le Comte, qu'il ne ſorte pas aujourd'hui, afin qu'il ſe trouve pour la recevoir.

PELLERIN.

C'eſt aſſez.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monſieur Guillaume . . . . . j'avois encore quelque choſe à vous dire.

M. GUILLAUME.

Que vous plaît-il?

M. DE LA DAVOISIERE.

Je m'en ſouviendrai. Pellerin?

PELLERIN.

Monſieur?

M. DE LA DAVOISIERE.

Prenez garde que mon fils le Chevalier ne faſſe de ſotiſe.

PELLERIN.

J'y aurai l'œil.

M. DE LA DAVOISIERE.

Ah! je m'en reſſouviens, Monſieur Guillaume: n'oubliez pas, un des jours de cette

ſemaine, de paſſer au Moulin rouge, & d'obſerver ce qu'il y a à faire.

M. GUILLAUME.

J'irai, Monſieur.

M. DE LA DAVOISIERE.

Attendez. Eſt-ce tout? Oui. Adieu.

SCENE II.

PELLERIN, M. GUILLAUME.

PELLERIN.

MONSIEUR Guillaume voudra-t-il bien permettre que Pellerin le félicite des grandes alliances où ſa bonne fortune pourra le faire entrer? Notre Maître a bien raiſon, votre fille Babet ne va pas être mal courue de tous nos houbereaux.

M. GUILLAUME.

Mon pauvre Pellerin, tu me prends pour un grand ſot, ſi tu me crois entêté de ces chimeres.

PELLERIN.

Oh! Monſieur, je vous prends pour ce que vous êtes; c'eſt-à-dire, pour un homme merveilleuſement entendu dans toutes les affaires.

M. GUILLAUME.

J'en donnerois là de belles marques, ma foi.

PELLERIN.

Ecoutez, après quelques réfléxions. . . .

M. GUILLAUME.

J'irois me rendre esclave ?

PELLERIN.

Je ne désapprouve pas tout-à-fait. . . .

M. GUILLAUME.

D'autres jouiroient des fruits de mes travaux ?

PELLERIN.

Franchement, il n'est pas mal aisé de voir...

M. GUILLAUME.

Les enfans de ma Fille seroient plus grands Seigneurs que moi ?

PELLERIN.

Il y a bien des choses à dire là-dessus.

M. GUILLAUME.

Je les appellerois Messieurs ?

PELLERIN.

Il est vrai . . . .

M. GUILLAUME.

Il faudroit me tenir à l'écart, quand il y auroit compagnie ?

PELLERIN.

Il est certain. . . .

M. GUILLAUME.

Je n'oserois pas dire le moindre mot pour rire ?

PELLERIN.

Je vois.

M. GUILLAUME.

Pas la moindre petite familiarité ?

PELLERIN.

Je n'ai garde. . . .

M. GUILLAUME.

Je ne boirois pas avec mon gendre ?

PELLERIN.

Quelle apparence. . . .

M. GUILLAUME.

Pas la moindre partie de boule ?

PELLERIN.

Vraiment. . . .

M. GUILLAUME.

Aux Dames ?

PELLERIN.

Mais . . . .

M. GUILLAUME.

Au Piquet ?

PELLERIN.

Si . . . .

M. GUILLAUME.

La promenade ?

PELLERIN.

Quoi ?

M. GUILLAUME.

Non, Monsieur Pellerin, voyez-vous, cela est inutile, & je n'en ferai jamais qu'à ma tête.

PELLERIN.

Hé! qui diantre vous dit le contraire ?

M. GUILLAUME.

Vous, qui depuis une heure ne faites que me contester.

avec raison.

J'ai lu

Oh! je le

Oh! belle

Dites-la

La voilà

d'un Grand, c'est

qui dit cette

Et ce

devant semble quelques

ceux en

PELLERIN.

Cet ami-là étoit un homme de bon ſens ; & franchement, Monſieur, je ſens bien mieux que vous, qu'à quelque ſauce qu'on mette la ſervitude, elle eſt toujours affreuſe, & qu'enfin les gens de bon eſprit, ne doivent ſervir que pour ne plus ſervir.

M. GUILLAUME.

C'eſt ainſi que j'ai fait ; & j'eſpere, avant qu'il ſoit peu, ne me mêler que de mes affaires, & devenir abſolument mon maître.

PELLERIN.

C'eſt prudemment aviſé ; & ſi j'étois de vous, je prendrois pour mon gendre quelqu'un qui me pût ſervir, moi, ſur mes vieux jours.

M. GUILLAUME.

C'eſt bien là mon deſſein.

PELLERIN.

Qui eût pour moi de la complaiſance.

M. GUILLAUME.

C'eſt comme je l'entends.

PELLERIN.

Des égards, & des ſoumiſſions même.

M. GUILLAUME.

Aſſurément.

PELLERIN.

Qui m'aimât.

M. GUILLAUME.

Oui.

PELLERIN.

Qui me fît le parrain de ſon premier enfant.

M. GUILLAUME.

Je le prétends bien ainsi.

PELLERIN.

Vous voyez que je sais ce qu'il vous

M. GUILLAUME.

Cela est vrai.

PELLERIN.

Un homme enfin qui tînt toute sa
de moi.

M. GUILLAUME.

Hem?

PELLERIN.

Quoi?

M. GUILLAUME.

Que dis-tu?

PELLERIN.

Je dis que vous ne prendrez pas g
bien.

M. GUILLAUME.

Oh! pardonnez-moi, pardonnez-m

PELLERIN.

Je n'en ai pourtant guéres.

M. GUILLAUME.

Aussi n'est-ce pas toi que je regar
mon gendre.

PELLERIN.

J'ai pourtant, au bien près, toutes l
lités. . . .

M. GUILLAUME.

Cela ne suffit pas.

PELLERIN.

Hé pourquoi ?

M. GUILLAUME.

Hé ! je ne sais. Adieu, Pellerin.

SCENE III.

PELLERIN *seul.*

VOILA donc toutes mes mesures rompues, & la charmante Babet sera pour un autre que moi. J'enrage. N'importe, pourvu que ce ne soit point Pierrot ou Vincent qui l'épouse, je suis à demi consolé. Les Rivaux connus, & de notre compétence à-peu-près, sont, ce me semble, plus chagrinans que les autres. Oh parbleu ! je ferai si bien ensorte, que du moins je n'aurai pas honte de la céder à celui qui l'aura. On ne peut juger encore de quel côté ses inclinations panchent ; & la pauvre petite ne sait pas encore qu'elle a un cœur, ou du moins elle ignore à quel usage on doit le mettre. Cette pauvre enfant, qu'elle est jolie ! Mais si je l'enlevois ? Justement. Mais ce vieillard est obstiné comme un diable, & j'aurois peur qu'il ne me fît enlever à mon tour, pour me faire élever un peu plus haut qu'il ne faudroit. Il faut que je sois diablement amoureux ! car il me passe par la tête des entreprises bien dangereuses.

SCENE IV.

PELLERIN, LE COMTE.

LE COMTE.

PELLERIN, Pellerin?

PELLERIN.

Monſieur.

LE COMTE.

Vas-t-en vîte dans la Cour du Château.

PELLERIN.

Qu'y ferai-je?

LE COMTE.

Vas vîte; où vas-tu?

PELLERIN.

Je cours où vous me dites:

LE COMTE.

Apprends donc auparavant ce que je veux de toi.

PELLERIN.

Je croyois qu'il ne falloit que courir.

LE COMTE.

Tu trouveras Leonor qui va deſcendre de carroſſe, conduis-la dans la chambre de ma Mere, & dis, ſur-tout, que je ſuis allé à la chaſſe; car je ne la veux point voir.

PELLERIN.

Hé! pourquoi, s'il vous plaît, tout prêt à l'épouſer. . . .

LE COMTE.

Ne perds point de tems, fais ce que je te dis, & viens me trouver, je t'apprendrai bien d'autres choſes.

PELLERIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE V.

LE COMTE *ſeul.*

AH! qu'il s'en faut que je ne ſois près d'épouſer Leonor, comme mon Pere ſe l'imagine; mes vœux, ma tendreſſe, mes ſoins m'entraînent bien ailleurs. Je ne veux point me faire un malheur éternel, je ne l'aime plus, ou plutôt je ne l'ai jamais aimée, puiſque je n'ai jamais ſenti ce que je ſens aujourd'hui. Que de mouvemens que j'avois ignorés! que d'inquiétudes! que d'allarmes! que de ſoupirs! Non, Leonor, je ne vous ai jamais aimée.

SCENE VI.

PELLERIN, LE COMTE.

PELLERIN.

MONSIEUR, je me ſuis acquitté de la commiſſion que vous m'avez donnée. Si vous aviez vu, Monſieur, quelle triſteſſe répandue ſur le viſage de Madame Leonor! ſi vous aviez été témoin de ſes ſoupirs, lorſque je lui ai dit. . . .

LE COMTE.

Tais-toi, je ne veux pas t'entendre davantage; ce que tu me dirois me donneroit de la peine, & ne me feroit point changer la réſolution que j'ai priſe.

PELLERIN.

Quelle réſolution, je vous prie?

LE COMTE.

Je ne veux plus l'épouſer, & je ſuis amoureux ailleurs.

PELLERIN.

Et de qui, de par tous les Diables?

LE COMTE.

De Babet.

PELLERIN.

De Babet!

LE COMTE.

D'elle-même.

PELLERIN.

Il ne me falloit plus que cela.

LE COMTE.

Mon cher Pellerin, que faut-il que je fasse? car enfin, je l'adore.

PELLERIN.

Ma foi, Monsieur, je ne vois rien ici que de très fort embarrassant.

LA COMTE.

Mon cher enfant, je n'ai recours qu'à toi.

PELLERIN.

Mais auparavant que de m'en mêler, il seroit bon, ce me semble, de savoir ce que vous voulez faire de Babet; car enfin, je ne veux rien faire qui blesse ma conscience.

LE COMTE.

Ce que j'en veux faire, Pellerin? l'aimer, la servir, l'adorer, la respecter comme tout ce que j'aurai de plus cher au monde.

PELLERIN.

Voilà les plus beaux mots du monde; mais si je ne me trompe, je ne vous ai point entendu proférer les essentiels.

LE COMTE.

Hé! que veux-tu donc que je te dise?

PELLERIN.

Hé! devinez.

LE COMTE.

Ne me fais point languir, que faut-il faire davantage?

Ce qu'il faut fai[illegible]

Oui.

L'epouser.

LE CO[illegible]

C'est comme je l'enten[illegible]

P[illegible]

Oh ! en ce cas, [illegible] vous n'avez [illegible]

Oui. . . Non. [illegible]

n'y consentira [illegible]

[illegible] De [illegible]

[illegible]

LE C[illegible]

On [illegible]

[illegible]

Il fau[illegible]

[illegible]

C'est [illegible]

P[illegible]

Vous [illegible]

[illegible]

vous trouver vers ce grand noyer que vous voyez d'ici dans cette Isle, à l'heure que je vous marque; je trouverai quelque moyen pour la faire roder par-là, ou bien en me promenant avec elle, je l'y conduirai moi même. Cachez-vous bien derriere la haie, & votre cheval aussi; lorsque vous la tiendrez, vous en ordonnerez ensuite tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Je puis me reposer sur toi?

PELLERIN.

Cela vaut fait.

LE COMTE.

Tu t'en ressouviendras?

PELLERIN.

Hé! Oui, vous dis-je; allez-vous-en. Je vois votre petit frere le Chevalier qui vient ici; il se douteroit peut-être tantôt que ce seroit moi qui vous auroit donné ces beaux conseils-là; mais Dieu m'en garde, je ne suis pas capable de cela.

LE COMTE.

Adieu donc.

SCENE VII.

PELLERIN, LE CHEVALIER.

PELLERIN.

PAR ma foi, le pauvre Monſieur Guillaume, auſſi-bien que moi, comptoit tantôt ſans ſon hôte : il ne vouloit point de Gentilhomme, il en aura un ; je ſouhaitois d'épouſer ſa fille, j'en ſuis bien éloigné, je ne ſaurois faire un pas qui ne recule mes affaires.

LE CHEVALIER.

Où eſt-elle ? hé mon Dieu ! ne la rencontrerai-je point ?

PELLERIN.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Ce que je cherche.

PELLERIN.

Que cherchez vous ?

LE CHEVALIER.

Je cherche.

PELLERIN.

Je cherche, je cherche. Il y a deux ou trois ans que vous auriez cherché le fouet ; mais à préſent, que vous commencez à être grand, que vous avez la clé de vos chauſſes, vous

vous moquez de tout ? Que n'allez-vous étudier vos Fortifications ? que n'achevez-vous ce Plan, qui court depuis si long-tems sur une table ? que ne lisez-vous quelque histoire ? Au moins, Monsieur le Chevalier, vous savez que c'est votre Pere qui m'autorise à vous parler comme je fais. A quoi vous amusez vous ? il ne grondera pas mal tantôt, lorsqu'il ne verra rien de fait.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Pellerin, je me jette à tes genoux.

PELLERIN.

Allez, levez-vous, je ne lui dirai rien de toutes vos fredaines.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas là ce qui cause mon désespoir.

PELLERIN.

Vous voulez peut-être aller voir quelqu'un de vos camarades ? Allez, allez, je ne le dirai pas.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Pellerin, ce n'est pas cela.

PELLERIN.

Avez-vous besoin de quelque argent ? Je n'en ai guéres ; mais enfin. . . .

LE CHEVALIER.

Tu n'entres point dans le fond de mon cœur.

PELLERIN.

Ouais ? avez-vous reçu quelque déplaisir ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir.

PELLERIN.

Madame votre Mere vous a-t-elle querellé ?

LE CHEVALIER.

Tu ne dis rien de tout ce qui cauſe ma douleur.

PELLERIN.

Oh ! dites-le donc vous-même, car par ma foi je ſuis à bout.

LE CHEVALIER.

Ah Pellerin !

PELLERIN.

Qu'y a-t-il ?

LE CHEVALIER.

Je vois. . . .

PELLERIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Je vois. . . .

PELLERIN.

Que voyez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je vois, te dis-je. . . .

SCENE VIII.

PELLERIN, LE CHEVALIER, BABET.

PELLERIN.

AH par ma foi, je vois, je vois: je vois que je ne vois que trop aussi.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Pellerin, ne m'abandonne pas.

PELLERIN.

Qu'est-ce donc à dire?

LE CHEVALIER.

Babet. . . . à Pellerin encore une fois. . à Babet.

BABET.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Ne vous en allez pas, Pellerin.

PELLERIN.

Hé bien, Pellerin, Pellerin, qu'est-ce?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu.

PELLERIN.

Ces pauvres enfans, ils ne savent comment s'y prendre, par ma foi ils me font pitié tous deux: voyons un peu la fin de tout ceci.

BABET.

Que me voulez-vous donc, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien que vous demeurassiez un peu là.

BABET.

Je ne saurois ; je vais trouver Madame pour la divertir un peu.

LE CHEVALIER.

Demeurez ici un moment, je vous prie.

BABET.

Monsieur le Chevalier, ne m'approchez pas.

LE CHEVALIER.

Laissez-moi vous parler.

BABET.

J'appellerai mon Pere. Mon Pere !

LE CHEVALIER.

Hé bien, non, je ne vous approcherai pas ; mais, laissez-moi vous voir.

BABET.

Dépêchez-vous donc.

LE CHEVALIER.

Hélas ! Babet ; que vous me haïssez !

BABET.

Moi ! point, je ne vous hais pas.

LE CHEVALIER.

Laissez-moi baiser votre main.

BABET.

Mon Pere !

LE CHEVALIER.

Hé bien ! non, non, non. Babet, voulez-vous que je vous donne des confitures ?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

J'ai là de petits abricots verts ; en voulez-vous ?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Voulez-vous une orange ?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous donc que je vous donne ?

BABET.

Rien.

LE CHEVALIER.

Babet, le brocard de votre corps n'eſt pas joli ; & j'ai de quoi, ſi vous le voulez, vous en faire un bien plus beau.

BABET.

Mon Pere ne veut pas que je prenne rien.

LE CHEVALIER.

Il ne ſaura pas qu'il vient de moi. Babet, je vous le ferai donner par ma Mere. Le voulez-vous ? hem ? dites.

BABET.

Oui.

LE CHEVALIER.

M'aimerez-vous, après cela, Babet?

BABET.

Oui.

LE CHEVALIER.

De tout votre cœur?

BABET.

Oui.

LE CHEVALIER.

Viendrez-vous vous promener dans l'Isle avec moi?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Ah! Babet, vous voulez me désespérer?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Je vous assure pourtant, que si vous ne souffrez que je baise votre main, je vais mourir.

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Enfin, Babet, vous ne voulez donc pas que je la baise?

BABET.

Je ne veux pas que vous mouriez.

LE CHEVALIER.

Ah ma chere Babet!

BABET.

Je n'ai jamais voulu la laisser baiser à Monsieur

ſieur le Comte, & ſi, il m'en diſoit autant que vous.

PELLERIN.

Courage, cela ne va pas mal, vous n'avez qu'à continuer. Peſte, mon petit Monſieur, que vous avez l'air tendre!

LE CHEVALIER.

Quel tems prends-tu?

PELLERIN.

Je ſuis en droit de vous reprendre; vôtre Pere (vous le ſavez) m'a donné ce ſoin; & ce ne ſont pas les exemples que ce Philoſophe, qui vous a enſeigné, & moi, nous vous avons donnés. Et vous, la gentille Mignonne, qui donnez ainſi votre main à baiſer, qui vous a montré à le faire?

LE CHEVALIER.

Oh je te prie, querelle-moi tant que tu voudras; mais que ta colere la reſpecte.

PELLERIN.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces intrigues-là. . . .

LE CHEVALIER.

Je ne le ſouffrirai point, te dis-je; & malgré les ordres de mon Pere, je t'en ferai repentir, ſi tu lui dis un ſeul mot.

BABET.

Monſieur, Monſieur? Pellerin, ne vous fâchez pas, je vais trouver Madame.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, PELLERIN.

LE CHEVALIER.

TU triomphes enfin, la voilà partie, mais tu n'avances rien, je veux bien t'en informer; & malgré tes soins, ta vigilance, & les menaces de mon Pere, je l'aimerai, je la servirai, je l'adorerai le reste de ma vie.

PELLERIN.

Comment donc? qu'est-ce à dire ceci? Est-ce là de la façon dont on doit parler?

LE CHEVALIER.

Hé bien, j'ai tort, je le confesse, je change de discours; & je te prie, au nom de ce qui te peut toucher davantage, premierement, de ne point parler de ceci à mon Pere; & je te conjure, toi qui a pris tant de peine pour moi dans ma jeunesse, de ne perdre pas en un moment tout le fruit de tes soins, & de me servir dans mon amour.

PELLERIN.

Il me fait entrer dans ses douleurs. Hé bien, qui l'auroit jamais cru de ce petit traître-là? il n'y a pas deux ans que je lui donnois le fouet. Quels discours! quels transports! je suis tout

air, & je ſens qu'il me débauche auſſi.

LE CHEVALIER.

ns, vois-tu, ſi tu ne me ſers, mon pau-
ellerin, je me tuerai.

PELLERIN.

n'y puis plus tenir, il m'arrache des lar-

LE CHEVALIER.

tu as dans ton cœur quelque amitié pour
. . .

PELLERIN.

rez-vous.

LE CHEVALIER.

ras-tu ſenſible à mes ſoupirs ?

PELLERIN.

i.

LE CHEVALIER.

btiendrai de toi le ſecours que j'im-
?

PELLERIN.

i.

LE CHEVALIER.

fin, tu feras enſorte que je ſerai heureux ?

PELLERIN.

i, levez-vous, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

, mon cher Pellerin, que je te ſerai
é !

PELLERIN.

nez, quand il ſeroit ſorti de moi, je ne

sentirois pas plus de tendresse. Je l'ai porté si long-tems dans mes bras.

LE CHEVALIER.

Souviens-toi bien, au moins, de ce que tu me promets.

PELLERIN.

Oui, je m'en souviendrai. Mais il n'y a point de tems à perdre : votre Frere est amoureux de Babet, aussi bien que vous ; j'ai promis de le servir ; comment faire ? il faut le prévenir. J'entrevois quelqu'un. . . . A sept heures au moins. . . . vous la menerez. . . .

LE CHEVALIER.

Ne viendras-tu pas avec moi ?

PELLERIN.

Non, je resterai ici pour raccommoder toutes les affaires. Allez, vous dis-je, retirez-vous. Je ne me trompois point, & c'est justement l'épouse prétendue de Monsieur le Comte.

SCENE X.

PELLERIN, LEONOR, LE CHEVALIER.

LEONOR.

MONSIEUR le Chevalier, n'avez-vous point vu Monsieur le Comte.

LE CHEVALIER.

Madame, il me ſemble que je l'ai vu tout-à-l'heure qui ſe promenoit vers le bois.

PELLERIN.

Vous vous êtes trompé, car il eſt parti ce matin pour aller à la chaſſe.

LE CHEVALIER.

Je ne me trompois point, c'étoit lui-même.

PELLERIN.

Il m'avoit pourtant dit qu'il iroit à la chaſſe.

LEONOR.

Il t'avoit dit de dire qu'il y étoit allé.

PELLERIN.

Il faut que ce ſoit quelque choſe comme cela.

LEONOR.

Oh! aſſurément. Pellerin, écoute. Monſieur le Chevalier, vous voulez bien que je lui diſe un mot?

LE CHEVALIER.

Volontiers, Madame, je me retire. Pellerin, au moins, je ferai tout ce que tu m'as dit.

PELLERIN.

Je le veux bien, faites, j'aurai ſoin du reſte.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous donne le bon jour.

SCENE XI.

PELLERIN, LEONOR.

LEONOR.

JE vais vous rejoindre bientôt. Oh çà, Pellerin, il faut ici de la bonne foi, mon enfant. Je vois ici bien des choses que tu n'ignores pas, & c'est peut-être toi qui mene l'intrigue; j'ai lieu de le croire, du moins par le mystere que tu viens toi-même de me faire. Le Comte, disois-tu, étoit allé à la chasse; & je l'ai vu qui se promenoit de la fenêtre où j'étois: voici déja un mensonge. Une personne qui se défie, n'est pas long-tems sans découvrir les choses qu'elle veut savoir.

PELLERIN.

Je me donne au diable, Madame, si je comprends rien à tout ce que vous dites.

LEONOR.

Voici ce qui me fera mieux entendre, tiens...

PELLERIN.

Effectivement, cela ouvre merveilleusement l'esprit.

LEONOR.

Veux-tu me servir?

PELLERIN.

De tout mon cœur.

LEONOR.

Mais ſincerement ?

PELLERIN.

Vous n'avez qu'à parler : Etes-vous amoureuſe de Babet ?

LEONOR.

Il n'eſt point ici queſtion de Babet.

PELLERIN.

C'eſt que Babet eſt la maladie de ce Païs-ci.

LEONOR.

C'eſt-à-dire que le Comte en eſt amoureux ?

PELLERIN.

Vous l'avez dit.

LEONOR.

Tu vois bien que je n'ai pas été long-tems ſans m'appercevoir de ſon changement. Tu connois, auſſi-bien que moi, que ma gloire eſt trop intéreſſée dans tout ceci, pour ſouffrir qu'une affaire, qui traîne depuis ſi long-tems, ſe rompe ſans la moindre cauſe apparente. Quand je n'aurois pour le Comte que de l'indifférence, & même du mépris, car il ne mérite pas que j'aie d'autres ſentimens pour lui ; quand j'aurois, dis-je, de la haine, j'aurois les mêmes empreſſemens que je te marque ; & l'éclat que notre mariage a fait dans toute la Province, ne me permet plus de prendre un autre parti déſormais.

PELLERIN.

C'est-à-dire que vous voulez l'épouser, à quelque prix que ce soit ?

LEONOR.

Où me jetter dans un Couvent, le reste de ma vie.

PELLERIN.

Oh ! par ma foi, gardez-vous-en bien, ce seroit dommage.

LEONOR.

Imagine donc ce que nous pouvons faire, avant que ce réfroidissement, où le Comte est pour moi, s'augmente.

PELLERIN.

Et si je faisois en sorte que votre mariage fût conclu dès ce soir, que me donneriez-vous ?

LEONOR.

Je te donnerois plus que tu n'oses espérer.

PELLERIN.

Ecoutez, il faut, sans perdre de tems, que vous. . . . Hé que diantre, il est impossible d'être seul un moment. Madame, avec votre permission. Pierrot, demeure ici, je vais te rejoindre ; (*à part*) & je t'enseignerai comment il faut faire pour avoir une centaine de coups de bâton. Tenez, vous voyez bien ce Païsan-là ; c'est un des rivaux de Monsieur le Comte.

LEONOR.

Juste Dieu !

PELLERIN.

Retirons-nous un peu à l'écart, de crainte que ce maraut-là ne nous entende.

SCENE XII.

PELLERIN, PIERROT.

PIERROT.

PARGUIÉ, nous verrons ce qu'aura fait Monſieur Pellerin ; il m'avoit promis qu'il diroit à Babet que je l'aime bien, nous verrons c'en que ſon éloquence aura produit. J'aurois poſſible bien mieux fait de lui parler moi-même : on fait toujours bien de n'employer perſonne que ſoi dans ſes affaires, & je crains bien de m'avoir confié au renard ; mais tout coup vaille, il n'y a rien de perdu ; ce que je n'avons pas fait, je le ferons.

PELLERIN.

Au moins, ne manquez pas de faire avertir votre Pere. Hé bien, qu'eſt-ce Pierrot ? que me donneras-tu pour une ſi bonne nouvelle ?

PIERROT.

Palſanguié, il faut que tu me diſois c'en que c'eſt premier.

PELLERIN.

Non, je veux ſavoir auparavant ce que tu me donneras.

PIERROT.

Oh! jarniguene, ne fais point comme cela le bouffon ; dis-le-moi vîte.

PELLERIN.

Prie m'en donc bien fort.

PIERROT.

Oh parguié voire, je ne saurois tant faire de cérimonie, dis-le si tu veux.

PELLERIN.

Tu ne le sauras donc point.

PIERROT.

Morguié, je ne saurois tant faire de façons ; & je m'en vais, sans tant de préambule, la demander à son Pere.

PELLERIN.

Tu gâteras tout.

PIERROT.

N'importe, je saurai à quoi m'en tenir.

PELLERIN.

Viens, viens, Pierrot, j'ai pitié de toi.

PIERROT.

Oh bien, dis-donc de prime-abord ce que tu as à me dire.

PELLERIN.

Tu allois mettre les affaires dans un état à ne pouvoir plus se raccommoder ; j'ai sondé le Pere de Babet sur ton chapitre, il m'a d'abord fait voir beaucoup de difficultés ; mais enfin j'ai si bien fait, que je l'ai fait parler ; & après plusieurs épithétes, de franc butor, de grand cheval, de gros païsan, & de quelques autres

encore, dont je veux bien faire grace à ta modestie, il m'a déclaré tout net, qu'il étrangleroit plutôt sa Fille que de te la donner.

PIERROT.

Est-ce donc là cette belle nouvelle que tu avois à me donner? palsanguenne, qu'il s'aille promener: on fait toujours bien de l'honneur aux gens de rechercher leurs filles. S'il est si riche, qu'il dîne deux fois. Vienne qui plante, sont des choux; si je n'ons celle-là, j'en aurons une autre. Adieu Pellerin, jusqu'au revoir, je ne serons pas toujours si malheureux; palsanguenne, je m'en gausse.

PELLERIN.

Oh! oh! Pierrot, tu es bien prompt: tu t'en vas?

PIERROT.

Oui, parguié.

PELLERIN.

Tu ne veux donc point savoir le reste?

PIERROT.

Et quelque n'y a encore?

PELLERIN.

Tu n'es pas si malheureux que tu crois?

PIERROT.

Hé! comment?

PELLERIN.

Je t'ai gardé le meilleur pour la bonne bouche.

PIERROT.

Dis-donc vîte.

PELLERIN.

Babet, malgré la résolution de son Pere, n'en veut point avoir d'autre que toi.

PIERROT.

Tout de bon?

PELLERIN.

Cela est si vrai, qu'à sept heures, si tu te veux trouver sous le gros orme là-bas, Babet s'y trouvera, pour te déclarer ses sentimens.

PIERROT.

Oui parguienne, je m'y trouverai.

PELLERIN.

Mais, écoute un peu, qu'elle ne te voie pas habillé comme te voilà?

PIERROT.

Je mettrai mon habit des Dimanches.

PELLERIN.

Ce n'est pas là ce qu'elle souhaite. Quoiqu'il fasse nuit à sept heures, il n'importe, elle appréhende d'être surprise avec toi; elle veut que tu te déguises en fille; du moins par ce moyen, si quelqu'un survenoit, on ne la soupçonnera pas de se trouver avec un homme.

PIERROT.

Parguié, elle n'a pas tort; je m'en vais un peu songer à tout-çà.

PELLERIN.

A sept heures au moins?

PIERROT.

Allez, allez, ne vous boutez en peine de rien.

SCENE XIII.

PELLERIN.

PARBLEU, je vais faire aujourd'hui le bonheur ou le malheur de bien des gens; mais il me reste encore un de mes rivaux à punir, il faut qu'il se sente un peu de tout ceci. Où le trouverai-je à présent? il me cherche, je gage. Oh! parbleu, Monsieur Vincent, il ne vous servira de rien d'être le neveu de notre Curé; vous apprendrez ce que c'est que d'oser s'attaquer à moi: Je pense que je ferai mieux de l'aller trouver moi-même. Mais le voici tout à propos.

SCENE XIV.

PELLERIN, VINCENT.

PELLERIN.

OH çà! Vincent, mon ami, il est près de sept heures, dépêchez-vous, il est presque nuit; trouvez-vous sous cet orme, Babet y sera tout incontinent.

VINCENT.

Ah ! Monsieur Pellerin, que je vous ai bligation !

PELLERIN.

Allez, vous dis-je, ne perdez poir tems ; elle veut vous parler, elle vous er prendra plus que je ne puis vous en dire.

VINCENT.

Palsanguenne, Monsieur Pellerin, l'épouse ; allez, nous ne boirons pas mal semble.

PELLERIN.

Allez, allez, alors comme alors.

VINCENT.

Je n'ai donc qu'à m'y rendre tout ma nant ?

PELLERIN.

Attendez qu'il fasse un peu plus nuit.

VINCENT.

J'aurai donc bien le tems d'aller racc moder un banc dans le jardin de mon oncl

PELLERIN.

Oui, oui, allez : j'irai cependant av Babet.

VINCENT.

Adieu, Monsieur Pellerin.

PELLERIN.

Adieu, Vincent.

SCENE XV.

PELLERIN, M. GUILLAUME.

PELLERIN.

VOILA Dieu merci les affaires dans le meilleur état du monde; & je vois, je pense, Monsieur Guillaume à sa porte, je n'aurai pas la peine de l'aller chercher. Holà, Monsieur Guillaume, un mot, de grace. Il faut l'écarter de chez lui, pour donner le tems au Chevalier de résoudre Babet à venir avec. . . .

M. GUILLAUME.

Que voulez-vous?

PELLERIN.

Vous parler un moment.

M. GUILLAUME.

Hé bien, je vous écoute.

PELLERIN.

Ecartons-nous un peu de chez vous, & pour cause.

M. GUILLAUME.

Et la raison?

PELLERIN.

Lorsqu'on est si près de chez soi, les affaires domestiques nous occupent; on n'est jamais à ce que l'on nous dit, tout nous distrait. Si une

femme querelle, on veut entendre ce qu'elle dit; si quelqu'un entre ou sort, on en cherche la cause; le cri d'un chien même donne de l'inquiétude, & comme ce que j'ai à vous dire, demande une application toute entiere, je serai bien aise que rien ne nous détourne. Nous voici à-peu-près maintenant dans une distance raisonnable.

M. GUILLAUME.

Voici une montagne qui va enfanter une souris.

PELLERIN.

Je ne fais & ne dis jamais rien sans raison.

M. GUILLAUME.

Voyons-donc.

PELLERIN.

Je commence. Malgré la maniere désobligeante dont vous avez reçu mes propositions pour votre fille Babet, je ne laisse pas d'avoir toujours pour tout ce qui vous regarde une dévotion sans pareille.

M. GUILLAUME.

Où diantre nous ménera ceci?

PELLERIN.

Et sur certaines petites galanteries entre Vincent & Babet, dont je me suis apperçu depuis quelques jours, j'ai voulu approfondir la chose, & j'ai tant fait, que j'ai découvert entr'eux un rendez-vous aujourd'hui à sept heures.

M.

M. GUILLAUME.

Un rendez-vous aujourd'hui, à sept heures ?

PELLERIN.

Oui, Monsieur; mais je crois qu'il n'y a point de crime.

M. GUILLAUME.

Comment donc, il n'y a point de crime ?

PELLERIN.

Non, Monsieur, elle ne se trouvera peut-être là que pour la conversation.

M. GUILLAUME.

La conversation de Vincent ? Allons, allons vîte, ne perdons point de tems: dis-moi aussitôt l'endroit : un bâton, un bâton : parle, enseigne-moi le lieu.

PELLERIN.

Monsieur, je ne vous le dirai pas, que premierement vous ne m'ayez promis de ne vous servir de ce bâton que pour Vincent.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, je te promets tout ce que tu voudras.

PELLERIN.

Pour votre Fille, quelques petits soufflets lui siéront point mal.

M. GUILLAUME.

Laisse-moi faire, où faut-il que j'aille ?

PELLERIN.

Sous le gros orme qui est là-bas, je ne saurois vous le montrer à l'heure qu'il est, la nuit

eſt trop obſcure ; mais ils doivent paſſer par ici, nous les entendrons venir. Ecoutez, j'entends quelqu'un, demeurez : Eſt-ce toi, Vincent ?

SCENE XVI.

PELLERIN, M. GUILLAUME, VINCENT.

VINCENT.

OUI.

PELLERIN. *Vincent ſort.*

Marche, il eſt tems. C'eſt Vincent : tout cela, comme vous voyez, eſt dans l'ordre, le galant ſe trouve le premier au rendez-vous.

M. GUILLAUME.

Mais ma Fille ne vient point ?

SCENE XVII.

GUILLAUME, PELLERIN, PIERROT *déguiſé en fille.*

PELLERIN.

J'ENTENDS quelqu'un, c'eſt elle, ſans doute. Oui, allez, ſuivez-là : ne faites point de

bruit, sur la pointe des pieds marchez doucement, frappez bien fort, & ne manquez pas de faire passer la chasse par ici.

M. GUILLAUME.

Je le ferai.

SCENE XVIII.

PELLERIN *seul.*

ALLONS, apprêtons-nous, & qu'ils ne passent point par ici sans s'en appercevoir. Bon pied, bon oeil : ah parbleu, je les vais étriller en gens de bonne maison. Je crois déja que la Tragédie commence, j'entends crier, j'entends courir.

SCENE XIX.

PELLERIN, VINCENT.

VINCENT.

AH, ah, ah!

PELLERIN.

Ah! c'est ici mon tour.

VINCENT.

Au meurtre, on m'assomme.

PELLERIN.

Ce maraut, comme diable il crie?

VINCENT.

Ah! j'ai les bras cassés.

PELLERIN.

Le voici.

VINCENT.

Ah, ah, ah! que de frappeurs, je suis mort.

PELLERIN.

Ah! j'enrage de n'avoir pas mieux vu à ce que je faisois, il n'en auroit pas été quitte à si bon marché.

SCENE XX.

PELLERIN, M. GUILLAUME, PIERROT *déguisé en fille.*

M. GUILLAUME.

AH, ah petite vilaine! vous donnez donc des rendez-vous?

PELLERIN.

Voici Monsieur Guillaume qui revient.

M. GUILLAUME.

Ah! je vous apprendrai.

PIERROT.

Mon Pere, je vous demande pardon.

M. GUILLAUME.

Ah, ah, coquine.

PIERROT.

Mon Pere, ah, ah, ah!

M. GUILLAUME.

Ah! que vois-je? voici une piece de Pellerin : mais il me le paiera, sur ma parole.

SCENE XXI.

PIERROT, VINCENT, PELLERIN.

VINCENT.

Jarniguenne, que j'ai manqué là une belle occasion! morgué, si je pouvois retrouver Babet?

PIERROT.

J'entends Vincent, divertissons-nous.

VINCENT.

Qui est là?

PIERROT.

Ami.

VINCENT.

N'est-ce pas là ma chere Babet?

PIERROT.

Oui, Vincent.

VINCENT.

Oh! jarniguenne, vous viendrez avec moi?

PIERROT.

Je n'oserois.

VINCENT.

Oh! ventriguenne vous viendrez?

PIERROT.

Ah, ah, ah!

PELLERIN.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle; je ne sais ce que le Chevalier aura fait: mais je lui ai donné du tems suffisamment.

SCENE XXII.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN.

M. DE LA DAVOISIERE.

PELLERIN, qu'est-ce donc que tout ceci?

PELLERIN.

Quoi?

M. DE LA SOSIERE.

Il ne falloit point que votre Fils le Comte enlevât ma Fille, puisque je la lui voulois bien donner.

M. DE LA DAVOISIERE.

Je n'y comprends rien.

SCENE XXIII.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, M. GUILLAUME, PELLERIN.

M. GUILLAUME.

AH, ah, ah! je suis perdu, malheureux pere que je suis; que deviendrai-je?

M. DE LA DAVOISIERE.

Qu'y a-t-il?

M. GUILLAUME.

Ah! Monsieur, ma Fille est enlevée.

M. DE LA DAVOISIERE.

Votre Fille est enlevée?

M. GUILLAUME.

Oui, Monsieur; & c'est votre Fils le Chevalier qui l'a enlevée.

M. DE LA DAVOISIERE.

Mon fils le Chevalier?

SCENE XXI

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME, VINCENT, PIERROT.

PIERROT.

AU secours, au secours.

M. DE LA DAVOISIERE.

Qu'est-ce encore ?

PIERROT.

C'est Vincent qui me veut enlever.

M. DE LA SOSIERE.

Mais ! que vois-je ? ma Fille vétue de ſanne ?

SC

SCENE XXV.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME, VINCENT, PIERROT, LE COMTE, LEONOR.

LEONOR.

OUI; mon Pere, c'eſt moi; & ſi je ne m'étois ſervie de cette adreſſe, je perdois le Comte pour jamais.

M. DE LA DAVOISIERE.

Comment donc, Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Mon Pere, je vous avoue que je m'étois laiſſé ſurprendre aux charmes de Babet; je devois l'enlever. Pellerin la devoit conduire dans l'endroit où je l'attendois, & je ne ſais comment cela s'eſt fait, j'ai enlevé Leonor à ſa place.

M. GUILLAUME.

Ah traître! c'eſt toi qui a mené toute cette intrigue, mais je te ferai pendre, ſi tu ne me dis où eſt ma Fille.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monſieur Guillaume, ne vous emportez

point, je ne vois rien d'effroyable à to
le Chevalier a enlevé votre Fille, il fa
l'épouse. Vous avez du bien ; faites un
& que toutes les choses se passent dans
cœur.

M. GUILLAUME.

Il faut bien y consentir malgré moi.

PELLERIN.

Messieurs, puisque vous êtes tous d'a
remerciez-moi, je suis celui qui ai
toute cette affaire ; je vais faire venir
valier & Babet.

M. DE LA SOSIERE.

Je suis ravi que tout ceci se termin
sorte.

VINCENT.

Je ne vois que Pierrot & moi, qui
nous plaindre.

SCENE XXVI.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME, VINCENT, PIERROT, LE COMTE, LEONOR, BABET, LE CHEVALIER.

PELLERIN.

ALLONS, entrez : tout eſt d'accord.

BABET.

Mon Pere, je vous demande pardon.

M. GUILLAUME.

Il faut bien que je te pardonne.

LE CHEVALIER.

Mon Pere.

M. DE LA DAVOISIERE.

Allez, allez, je ſuis content.

PELLERIN.

Vous faites bien, car j'ai peur que le mariage ne ſoit bien avancé : voilà par mon adreſſe bien des unions en un jour ; Monſieur

le Comte & Madame Leonor, Monſieur le Chevalier & Madame Babet. Vincent n'a qu'à épouſer Pierrot, j'épouſerai Monſieur Guillaume.

PIERROT.

Vas, vas, laiſſe faire, tu me la paieras.

M. DE LA DAVOISIERE.

Allons tous dans le Château, nous remettre un peu de ces allarmes.

FIN.

LA COQUETTE,
ET
LA FAUSSE PRUDE,
COMEDIE.

ACTEURS.

DAMIS, Mari de Cephiſe.

CEPHISE, Femme de Damis.

CIDALISE, Niéce de Damis.

LUCILE, Couſine de Cidaliſe.

ERASTE, Amant de Cidaliſe.

M. DURCET, Conſeiller.

LE COMTE, Amant de Lucile.

M. BASSET, Financier.

MARTON, Femme de Chambre de Cidaliſe.

PASQUIN, Valet d'Eraſte.

UN LAQUAIS de Cidaliſe.

La Scene eſt dans l'Antichambre de Cidaliſe.

LA COQUETTE,

ET

LA FAUSSE PRUDE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, CIDALISE, MARTON.

DAMIS.

HÉ ventrebleu, Madame, mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous : hé mariez-vous, pour la centiéme fois, & ne vivez point comme vous faites.

P iv

CIDALISE.

Que fais-je donc, Monſieur, de grace, qui mérite des réprimandes de la ſorte ?

DAMIS.

Hé mariez-vous, vous dis-je, & ne me forcez point à m'expliquer mieux.

CIDALISE.

Vous êtes mon Oncle, Monſieur.

DAMIS.

Oui teſtebleu, je le ſuis.

CIDALISE.

Je ne conſeillerois pas, à qui que ce fût dans le Royaume, de penſer la moindre des choſes que vous m'oſez dire.

DAMIS.

Je ne connois auſſi perſonne dans le Royaume, qui voulût penſer la moindre des choſes que vous faites.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur, vous m'en dites un peu trop.

DAMIS.

N'en faites pas tant, je vous en dirai moins.

MARTON.

Ne lui répondez point, Madame.

CIDALISE.

Laiſſe-moi.

DAMIS.

Il n'eſt point de patience qu'on ne pouſsât à bout.

CIDALISE.

Expliquez-vous, de grace.

DAMIS.

Hé, Madame!

CIDALISE.

Parlez, je vous prie.

DAMIS.

Hé, Madame!

CIDALISE.

Oh! parlez, Monſieur, s'il vous plaît, ou me laiſſez en repos; votre ſilence m'outrage plus que tout ce que vous me pourriez dire.

DAMIS.

Par la morbleu, ſi je le rencontre chez vous. . . .

CIDALISE.

Encore?

DAMIS.

Je veux être le dernier des hommes. . .

CIDALISE.

Hé bien?

DAMIS.

Si je n'avertis votre Pere. . . .

CIDALISE.

De quoi?

DAMIS.

Des viſites d'Eraſte, à qui j'ai défendu de venir ici.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur, ſi vous n'étiez point mon Oncle, je vous dirois des choſes qui ne vous plairoient point du tout.

DAMIS.

Et moi, parceque vous êtes ma Niéce, je vous dirai que vous êtes une extravagante; & que si vous n'y donnez ordre, & promptement, vous vous repentirez de n'avoir pas mieux profité de mes conseils.

MARTON.

Oh! par ma foi, je ne sais plus où j'en suis. Quoi! toujours des emportemens, des menaces? Il semble, à vous entendre, que nous ayons mérité. . . Que sais-je, moi? Mais aussi, n'est-il pas vrai? ne diroit-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables? Car enfin, qui parle à Madame, parle à moi: Qui la querelle, m'offense. Je ne saurois m'accoutumer à tout ceci: c'est tous les jours chose nouvelle; & quelque déraisonnable que vous soyez aujourd'hui, il ne tiendra qu'à vous de l'être demain davantage.

CIDALISE.

Vous voyez, Monsieur, ce que vos manieres vous attirent.

DAMIS.

Je vous avois déja prié, Madame, de vous défaire de Mademoiselle Marton.

MARTON.

Hé bien, Monsieur, je sortirai, j'y consens: je ne la verrai plus quereller mal-à-propos, du moins.

DAMIS.

Souvenez-vous-en, Madame, je vous prie.

MARTON.

Allez, allez, Monſieur, laiſſez-moi ce ſoin. Quelque plaiſir qu'on ait d'être à Madame, que ne feroit-on point pour ne vous plus voir?

DAMIS.

Faites-la taire, Madame; cela n'a point bon air du tout, croyez-moi.

CIDALISE.

Ce n'eſt pas elle, Monſieur, que j'aurois le plus d'envie qui ſe tût.

MARTON.

Oh par ma foi, je veux jouer de mon reſte; & ſi je ſors, au moins ne ſera-ce point ſans vous avoir dit ce que j'ai ſur le cœur. Je voudrois bien ſavoir de quel droit vous vous érigez ici en Pédagogue éternel? Madame ne fait-elle pas tout ce qu'elle doit faire? Ah! oui vraiment, vous m'empêcheriez de voir du monde!

DAMIS.

Mademoiſelle Marton, parlai-je à vous?

MARTON.

Une femme veuve ne rend compte de ſes actions à perſonne.

DAMIS.

Voici de belles maximes!

MARTON.

Je ſerai mariée quelque jour, peut-être....

DAMIS.

Madame, je vous prie. . . .

MARTON.

Et je deviendrai veuve, s'il plaît à Dieu.

DAMIS.

Faites-la retirer, du moins.

MARTON.

Les Oncles n'auront qu'à venir. . . .

DAMIS.

Encore ?

MARTON.

Le premier Oncle qui viendra contrôler ma conduite . . .

DAMIS.

Hé bien, Madame ?

MARTON.

Je le traiterai de fou, de ridicule, d'extravagant, d'impertinent, de . . . Allez, allez, qu'il me vienne un Oncle, seulement, vous verrez ce que c'est qu'une Niéce qui a de l'esprit. Adieu.

SCENE II.

DAMIS, CIDALISE.

DAMIS.

Vous avez beaucoup d'honneur, de garder une telle insolente ! Mais laissons cela ; j'ai

s choses plus importantes à vous faire sa-
ɪir : vous me pousserez à des extrémités,
ɪnt je me repentirai peut-être.

CIDALISE.

Allez-vous recommencer ?

DAMIS.

Comment donc ! qu'est-ce à dire ceci ?

CIDALISE.

Je rappellerai Marton.

DAMIS.

Perdez-vous l'esprit ?

CIDALISE.

Si vous continuez, je ne doute point que
la n'arrive.

DAMIS.

Souhaitez que je continue. Il vous importe
ɪe je prenne intérêt à votre conduite ; lorſ-
ɪe je l'abandonnerai toute à votre diſcrétion,
:fiez-vous des ſuites, ſi elle ne répond à mes
tentions.

CIDALISE.

Quel galimatias me faites-vous de ma con-
ɪite, des ſuites de vos intentions ? que vou-
z-vous me dire ?

DAMIS.

Il n'y a point de galimatias, Madame, ce
nt les ſentimens de votre Pere & les miens,
vous entendez fort bien ce que je veux vous
ire entendre. Vous ſavez . . . je vous l'ai
pété plus d'une fois, que le grand monde
'incommode. C'eſt ici le rendez-vous de tous

les fainéans de la Cour & de la Ville : p
diſtinction, tout y eſt bien reçu ; & ce
un miracle, de ne trouver pas tout-à
dans votre chambre, Provinciaux, G
Robe, Abbés, Poètes, Muſiciens, & c
fat de la Cour : car il faut qu'il le ſoit
demeurer en ſi mauvaiſe compagnie. I
dit point de ſotiſe à Paris, que l'on n'a
ou entendue chez vous. Vous croyez
cahos fermer les yeux à tout le monde
vous trompez ; on démêle tout. Le Con
le ſait, ne vient vous voir que pour ent
Julie ; la Marquiſe, pour le Chevalier ;
lique, pour Monſieur l'Abbé. On ſa
qu'Eraſte, Monſieur Durcet le Conſ
Monſieur Baſſet le Financier, n'y vi
que pour vous, & que vous les trompe
trois. Hé mariez-vous, Madame, n
vous ; prenez l'Epoux qu'un pere vous d
& ne nous forcez point à prendre des n
qui vous chagrineroient.

CIDALISE.

Oh faites, Monſieur, oh faites tout
vous voudrez, & tout ce que vous po
pourvu que je n'entende plus de ſeml
diſcours.

DAMIS.

SCENE III.

CIDALISE *seule.*

AH juste Ciel ! que tout ceci commence à me lasser ! Serai-je toute ma vie en tutelle ? Bon Dieu ! Marton ? Il est impossible de résister à cela. Marton ? Quoi, tous les jours la même chose ! Mar . . . Ah ! te voilà.

SCENE IV.

MARTON, CIDALISE.

MARTON.

VOTRE Oncle est sorti, Dieu merci.

CIDALISE.

Je n'en puis plus.

MARTON.

Comment ! vous a-t-il dit encore quelque chose ?

CIDALISE.

Tu n'as rien entendu.

MARTON.

La maudite nation que les Oncles !

vent aux Comédies, à l'Opéra, au Bal, & vous jouez gros jeu.

CIDALISE.

Le Carnaval, peut-on faire autre chose?

MARTON.

J'en demeure d'accord. L'Eté, vous aimez à vous promener, & vous ne revenez pas de bonne heure d'ordinaire.

CIDALISE.

N'est-ce pas une chose bien étrange, de se promener l'Eté?

MARTON.

Rien n'est plus naturel, sans doute. Vous avez des Amans, & le nombre peut-être pourroit. . . .

CIDALISE.

Est-ce un crime d'avoir des Amans?

MARTON.

Bon, un crime! Voilà un plaisant crime, ma foi! C'est un crime bien plutôt de n'en pas avoir aujourd'hui. Allez, allez, Madame, il se moque de nous. Ne vous contraignez point: pourvu qu'on ait la conscience nette, qu'importe des discours? Laissez quereller Monsieur votre Oncle, n'en faites pas moins tout ce que vous voudrez. La liberté est une belle chose, vous en jouirez tous deux: Il se veut fâcher, il se fâchera: Vous voulez vivre à votre maniere, vous y vivrez.

CIDALISE.

Depuis très-peu de tems ma conduite le

blesse, & j'en découvre les raisons.

MARTON.

Il faut effectivement qu'il y ait quelque chose à tout ceci, que je ne comprends point. Depuis deux ans que je suis avec vous, nous avons toujours vécu comme nous vivons, & votre Oncle ne nous persécute que depuis trois mois.

CIDALISE.

Et tu ne pénétres point encore d'où *cela* vient?

MARTON.

Non, ma foi.

CIDALISE.

Tu ne vois pas là l'esprit de ma Tante à découvert?

MARTON.

Non, vous dis-je.

CIDALISE.

Tu ne connois pas que c'est elle qui pousse mon Oncle à me tourmenter?

MARTON.

Hé pourquoi?

CIDALISE.

Par jalousie.

MARTON.

Hé de qui?

CIDALISE.

De moi.

MARTON.

Expliquez-vous.

CIDALISE.

Elle s'imagine que je ſuis le ſeul obſtacle à l'amour qu'elle a ſans doute pour Eraſte.

MARTON.

Ah ! par ma foi, Madame, vous avez raiſon. Je rappelle mille & mille choſes qui me convainquent de ce que vous dites. En vérité, je ſuis bien ſotte !

CIDALISE.

Ne remarques-tu pas toutes les fois qu'Eraſte me vient voir, que ma Tante deſcend auſſitôt ici ?

MARTON.

Juſtement.

CIDALISE.

Qu'elle me charge toujours de quelqu'affaire qui m'oblige à ſortir, afin qu'elle demeure ſeule avec lui. J'ai vingt fois eu la penſée d'en avertir mon Oncle.

MARTON.

Cela n'auroit de rien ſervi, Madame. Il la verroit dans les bras de trente hommes, qu'il n'en prendroit aucun ſoupçon. Ses dehors affectés, ſes diſcours éternels de morale & de vertu, ſon déchaînement contre tous les plaiſirs, dont elle ſait goûter juſqu'aux moindres délicateſſes, lui donnent un empire abſolu ſur l'eſprit de Monſieur votre Oncle.

CIDALISE.

C'eſt auſſi ce qui m'a empêché de haſarder la choſe.

MARTON.

Vous avez fort bien fait.

CIDALISE.

Mais enfin, ils auront beau me perſécuter; la jalouſie de ma Tante, le pouvoir de mon Oncle, ni celui de mon Pere même, ne me forceront point à me remarier contre mon inclination.

MARTON.

Gardez-vous bien, Madame, de rien précipiter là-deſſus. Vertu de ma vie, ce ne ſont point ici des bagatelles: vous iriez prendre quelque brutal de Provincial, peut-être, qui nous tailleroit de la beſogne. Hé ne vous mariez point, Madame, ſans avoir bien examiné celui que vous choiſirez. Brutal pour brutal, j'aime mieux un Oncle qu'un Mari.

CIDALISE.

Il faudra que je ſois bien aſſurée de la complaiſance de celui qui me déterminera au mariage.

MARTON.

Vous parlez en femme de bon ſens. Un choix, bon ou mauvais, eſt excuſable la premiere fois; la curioſité peut bien faire des choſes: mais la ſeconde, il faut d'autres raiſons que la curioſité.

CIDALISE.

Ah je ſais trop ce qu'il m'en a coûté pour avoir obéi aveuglément!

MARTON.

Dans les ſentimens où je vous vois, Monſieur Durcet eſt celui qu'il vous faut.

CIDALISE.

Hé ſur quoi juges-tu cela, Marton ?

MARTON.

Sur le grand attachement que vous avez pour la liberté.

CIDALISE.

Monſieur Durcet eſt un fort honnête homme : mais, ma pauvre Marton, je n'aime point les Gens de Robe.

MARTON.

Je ne vous en parlois que pour cette liberté, qui vous eſt ſi précieuſe. Il y a de certaines heures avec ces Meſſieurs-là, où l'on en prend tout à ſon aiſe, & celui-ci me paroiſſoit homme à vous en laiſſer autant que vous en auriez voulu. S'il découvre vos ſentimens, il ſe pendra, Madame, aſſurément. Il eſt vrai que vous ne le traitez pas plus mal que les autres, à qui vous promettez la même choſe.

CIDALISE.

Tant que mon Procès durera, dont il eſt Rapporteur, je me garderai bien de le déſabuſer.

MARTON.

J'ai oui dire que c'étoit un homme admirable pour les Procès déſeſpérés. Mais, Madame, Monſieur Baſſet n'eſt point homme de

Ce n'est pas une [illegible]

[illegible]

de, il fera [illegible]

vous envoya hier, devoient bien m'en faire ſouvenir.

CIDALISE.

En vérité, c'eſt l'homme le plus obligeant que je connoiſſe, il fit cela de la meilleure grace du monde; & ſans lui, en vérité, je ne ſais ce que je ferois, tout mon bien étant ſaiſi comme il l'eſt.

MARTON.

Enfin donc, Madame, la roture de Monſieur Baſſet, & la robe de Monſieur Durcet, vous déterminent en faveur d'Eraſte.

CIDALISE.

Tais-toi, voici Monſieur Durcet.

SCENE V.

CIDALISE, M. DURCET, MARTON.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur Durcet, je vous ai des obligations infinies: vous faites paroître en tout ce qui me regarde une exactitude charmante.

M. DURCET.

Vous voyez, Madame, que je n'ai ſeulement pas voulu quitter ma robe, pour en être plutôt auprès de vous.

CIDALISE.

L'empressement des gens que l'on considere fait un extrême plaisir.

MARTON.

Monsieur ne seroit pas de ces gens qui, au retour d'un voyage, vont descendre chez le Baigneur, pour ne pas dégoûter leur Maîtresse.

M. DURCET.

Non, je vous en réponds, j'y viendrois tout botté.

CIDALISE.

Marton, ne plaisantes point : il y a bien autant de passion à l'un qu'à l'autre.

MARTON.

Moi, Madame ? je ne plaisante point.

CIDALISE.

Hé bien, Monsieur, comment va mon Procès ?

M. DURCET.

Ah ! Madame, le Rapporteur se tiendroit fort heureux, si vous aviez autant d'ardeur pour lui, qu'il en a pour tout ce qui vous touche.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie, en quel état est mon Procès ?

M. DURCET.

Madame, rien ne m'embarrasse sur votre affaire ; & quand il y auroit plus de difficulté qu'il n'y en a, j'ai des amis qui voudront bien

que

me servir, en appuyant mes sentimens. Si votre Procureur avoit pris la peine de mettre au jour tous vos moyens, & qu'il eût eu autant d'affection pour vos intérêts que j'en ai, il auroit fourni de bons Mémoires instructifs à un Avocat, pour faire vos griefs d'appel; il auroit poursuivi vos Parties à fournir de réponses à vos griefs, & auroit mis votre Procès en état pour être jugé. En ce cas-là, je n'eusse pas eu de peine à vous accorder tout ce qui auroit dépendu de mon ministere, & au-delà, avec une rude condamnation de tous dépens, dommages & intérêts.

CIDALISE.

Quand tout cela sera fait, Monsieur, aurai-je gagné mon Procès? Car je ne comprends rien à ces choses.

M. DURCET.

Tout ira bien, Madame, ne vous en mettez point en peine.

MARTON.

Hé, Monsieur, comment pouvez-vous dormir, avec tout ce tintamare-là dans la tête!

M. DURCET.

Ah! Marton, si je n'avois autre chose qui m'empêchât de dormir....

CIDALISE.

Achevez, Monsieur, que voulez-vous dire?

M. DURCET.

Il vient ici des gens les soirs, qui me réveillent de bon matin, Madame.

CIDALISE.

C'en est assez, je vous entends, & je veux bien calmer vos inquiétudes. Les assiduités de Monsieur Basset vous chagrinent ; croyez qu'elles me chagrinent autant que vous. C'est mon Oncle qui l'oblige d'être sans cesse ici, pour nous épier. Je suis bien-aise de vous en avertir, afin que vous évitiez de le rencontrer : ces petits soins ne partent pas d'une ame tout-à-fait indifférente. Ah ! ne me croyez pas, je vous en dis trop. Je ne vous aime point, au moins : mais je ne veux pas que vous croyiez que j'en aime quelqu'autre.

M. DURCET.

Ah ! Madame, souffrez, je vous prie. . .

CIDALISE.

Ah ! Monsieur, c'en est assez ; après cela je ne puis plus vous regarder.

M. DURCET.

Adieu, Madame, songez à moi quelquefois.

CIDALISE.

Adieu donc, allez-vous-en, ne me regardez pas.

SCENE VI.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

MONSIEUR Durcet auroit grand besoin
d'un bon verre de limonade ; mais n'appréhendez-vous point, Madame, qu'Eraste enfermé, fou, comme il est . . . .

CIDALISE.

A propos d'Eraste, nous sommes mal ensemble.

MARTON.

Ah vraiment ! je ne m'étonne donc plus que nous n'en ayons entendu parler d'aujourd'hui.

CIDALISE.

Il n'est point venu ici, dis-tu ?

MARTON.

Non, Madame.

CIDALISE.

Il n'y a point envoyé ?

MARTON.

Personne n'est venu.

CIDALISE.

Cela ne se peut ; tandis que mon Oncle vous parloit, peut-être. . . .

R ij

MARTON.

Cela ſe peut fort bien, Madame; car j'ai deſcendu là-bas tout exprès pour m'en informer.

CIDALISE.

Tu te trompes.

MARTON.

Je ne me trompe point.

CIDALISE.

Le Portier dormoit, ſans doute.

MARTON.

Il ne dormoit point.

CIDALISE.

Il y enverra donc, attends ici. Voilà ſon portrait; cette bague eſt de lui; prends ce miroir encore: s'il vient lui-même, remets-lui tout cela entre les mains. Si Paſquin vient le premier, qu'il le reporte à ſon Maître, qu'il me rende mes lettres, & que ſur-tout il ſache que je ne le veux plus voir.

MARTON.

Hé! que ne me diſiez-vous cela d'abord? je ne vous aurois pas tant queſtionnée, pour ſavoir qui des trois vous aimez davantage.

CIDALISE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VII.

MARTON *seule.*

S'IL ne tient qu'à dire à Erafte qu'on ne eut plus le voir, la chofe n'eft pas difficile; u fi le Maître ne vient point, en inftruire le 'alet, cela eft fort aifé. A l'égard de ce qu'il ut remettre entre les mains de l'un ou de autre, il y a bien des chofes à dire là-def- is: Pour la bague, Erafte me la donneroit, ins doute; pour ce miroir, je n'aurois qu'à : lui demander. Je ferois bien ingrate, de e pas garder le portrait d'un homme qui me eut tant de bien.

SCENE VIII.

ASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

BON JOUR, Marton.

MARTON.

Bon jour.

PASQUIN.

Bon jour.

MARTON.

Hé bien bon jour, bon jour ! N'as-tu que cela à me dire ? Te voilà bien effaré !

PASQUIN.

Oui vraiment, je le suis, tu parles bien à ton aise : vois-tu, quand on est amoureux...

MARTON.

Toi amoureux !

PASQUIN.

Moi amoureux ? non. Je me donne au diable, je ne veux point devenir fou comme mon Maître ; je veux dormir, boire & manger : ces choses si utiles à la vie, sont les choses dont on parle le moins chez nous. Au diantre soit l'amour. Tiens, tiens, voilà une lettre pour ta Maîtresse ; je crois qu'elle n'en sera pas aussi contente que des autres.

MARTON.

Cidalise ne veut entendre parler ni d'Eraste, ni de ses lettres.

PASQUIN.

Tant mieux, je vais lui reporter celle-ci. N'as-tu rien à me dire autre chose ?

MARTON.

Tu lui diras que j'ai fait humainement pour lui tout ce que j'ai pû faire auprès de ma Maîtresse, & qu'elle est si fort irritée, qu'il m'a été impossible de l'adoucir.

PASQUIN.

Ah! bien, bien, billes pareilles: Mon Maître est dans une rage contr'elle, à n'en revenir jamais. Il avoue qu'on le trompe, & l'avoue pour la premiere fois de sa vie; l'aventure d'hier l'a dégagé absolument.

MARTON.

Mais d'où donc est venu tout ce désordre?

PASQUIN.

Tu ne le sais point?

MARTON.

Non, ma foi.

PASQUIN.

Je vais te l'expliquer. Peste! l'affaire est délicate, & l'on romproit à moins.

MARTON.

Point tant de digressions; acheve, je te prie.

PASQUIN.

Mon Maître étoit à la Foire hier, avec ta Maîtresse.

MARTON.

Hé bien, ton Maître étoit à la Foire; après?

PASQUIN.

Il passa un jeune homme, que Cidalise trouva fort bien fait. Aussitôt Eraste regarde une jeune personne, qu'il trouva fort aimable. Cidalise redoubla ses louanges pour le Cavalier; Eraste exagera les siennes pour la jeune personne. Ta Maîtresse recommençoit toujours, mon Maître ne finissoit point; & la fin

R iv

de la conversation fut, qu'ils se trouvei tous deux si laids, si laids, qu'ils se sép: rent, avec des sermens de ne se revoir de l vie.

MARTON.

Tu n'as plus rien à me dire ? Adieu.

PASQUIN.

Demeure ici, j'entends Eraste : paye-l son impatience ; aussi-bien lui feras-tu mi comprendre les choses.

SCENE IX.

PASQUIN, MARTON, ERAS

ERASTE.

As-tu parlé à Cidalise elle-même ?

MARTON.

Monsieur ?

ERASTE.

Hé bien, Marton ?

PASQUIN.

Voici la lettre.

ERASTE.

Une réponse ? Elle me fait beaucoup d'h neur, vraiment.

MARTON.

Monsieur, je suis chargée. . . .

ERASTE.

Attendez, Marton, je vous prie.

PASQUIN.

Monſieur, Marton n'a point voulu. . . .

ERASTE.

Tais-toi.

MARTON.

Monſieur, je ſuis fâchée. . . .

ERASTE.

Un moment, s'il vous plaît. C'eſt ma lettre !

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

ERASTE.

Elle ne l'a point voulu recevoir ?

MARTON.

Non, Monſieur.

ERASTE.

Pourquoi donc demeurer ſi long-tems ?

PASQUIN.

J'inſtruiſois Marton de votre démêlé.

MARTON.

Je le priois de vous dire qu'il n'auroit pas tenu à moi. . . .

ERASTE.

C'eſt aſſez, Marton; voilà qui va le mieux du monde. (*Il parle à l'oreille à Paſquin.*) Paſquin, tu n'as point parlé à Cidaliſe ? Ah ! tu m'as déja dit que non : va-t-en.

PASQUIN.

Je ſuis ici dans un moment.

ERASTE.

Hé bien donc, Marton, l'on ne me veut plus voir ?

MARTON.

Monſieur . . . .

ERASTE.

J'en ſuis ravi, je vous jure ; elle m'a prévenu, comme vous voyez. Elle vous a entretenue de ſon procédé avec moi ?

MARTON.

Non, Monſieur, je vous aſſure. J'ai ſu qu'elle ne vouloit plus vous voir, ſans en apprendre la cauſe.

ERASTE.

Que je ſois le dernier des hommes, que tous les malheurs imaginables m'arrivent, ſi je lui parle de ma vie ; ſi je ne romps avec elle pour jamais ; ſi je ne l'oublie, ou ſi je m'en ſouviens, que pour me venger de ſes perfidies. Où eſt-elle ?

MARTON.

Elle eſt dans ſa chambre, Monſieur.

ERASTE.

Ah ! qu'elle y demeure ; je ſuis las d'eſſuyer ſes caprices. Que fait-elle ?

MARTON.

Je crois qu'elle eſſaie un manteau.

ERASTE.

Elle peut faire tout ce qu'il lui plaira ; mais je n'en ſerai plus la victime, ſur ma parole. Elle n'eſt point ſortie depuis qu'elle eſt levée ?

MARTON.

Non, Monsieur.

ERASTE.

Qu'elle ne sorte point; qu'elle aille au bout du monde, j'y prends peu d'intérêt. Que vouloit ce Laquais, qui sortoit quand je suis entré?

MARTON.

Je n'ai vu de Laquais ici que le vôtre.

ERASTE.

Ah! mon enfant, je n'ai point de curiosité, je vous jure: je croirai, si vous voulez, que personne ne l'est venu voir d'aujourd'hui.

MARTON.

Non, je vous en réponds.

ERASTE.

Hé! que m'importe? je ne veux rien apprendre de ce qui la regarde. Qu'elle soit tranquille comme je le suis, & comme elle l'est sans doute?

MARTON.

Je ne sais point lire dans les cœurs.

ERASTE.

Qu'elle me méprise.

MARTON.

Cela seroit difficile.

ERASTE.

Qu'elle me haïsse.

MARTON.

Elle ne hait personne.

ERASTE.

Adieu, Marton, je vous demande en grace qu'elle ne ſache point que je ſuis venu ici.

MARTON.

Je ferai ce que vous voudrez.

ERASTE.

Je vous en prie, au moins.

MARTON.

Cela ſuffit.

ERASTE.

Vous vous en ſouviendrez ?

MARTON.

Je vous en réponds.

ERASTE.

Non, Marton, je vous prie, dites-lui que vous m'avez vu.

MARTON.

Je le veux bien.

ERASTE.

Peignez-moi, à ſes yeux, auſſi indifférent que je vous le parois.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ERASTE.

Dites-lui bien tout ce que je vous ai dit.

MARTON.

Je le ferai.

ERASTE.

Que je ne ſonge plus à elle.

MARTON.

C'eſt aſſez.

ERASTE.

Que je ne l'aime plus.

MARTON.

Je lui dirai.

ERASTE.

Que je ne la veux plus voir.

MARTON.

Je n'oublierai rien.

ERASTE.

Adieu, Marton.

MARTON.

Adieu, Monſieur.

ERASTE.

Il faut qu'elle apprenne mes ſentimens de ma propre bouche.

MARTON.

Oh! pour cela, Monſieur, je ne puis.

ERASTE.

Comment donc ?

MARTON.

Elle m'a défendu expreſſément de vous laiſſer entrer.

ERASTE.

Je ne veux lui dire qu'un mot.

MARTON.

Il m'eſt impoſſible.

ERASTE.

Ma pauvre Marton. . . .

MARTON.

Non, Monſieur, je n'en ferai rien.

SCENE X.

PASQUIN, MARTON, ER.

PASQUIN.

MONSIEUR?

ERASTE.

Attends un moment. Ma pauvre M
fais-moi le plaisir, au moins, de lui d
je suis ici.

MARTON.

Vous me ferez gronder.

ERASTE.

Oblige-moi, je t'en conjure.

MARTON.

Cela ne servira de rien.

ERASTE.

Il lui donne une bague.

Tiens, Marton, va, je te prie.

MARTON.

On ne peut vous rien refuser.

SCENE XI.

PASQUIN, ERASTE.

ERASTE.

M'AS-TU apporté tout ce que je demandois.

PASQUIN.

Voilà premierement la clé de votre cassette. Les lettres que vous me demandiez n'y étoient point.

ERASTE.

Elles étoient dans mon écritoire.

PASQUIN.

Je les y ai trouvées aussi.

ERASTE.

Les as-tu, enfin ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ERASTE *à Pasquin.*

Donne donc. Hé bien, Marton ? Attends.

SCENE XII.

PASQUIN, MARTON, ERASTE.

MARTON.

JE vous l'avois bien dit, Monſieur, que je ſerois querellée. Elle ne veut plus vous voir abſolument : On m'appelle ; adieu, Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir.

SCENE XIII.

PASQUIN, ERASTE.

ERASTE.

OU ſont ces lettres ?

PASQUIN.

Les voici.

ERASTE.

Les tablettes ?

PASQUIN.

Les voilà.

ERASTE.

Le Portrait ?

PASQUIN

PASQUIN.

Je le tiens.

ERASTE.

Le Cachet?

PASQUIN.

Vous le voyez.

ERASTE.

Donne tout cela à Marton, qu'elle le rende à sa Maîtresse.

SCENE XIV.

PASQUIN *seul.*

vais le lui donner tout-à-l'heure. Oui da. quelque sot, ma foi! Donnant, donnant, ement point d'affaire. J'ai bonne mémoi- l nous revient un miroir, un portrait, une bague. Si l'on rend, nous rendrons; on garde, nous garderons.

SCENE XV.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

TON Maître est sorti ?

PASQUIN.

Oui, pourquoi ? Veut-on parler d'accommodement ? faut-il ménager quelque entrevue ? Parle, je suis Plénipotentiaire absolu. Tu n'as qu'à dire.

MARTON.

Tu ne dis que des sotises, tais-toi. J'ai oublié de lui demander les lettres de ma Maîtresse.

PASQUIN.

Je suis resté pour te redemander celles de mon Maître.

MARTON.

Je crois que j'ai les siennes ici.

PASQUIN.

Je pense avoir celles de ta Maîtresse aussi.

MARTON.

N'as-tu plus rien à me dire ?

PASQUIN.

N'as-tu plus rien à me faire savoir ?

MARTON.

J'ai, si je me semble, encore quelque chose à te donner.

PASQUIN.

J'ai, si je ne me trompe, quelque chose encore à te rendre.

MARTON.

Non, je m'abuse; mais rends-moi ce que tu veux dire.

PASQUIN.

Non, je révois, Marton, je n'ai plus rien à te donner.

MARTON.

Que parles-tu-là d'un Cachet?

PASQUIN.

Que murmures-tu d'une Bague?

MARTON.

Ah! vraiment, je m'en ressouviens. Tiens, tiens, Pasquin, voici. . . .

PASQUIN.

Ah! je m'en ressouviens aussi. Tiens, tiens, Marton, voilà. . . .

MARTON.

'lle rend un porte-lettres.

On m'a chargé de remettre ceci entre tes ains.

PASQUIN.

rend un brasselet de cheveux.

J'ai ordre de remettre ceci entre les tiennes.

MARTON.

Ce n'est point là le Cachet?

PASQUIN.

Ce n'eſt point là la Bague ?

MARTON.

Peſte ſoit du fripon.

PASQUIN.

Friponne toi-même, que veux-tu dire ? rends moi le braſſelet, je te rendrai le porte-lettres.

MARTON.

Je dirai tout cela à ton Maître.

PASQUIN.

Et moi, je le dirai à ta Maîtreſſe. Tiens, vois-tu, ſans tant barguigner ; rends-moi la Bague, & voilà le Cachet.

MARTON.

La Bague vaut mieux.

PASQUIN.

Tiens, voilà encore les tablettes par-deſſus ; j'y perds, par ma foi.

MARTON.

Donne.

PASQUIN.

Au voleur.

MARTON.

Prends donc, maraut, te tairas-tu ? donne-moi le portrait de ma Maîtreſſe, je te rendrai celui de ton Maître.

PASQUIN.

Et le miroir ?

MARTON.

Le voilà.

PASQUIN.

Tiens: mais je ne veux plus de commerce entre nous, j'aime les gens de bonne foi.

MARTON.

Point de chagrin.

PASQUIN.

Vas, vas, je ſuis bon Prince.

MARTON.

Sois diſcret, au moins.

PASQUIN.

Ne babille pas, ſeulement.

MARTON.

Bouche cloſe.

PASQUIN.

Chut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

VOUS avez mis Eraste au déſeſpoir.

CIDALISE.

Ce n'eſt point cela à préſent dont il queſtion. Que fait mon Oncle? que dit-il?

MARTON.

Votre Oncle eſt parti pour aller trouver votre Pere.

CIDALISE.

Pour aller trouver mon Pere?

MARTON.

Rien n'eſt plus aſſuré.

CIDALISE.

Qui te l'a dit?

MARTON.

Perſonne. Mais il eſt ſorti à ſix chevaux; il a pris ſa petite caléche, où voudriez-vous qu'il allât?

CIDALISE.

Il y a bien de l'apparence à ce que tu dis. J'ai peur de quelque extravagance : c'est un homme dont je crains tout.

MARTON.

On appelle cela, justement, avoir peur de son ombre. Que peut-il vous faire ?

CIDALISE.

Il étoit ce matin dans une furieuse colere.

MARTON.

Il étoit il y a huit jours dans une rage effroyable.

CIDALISE.

Quand donc ? je ne m'en souviens point.

MARTON.

Vous avez bientôt perdu la mémoire. Quoi! vous avez oublié cette charmante nuit, où tous les élémens se déchaînerent pour nous faire enrager : cette nuit, où le vent, l'eau & le vin, nous causerent tant de désordre ? Point de flambeaux, plus de Laquais ; le Cocher yvre-mort, ses chevaux & nous au milieu d'un bourbier ?

CIDALISE.

Ce jour que nous revînmes à huit heures au matin ?

MARTON.

Celui-là même. Ne vous souvient-il point non plus, que Monsieur votre Oncle nous attendoit dans la cour ; qu'il se promenoit en long, en large, qu'il prenoit le Ciel à témoin,

qu'il tempêtoit, qu'il menaçoit? Oh! pour moi il y a long-tems que je ne crois plus aux Sorciers; mais je ne croirai bientôt plus à l'apopléxie. Deux doigts de col! n'en pas crever! Un homme maigre en seroit mort.

CIDALISE.

Oh! pour ce jour-là, je t'avoue que j'en eus pitié.

MARTON.

Madame votre Tante ne vous fit-elle point de pitié aussi, qui le contrefaisoit en tout, & l'adoucissoit d'une maniere à l'irriter mille fois davantage?

CIDALISE.

Je crois qu'elle s'évanouit aussi?

MARTON.

Elle en fit semblant, du moins, mais je lui jettai une aiguiérée d'eau par le nez, qui lui fit bientôt changer de résolution: mort de ma vie, je n'aime point les hypocrites; elle n'étoit fâchée, que de n'avoir pas été avec nous.

CIDALISE.

Il n'en faut point douter.

MARTON.

Oh, çà donc, croyez-moi, ne vous allez point mettre de fariboles dans la tête, qui ne sont bonnes à rien. Que Monsieur votre Oncle se fâche ou ne se fâche point, tout cela est la même chose à votre égard.

CIDALISE.

CIDALISE.

Tu as raiſon.

MARTON.

Voyons donc pour Eraſte.

SCENE II.

UN LAQUAIS, CIDALISE, MARTON.

UN LAQUAIS.

MONSIEUR Baſſet, Madame?

CIDALISE.

Faites monter; la viſite de cet homme m'embarraſſe: on n'aime point à voir les gens à qui l'on a de certaines obligations.

SCENE III.

CIDALISE, M. BASSET.

CIDALISE.

HÉ bon jour, Monſieur Baſſet, j'ai bien des remercimens à vous faire.

M. BASSET.

Je ſuis ravi, Madame, d'avoir eu une

occasion, en ma vie, de vous faire un petit plaisir.

CIDALISE.

Il est certain que peu de gens aiment aussi délicatement que vous. La plûpart ne vous disent que des sottises; ils croient avoir bien rencontré, de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous, si vous ne les aimez: que si vous leur faites cette grace, ils vous serviront toute leur vie; comme si l'on avoit bien affaire de leurs services; & dans les choses essentielles, ils demeurent tout court.

M. BASSET.

Pour moi, Madame, je ne m'amuse point à la bagatelle. Vous trouverez toujours mon coffre-fort ouvert.

CIDALISE.

Je ne crois pas, Monsieur, que je vous mette souvent à de pareilles épreuves; vous êtes bien persuadé qu'aussitôt que mes affaires seront terminées. . . .

M. BASSET.

Ne parlons plus de cela, Madame, je vous prie; ce sont des bagatelles, vous dis-je, qui ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

CIDALISE.

Vous avez l'ame belle, Monsieur!

M. BASSET.

Point du tout, Madame, cela ne me coûte rien, mes droits de présence me valent cela en une année.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, je ne saurois assez vous témoigner. . . .

M. BASSET.

Si vous aviez autant d'envie de reconnoître la tendresse que j'ai pour vous, qui mériteroit bien mieux d'être récompensée. . . .

CIDALISE.

Oh! Monsieur Basset, je vous prie, laissez-moi terminer mes affaires, je n'ai plus qu'une année à passer, pour être absolument maîtresse de mes volontés; donnez-vous patience jusques-là, s'il vous plaît: alors je vous permets de vous plaindre, si vous n'avez pas lieu d'être content de moi.

M. BASSET.

Vous me faites une belle promesse, Madame! vous me permettez de me plaindre!

CIDALISE.

Oh! Monsieur Basset, que vous donnez un mauvais sens aux choses qu'on vous dit!

M. BASSET.

Hé bien, Madame, je prendrai patience; pourvu que vous ne voyiez plus Monsieur Durcet.

CIDALISE.

Ah! vraiment, j'oubliois bien de vous en parler; c'est un homme qui me désespere, il est ici presque tous les jours; j'ai découvert ce qui l'amene. Mon Oncle l'a prié d'observer ceux qui viennent ici; & dans la pensée que

mon Pere & lui ont, de me faire épouser un Gentilhomme de leur Province, ils veulent m'ôter la liberté de voir qui que ce soit. Ils vous redoutent plus qu'un autre, c'est pourquoi je vous prie bien fort d'éviter, autant que vous pourrez, la présence de Monsieur Durcet.

M. BASSET.

En vérité, Madame, vous me rendez la vie.

SCENE IV.

MARTON, CIDALISE, M. BASSET.

MARTON.

LUCILE, votre jeune Cousine, voudroit vous parler un moment.

CIDALISE.

Hélas! la pauvre petite personne! je serai bien aise de la voir. Adieu, Monsieur Basset, que rien ne vous inquiéte.

M. BASSET.

Quand on aime comme je fais. . . .

CIDALISE.

Adieu, Monsieur Basset.

SCENE V.

CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien, ma chere enfant, il y avoit long-tems que je ne vous avois embrassée. Vous ne me dites mot ?

LUCILE.

Ma Cousine, au moins, je vous prie bien fort de ne point dire à ma Mere que je suis venue ici.

CIDALISE.

Pourquoi donc cette précaution ? Est-ce qu'il y a du mal à me venir voir ?

LUCILE.

Hé, mon Dieu, ne savez-vous pas son humeur ? elle ne me croit jamais bien qu'avec elle ; & pour surcroit encore, Cephise, votre Tante, l'acheve de gâter. Ma Mere m'a envoyée chez elle, mais j'ai pris ce tems-là pour vous prier de me faire une grace.

CIDALISE.

J'apprends tous les jours des choses nouvelles de ma chere Tante. Marton, Cephise n'a pas manqué de parler de moi chez la Mere de ma Cousine, dans ses termes ordinaires ?

MARTON.

Sans mentir, voilà un méchant esprit.

LUCILE.

Ne lui en témoignez rien, je vous prie.

CIDALISE.

N'ayez aucune peur : Mais que dit-elle de moi à votre Mere ?

LUCILE.

Oh ! ma Cousine, je n'oserois vous le dire.

MARTON.

Allez, allez, ne craignez rien, nous sommes accoutumées à son langage ; car je crois qu'elle ne m'épargne non plus que les autres.

LUCILE.

Ah ! vraiment non, elle commence toujours par vous.

MARTON.

Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, elle dit que vous êtes la plus méchante fille du monde ; que c'est vous qui entraînez ma Cousine dans le libertinage où elle vit ; que c'est vous qui l'empêchez de se remarier, parceque tous ses Amans vous font des présens ; que vous avez intérêt de faire durer ce manége autant de tems que vous le pourrez, puisqu'un mariage feroit bientôt cesser ce commerce. Que sais-je, moi ? je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qu'elle dit.

MARTON.

Par ma foi, Madame, avec tout le respect

que je vous dois, voilà une impudente carogne.

CIDALISE.

Ne vous contraignez point, Marton, je vous avoue de tout. Et de moi, ma Cousine, que dit-elle?

LUCILE.

Mais elle dit que vous ne la voulez point croire; que vous ne faites rien qu'à votre tête; qu'elle s'est bannie de chez vous, parceque vous vous moquiez de ses corrections; que cependant elle avoit pour vous toutes sortes de complaisances; que vous la traîniez dans tous les plaisirs, qu'elle prenoit comme autant de mortifications.

MARTON.

La scélérate!

CIDALISE.

Après, ma Cousine?

LUCILE.

Mais après, elle dit que vous donnerez la mort à son Mari; qu'il y a huit jours que vous ne revîntes qu'à huit heures du matin, & que cela, joint avec d'autres choses qu'elle ne dit point, suffiront pour avoir des moyens de vous punir.

CIDALISE.

Oh! je la mets au pis. Si l'on approfondissoit son cœur & le mien, malgré cette vertu dont elle fait tant de bruit, on y trouveroit de terribles différences. Mais, poursuivez, je vous prie?

LUCILE.

Mais elle me fait sans cesse de gran(
mons, qui durent deux heures, de ne j
parler à pas un homme; que ce sont tc
trompeurs.

MARTON.

Hé! d'où diantre le sait-elle? que
l'a-t-il jamais voulu tromper?

LUCILE.

Ah! vraiment vous n'auriez qu'à l
cela.

CIDALISE.

Ensuite, ma Cousine?

LUCILE.

Mais ensuite: je m'endors, & ma M(
donne un soufflet pour me réveiller.

CIDALISE.

Mais, ma chere Cousine, je vous er
tâchez de vous ressouvenir de toutes le
fetés dont elle me noircit.

LUCILE.

Oh dame! ma Cousine, je ne suis p
nue ici pour cela, chacun songe à ses af
voyez-vous.

CIDALISE.

Hé! mon enfant, quelles affaires
vous?

LUCILE.

J'aurai bien de la peine à vous le dire

CIDALISE.

Je ne puis pas non plus le deviner.

LUCILE.

Mais, ma Cousine, vous n'en parlerez donc à personne, au moins ?

MARTON.

Voulez-vous que je m'en aille ?

LUCILE.

Bien au contraire: puisque vous êtes si habile, vous m'aiderez, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Dites-donc vîte, car il pourroit venir quelqu'un.

LUCILE.

Tenez, Marton sait bien ce que c'est, car elle me regarde.

MARTON.

Je parie qu'elle aime quelqu'un.

LUCILE.

Hé bien oui, puisque vous voulez le savoir.

CIDALISE.

Hé bien, ma Cousine, ce n'est pas un grand crime.

LUCILE.

Ah! vraiment, si vous entendiez & ma Mere & Cephise, il n'y a point assez de tourmens pour punir une fille qui aime.

CIDALISE.

Mais c'est selon, ma Cousine: il y a des amours criminels, dont je ne vous crois point capable.

LUCILE.

Mais, quel crime peut-il y avoir d'aimer bien tendrement, de ſouhaiter d'être inceſſamment avec la perſonne qu'on aime, & d'être au déſeſpoir de ne le pouvoir pas. . . .

CIDALISE.

Eſt-ce un homme de qualité ?

LUCILE.

Aſſurément ; on l'appelle Monſieur le Comte. Mais ſi vous le voyiez, ma Couſine, vous l'aimeriez ; il eſt petit, mais il a le meilleur air du monde, les yeux ſi beaux ; il chante comme un Ange ; il danſe, qu'on ne peut pas mieux.

CIDALISE.

Vous lui avez donc parlé ?

LUCILE.

Fort ſouvent, ma Couſine. Il paſſoit le ſoir par-deſſus la muraille du jardin d'un de ſes amis ; ce jardin donnoit dans le nôtre ; une Demoiſelle de ma Mere, qu'on a chaſſée pour cela, le faiſoit monter dans ſa chambre, & nous cauſions tous trois toute la nuit.

MARTON.

Ces pauvres enfans !

LUCILE.

Oh ! Marton, vous ne ſavez pas tout ; il a été une fois trois jours au logis, à ne vivre que de confitures.

MARTON.

Et il n'en eſt point mort ?

LUCILE.

J'en ſerois bien fâchée.

CIDALISE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?

LUCILE.

Il va venir ici, ma Couſine, ſi vous le trouvez bon. Comme nous ne pouvons plus nous voir chez nous, j'ai cru que vous voudriez bien me faire le plaiſir de ſouffrir qu'il vînt ici quelquefois. Je demanderai congé pour aller voir Cephiſe; je n'y demeurerai qu'un moment, & je viendrai paſſer quelques heures avec vous & avec lui.

MARTON.

La pauvre petite innocente!

CIDALISE.

Très volontiers, ma Couſine; & même je vous réponds, ſi c'eſt un parti qui vous convienne, d'en faire parler à votre Mere, par des gens qu'elle aura peine à refuſer.

LUCILE.

Hélas! ma Couſine, que je vous aurai d'obligation!

SCENE VI.

CIDALISE, PASQUIN, MARTON, LUCILE.

CIDALISE.

HÉ bon Dieu! Pasquin, que veut dire ceci? que signifie cet équipage?

PASQUIN.

Il ne signifie rien de bon.

MARTON.

Explique-toi?

PASQUIN.

Hélas! j'ai le cœur si serré.

CIDALISE.

Hé, de quoi?

PASQUIN.

Ah Madame!

MARTON.

Hé bien, parleras-tu?

PASQUIN.

Adieu parens, amis, patrie. Adieu Paris, adieu S. Cloud, Boulogne & Vincennes. Peut-on quitter de si braves gens sans étouffer de douleur?

CIDALISE.

Hé! pourquoi les quitter?

PASQUIN.

Pour ne vous plus voir, Madame ; nous allons chercher, mon Maître & moi, un pays où l'on ne trompe point.

MARTON.

Et où le trouveras-tu, ce pays ?

PASQUIN.

Par-tout où il n'y aura point de femmes.

MARTON.

Mais tu trouveras des femmes par-tout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

MARTON.

Elles seront par-tout de même.

CIDALISE.

Oh finis, je t'en prie. Que demandes-tu ? que veux-tu ?

PASQUIN.

Mon Maître m'a chargé, Madame, de venir vous faire ses adieux.

CIDALISE.

Où va-t-il ?

PASQUIN.

Il ne me l'a point dit, Madame.

CIDALISE.

Mais, qui le fait partir si promptement ?

PASQUIN.

Le désespoir où vous l'avez mis ce matin ; franchement, Madame, vous en avez usé un peu cavalierement avec nous. Enfin, rebuté de vos mépris, il s'est jetté dans son carrosse, à

MARTON.

Pourquoi ces bottes ?

PASQUIN.

Pour rendre la chose plus touchante.

CIDALISE *lit la lettre d'Eraste.*

» Puisque vous aimer & vous estimer sont
» deux choses incompatibles, je renonce à
» vous pour jamais : je pars pour aller en
» Flandre, & je fuirai désormais tous les lieux
» où vous serez. Je ne demeurois ici que pour
» vous ; un peu de mérite, & toute la passion
» imaginable, n'ont pû vous rendre fidelle,
» rien ne me retient plus. Je ne vous parle
» point de l'état où vous m'avez mis ; si vous
» étiez sensible, vous ne pourriez le conce-
» voir sans mourir de douleur ; mais la dureté
» de votre cœur y a mis bon ordre ; & celle
» qui a fait tout le malheur de ma vie, pour-
» roit apprendre ma mort sans répandre une
» larme. «

PASQUIN

Peut-on écrire plus tendrement ? puisque vous estimer & partir pour la Flandre sont deux choses incompatibles, je suivrai désormais toute la passion imaginable pour vous aimer : Je ne demeurois ici que pour la dureté de votre cœur, & je pourrois apprendre votre mort sans répandre une larme.

CIDALISE.

Tais-toi donc, Pasquin.

PASQUIN.

PASQUIN.

Rien ne me retient plus. . . . Quoi! vous riez encore?

MARTON.

Le moyen de s'en empêcher?

PASQUIN.

Allez, cela n'eſt pas bien du tout, vous devriez mourir de honte: le Ciel vous punira toutes deux.

CIDALISE.

Mais, que veux-tu?

PASQUIN.

Non, Madame, encore une fois, cela n'eſt pas bien; je vais tout-à-l'heure dire à mon Maître la maniere dont on reçoit ſes adieux. Il eſt au coin de la rue, le pauvre homme! tout vis-à-vis un Fourbiſſeur. Adieu, adieu, nous allons en Flandre.

MARTON.

Quoi, Paſquin?

PASQUIN.

Laiſſe-moi-là, tigreſſe: le Ciel vous a fait toutes deux pour faire damner le genre humain.

SCENE VII.

CIDALISE, MARTON, LUCILE.

MARTON.

PESTE soit du fou.

CIDALISE.

Je crains bien qu'Eraste ne soit pas content de la réponse, & qu'il ne vienne ici nous chagriner.

MARTON.

Je le crains bien aussi.

LUCILE.

Ma Cousine, cet homme-là est donc à votre Amant ?

CIDALISE.

Oui, ma Cousine.

LUCILE.

Vraiment ! je l'aime bien, d'être si affectionné pour son Maître. Mais il me semble que vous ne prenez pas grande peine à l'appaiser !

MARTON.

Oh ! c'est une méthode qui passe les jeunes filles comme vous.

LUCILE.

Je ne veux point l'apprendre ; Monsieur le *Comte* n'aimeroit pas cela.

MARTON.

En enrageant, il vous aimeroit davantage.

SCENE VIII.

CIDALISE, LUCILE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

UN jeune Monſieur, que je n'ai jamais vu ici, demande s'il ne vous incommodera point, Madame ?

LUCILE.

Ma Couſine, c'eſt Monſieur le Comte.

CIDALISE.

Faites monter.

MARTON.

Que vous allez être bien-aiſe !

LUCILE.

Aſſurément.

CIDALISE.

Mais, ma Couſine, il faut un peu ſe contenir ; il eſt bon quelquefois de ne pas laiſſer voir tant d'empreſſement.

LUCILE.

Oh ! ma Couſine, je ne ſuis pas ſi ſavante que vous.

SCENE IX.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTON.

LUCILE.

Hé, vous voilà, Monſieur le Comte. Il y a plus d'une heure que je ſuis ici.

LE COMTE.

Le deſſein que j'ai, Madame, vous fera excuſer la liberté que je prends.

LUCILE.

J'ai dit tout cela à ma Couſine, on vous excuſe, parlez-moi donc ?

CIDALISE.

Voilà le petit homme, Marton, que je vis à la Foire, qui m'a brouillée avec Eraſte.

LUCILE.

Vous ne me répondez rien ?

LE COMTE.

Madame, encore une fois, je vous prie de n'imputer qu'à ma tendreſſe. . . .

CIDALISE.

Dans la penſée que vous avez, Monſieur, ne doutez point que je ne ſois la premiere favoriſer vos deſſeins. Qu'il eſt bien fait !

MARTON.

Il est trop petit.

LE COMTE.

Pour vous, Mademoiselle, vous voulez bien à présent que je vous témoigne. . . .

LUCILE.

Laissez-moi là.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

LUCILE.

Laissez-moi.

CIDALISE.

Hé! si ma Cousine, que vous faites l'enfant!

MARTON.

Ah! vraiment voici bien une autre chanson, j'entends nos foux qui reviennent.

SCENE X.

CIDALISE, ERASTE, MARTON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE.

LE COMTE.

Qui donc, Madame?

CIDALISE.

Ce n'est rien.

ERASTE.

Enfin donc, Madame, vous voulez me voir mourir, vous n'avez point de pitié d'un homme qui vous a si tendrement aimée; il faut vous contenter, Madame, il faut cesser de vivre, il faut vous quitter.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas sage, Eraste; vous ne songez pas qu'il y a des gens ici?

ERASTE.

Hé! Madame, toute la terre sait que je vous aime depuis si long-tems; que je n'ai jamais laissé passer un moment sans le penser, sans vous l'écrire, ou sans vous le dire; & toute la terre sait que vous ne m'avez jamais aimé, que vous ne l'avez jamais pensé, que vous mentiez quand vous me l'avez écrit, & que vous m'avez toujours trompé.

CIDALISE.

Je vous prie de vous taire, encore une fois. C'est un extravagant, Monsieur, il ne faut pas prendre garde. . . .

ERASTE.

Ah! je suis donc un extravagant? j'en suis bien aise. Mais que vois-je? Ah volage! N'est-ce pas, perfide. . . . Je ne me trompe point, ame sans foi? c'est lui-même. Vous avez bientôt fait connoissance? Hier à la foire, aujourd'hui dans votre chambre; c'est bien faire du chemin en peu de tems. Et cela demeureroit impuni? non. Que tous les fou-

dres du Ciel me tombent sur la tête. . . . .

CIDALISE.

Mais écoutez.

ERASTE.

Laissez-moi là.

MARTON.

Ce n'est point. . . .

ERASTE.

Ote-toi, malheureuse.

CIDALISE.

Vous ne voulez pas. . . .

ERASTE.

Je ne veux rien. Pour vous, mon petit Monsieur, nous nous verrons ailleurs.

LE COMTE.

Prenez garde à ce que vous dites, Monsieur.

LUCILE.

Monsieur le Comte, passez là-dedans, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Je ne veux point.

MARTON.

Le Comte sort.

Oh! passez donc, puisqu'on vous le dit. Oh çà, Monsieur, présentement, voulez-vous qu'on vous dise? . . . .

ERASTE.

Ne te présente jamais devant mes yeux.

CIDALISE.

Quoi! votre opiniâtreté. . . .

ERASTE.

Retirez-vous, vous dis-je, je ne veux plus vous voir, je vous méprise, je vous abhorre, je vous déteste ; je maudis tous les momens de ma vie que j'ai perdus pour vous. Puisse le Ciel un jour vous punir comme vous le méritez ! La mort la plus affreuse n'aura rien d'horrible pour moi, puisqu'elle me séparera de vous.

CIDALISE.

Marton, laissez-le là. Suivez-moi ?

SCENE XI.

ERASTE, PASQUIN.

ERASTE.

ALLONS, Pasquin, partons ?

PASQUIN.

Allons, Monsieur.

ERASTE.

Quittons cet Enfer ?

PASQUIN.

Quittons ces diables.

ERASTE.

Non, cela ne se peut concevoir !

PASQUIN.

Cela ne se peut imaginer !

ERASTE.

Tant de ſoins !

PASQUIN.

Cela eſt vrai.

ERASTE.

Tant de ſoupirs !

PASQUIN.

Vous avez raiſon.

ERASTE.

Me traiter ainſi !

PASQUIN.

Cela eſt horrible.

ERASTE.

Allons, abandonnons tous les lieux où elle ſera ; ils ne me peuvent être que funeſtes.

PASQUIN.

Allons, Monſieur ; pour moi, je vous ſerai toujours fidele.

SCENE XII.

MARTON, ERASTE, PASQUIN.

MARTON.

En vérité, Monſieur, vous devriez un peu ſonger où vous êtes : on n'en uſe point ainſi chez une femme de qualité ; allez ailleurs, ſi vous voulez faire un bruit de la ſorte.

ERASTE.

Vas, malheureuse, je veux bien t'obéir, puisqu'il ne faut que te quitter. *Il sort.*

MARTON.

En voilà déja un de parti.

PASQUIN.

O tems! ô mœurs! ô déloyauté sans exemple! Non, j'aimerois mieux être en galere toute ma vie; j'aimerois mieux ne point boire de vin si souvent; j'aimerois mieux . . que diantre sais-je. . . .

MARTON.

Oh çà, Pasquin, veux-tu bien te taire?

PASQUIN.

Non, non, je ne veux pas me taire, je ne veux pas me taire, te dis-je.

MARTON.

Nous allons voir.

PASQUIN.

Je veux parler, moi; il ne sera pas dit que je voie un pauvre homme trompé, & que je demeure comme une souche: c'est une chose qui crie vengeance au Ciel, & nos neveux un jour. . . . Foin des neveux; non, non, je disois fort bien, nos neveux ne pourront croire. . . .

MARTON.

Elle lui donne un soufflet.

Tiens, vas porter cela à tes neveux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH ! malheureuse.

MARTON.

Qu'y a-t-il ? tu es éternellement comme un possédé.

PASQUIN.

Tu m'as vraiment bien accommodé.

MARTON.

Pourquoi faisois-tu tant de bruit ?

PASQUIN.

Quel bruit ?

MARTON.

Je suis fâchée. . . .

PASQUIN.

De quoi ?

MARTON.

D'avoir été obligé de te battre pour te faire taire.

PASQUIN.

Ah! ce n'est point cela dont il est question; les malheurs que l'on craint, font perdre le souvenir de ceux qui sont passés.

MARTON.

Parle plus intelligiblement.

PASQUIN.

Hé bien, Marton, je te pardonne les vieux soufflets, si tu peux m'empêcher d'en avoir de tout neufs. Cela est-il clair?

MARTON.

Pourquoi des soufflets?

PASQUIN.

Mon Maître, plus fou, plus enragé, & pourtant plus amoureux que jamais, m'envoie ici pour redemander son portrait, cette bague, enfin toutes ces choses que tu as eu tant de peine à me rendre ce matin.

MARTON.

Hé bien, que feras-tu?

PASQUIN.

Je ne sais.

MARTON.

Comment donc, tu ne sais?

PASQUIN.

Non ma foi, mon ame est suspendue entre le desir de garder les bijoux, & la crainte d'avoir des coups de bâton.

MARTON.

Poltron! tu peux balancer là-dessus?

PASQUIN.

Oui vraiment.

MARTON.

Des coups de bâton d'un côté; des bijoux de l'autre. Et l'on ne prend pas d'abord son parti?

PASQUIN.

Mais, Marton, tu ne comprends pas bien la chose?

MARTON.

Misérable!

PASQUIN.

Ce n'est pas cela, te dis-je.

MARTON.

Vas, tu ne mérites pas de vivre.

PASQUIN.

Que tu es étrange! Mais, Marton, écoute donc, mon enfant, on ne me donne point à choisir; pour avoir les bijoux, il faut recevoir les coups de bâton.

MARTON.

Hé bien, quand cela seroit?

PASQUIN.

Mais il ne faut point dire quand cela seroit, car cela sera.

MARTON.

Si j'étois à ta place.

PASQUIN.

Hé bien?

MARTON.

Je recevrois vingt nazardes.

PASQUIN.

La peste!

MARTON.

Autant de soufflets.

PASQUIN.

Tudieu!

MARTON.

Cent coups de pied au cul.

PASQUIN.

Comme vous y allez.

MARTON.

Mille coups d'étrivieres.

PASQUIN.

Vous n'y songez pas.

MARTON.

Cent mille coups de bâton, plutôt que de rendre la moindre bagatelle.

PASQUIN.

La belle ame!

MARTON.

Tiens, vois-tu? quand j'ai une fois résolu une chose, je me ferois hacher, plutôt que d'en démordre.

PASQUIN.

Vingt nazardes, autant de soufflets, cent coups de pied au cul, mille coups d'étrivieres, cent mille coups de bâton: voilà des bijoux qui marchent en bien mauvaise compagnie. Mais, dis-moi, ne sauroit-on trouver

quelque accommodement à la chose? gardons les bijoux, je veux bien y consentir, à ton exemple: mais détournons ces orages de maux, dont les noms seuls me font trembler.

MARTON.

Cela ne se peut.

PASQUIN.

Comment donc, cela ne se peut?

MARTON.

Non, te dis-je.

PASQUIN.

Je rendrai les bijoux.

MARTON.

Tu n'en auras pas moins de coups de bâton.

PASQUIN.

Hé pourquoi?

MARTON.

Pour avoir eu intention de garder les bijoux.

PASQUIN.

On ne punit pas les intentions, Marton.

MARTON.

Cela ne devroit pas être, Pasquin, mais cela sera.

PASQUIN.

De sorte donc, que je garde les bijoux, que je ne les garde point, j'aurai toujours des coups de bâton.

MARTON.

Indubitablement.

PASQUIN.

Il faut tout garder, battu pour battu, j'aime mieux l'être avec les bijoux.

MARTON.

Te voilà dans le bon chemin. Sors vîte, j'entends Madame. Ce maraut-là n'a pas le sens commun.

SCENE II.

MARTON, CIDALISE.

CIDALISE.

AH! ma pauvre Marton, que je suis inquiéte!

MARTON.

Je ne vois rien encore qui vous doive allarmer.

CIDALISE.

Mon Oncle arrive de chez mon Pere.

MARTON.

Que fait cela?

CIDALISE.

Il n'aura pas manqué de se plaindre de moi.

MARTON.

Qu'en arrivera-t-il?

CIDALISE.

Mon Pere m'ordonnera de l'aller trouver.

MARTON.

Hé bien, nous irons.

CIDALISE.

Et nous y demeurerons, Marton?

MARTON.

Ah! voilà le diable.

CIDALISE.

Nous avons poussé mon Oncle un peu trop fort.

MARTON.

Il ne faut jamais songer au passé; ce qui est fait est fait. Pour moi, je ne m'en repens point; si je pouvois, avant que de partir, laver un peu la tête à Madame votre Tante, j'en serois plus légere de moitié. Par ma foi, si j'étois à votre place, je sais bien ce que je ferois.

CIDALISE.

Que ferois-tu?

MARTON.

J'épouserois Eraste dès aujourd'hui.

CIDALISE.

Je ne le puis, sans le consentement de mon Pere.

MARTON.

Vous moquez-vous? N'êtes-vous pas veuve?

CIDALISE.

Cela ne suffit pas, il faut avoir vingt-cinq ans.

MARTON.

Je dirois que j'en ai ſoixante.

CIDALISE.

Le mariage ne ſeroit pas bon.

MARTON.

Au bout de l'année vous vou encore.

CIDALISE.

Mon Pere me déshériteroit.

MARTON.

La méchante maſque, que M Tante ! il en faut bien revenir là.

CIDALISE.

Je t'avoue, que ſi je pouvoi d'elle avant que de partir, je n ſi fâchée.

MARTON.

Comment faudroit-il faire ?

CIDALISE.

Mais bien plutôt, ſi nous ſong cir ?

MARTON.

Hé comment ?

CIDALISE.

Il faudroit qu'Eraſte l'aimât.

MARTON.

Ou qu'il feignît, voulez-vous

CIDALISE.

Qu'il le feignît, ou qu'il l'ain ſeroit égal.

MARTON.

Vous ne l'aimez donc plus, lui ?

CIDALISE.

Je ne ſais,

MARTON.

Aimeriez-vous déja ce petit Comte ?

CIDALISE.

Je ne ſais, te dis-je ; laiſſons cela, ſongeons au plus preſſé.

MARTON.

Hé bien, il faudroit, dites-vous, qu'Eraſte feignît de l'amour pour votre Tante ; car pour l'aimer, cela n'eſt pas permis. Après ?

CIDALISE.

Tâchez, adroitement, de me mettre de la confidence.

MARTON.

Enſuite ?

CIDALISE.

Enſuite elle auroit intérêt de me ménager, & nous n'irions point dans ce vilain Château de mon Pere.

MARTON.

Je vais trouver Eraſte.

CIDALISE.

Mais, comment feras-tu ? nous ſommes horriblement mal enſemble.

MARTON.

Bon, bon, vous avez raiſon : avec deux mots de votre part, je le rendrai plus ſouple qu'un gant ; & ce ſeroit une étrange choſe,

si nous ne nous servions pas de l'unique fois où vous avez eu raison avec lui.

CIDALISE.

Fais tout comme tu l'entendras.

MARTON.

Je suis ici dans un moment.

SCENE III.

CIDALISE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME votre Tante demande à vous parler.

CIDALISE.

Elle vient fort à propos, je vais tâcher de disposer les choses : dépêche-toi.

MARTON.

Je vous amene Eraste tout-à-l'heure.

SCENE IV.

CEPHISE, CIDALISE.

CEPHISE.

ENFIN, ma Niéce, il faut nous séparer; vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller trouver votre Pere; j'ai bien voulu me charger du soin de vous l'apprendre, de crainte que mon Mari ne vous le dît avec plus d'aigreur.

CIDALISE.

Je reçois tous les jours de ma vie, Madame, de nouvelles marques de vos bontés. Mais, Madame, voudriez-vous bien joindre une grace à toutes les obligations que je vous ai?

CEPHISE.

Si c'est quelque chose qui dépende de moi, ma Niéce?

CIDALISE.

La chose vous sera facile, Madame.

CEPHISE.

Ne me priez point, sur-tout, de parler à mon Mari pour vous.

CIDALISE.

Non, Madame.

CEPHISE.

Cela feroit inutile.

CIDALISE.

J'en fuis perfuadée, Madame.

CEPHISE.

Il ne veut point fouffrir que vous foyez davantage chez lui.

CIDALISE.

Je ne veux point y demeurer malgré lui, ni malgré vous, Madame.

CEPHISE.

Que voulez-vous donc que je faffe ?

CIDALISE.

Permettre que je puiffe parler à mon Oncle avant que de le quitter.

CEPHISE.

Non, ma Niéce, je ne vous le confeille pas, il eft dans un trop grand emportement contre vous.

CIDALISE.

Mais, au moins, ne puis-je favoir les crimes dont on m'accufe ?

CEPHISE.

Hé mondieu, ma Niéce, rendez-vous un peu de juftice. Pour moi, je vous crois la plus innocente perfonne du monde ; mais, en vérité, les apparences font terriblement contre vous.

CIDALISE.

Il eft aifé d'empoifonner les chofes les plus innocentes. Mais cependant . . . .

CEPHISE.

Mais, ma Niéce, je vous prie de me dire quel bon tour vous voulez que nous donnions au refus que vous faites d'un Gentilhomme que votre Pere & mon Mari souhaitent que vous épousiez ? Quelles bonnes couleurs trouverez-vous aux fréquentes visites d'Eraste, que votre Oncle vous a défendu de voir, & à mille autres choses; que j'aurois honte de répéter ?

CIDALISE.

Pour le Gentilhomme dont vous me parlez ; je n'ai point d'autres raisons à vous donner, que le peu d'inclination que j'ai pour lui; mais pour Eraste, Madame, mon Oncle seroit bien plus en colere qu'il n'est contre lui, s'il savoit la véritable cause de ses visites.

CEPHISE.

Je crois qu'il n'en a d'autre, que la passion qu'il a pour vous.

CIDALISE.

Pour moi, Madame ?

CEPHISE.

Oui, pour vous.

CIDALISE.

Vous vous trompez, Madame.

CEPHISE.

Je vous avouerai franchement, que je ne conçois pas bien l'aversion de mon Mari pour Eraste; car, en vérité, je le trouve assez sage.

CIDALISE.

Vous changeriez bientôt de ſentimens, Madame, ſi vous ſaviez, comme moi, juſqu'où va ſa témérité.

CEPHISE.

Il me ſemble pourtant que l'on en dit aſſez de bien ?

CIDALISE.

Vous n'en penſeriez pas, vous dis-je, ſi vous pénétriez ce qui ſe paſſe dans ſon cœur.

CEPHISE.

Expliquez-vous, ma Niéce.

CIDALISE.

Hé de quel front, Madame, pourrois-je vous dire. . . . . Ah ! je frémis ſeulement d'y penſer.

CEPHISE.

Pourſuivez, je vous prie.

CIDALISE.

Quoi ! j'oſerois vous faire entendre qu'il ſent pour vous. . . .

CEPHISE.

Continuez, de grace ?

CIDALISE.

Je ne puis.

CEPHISE.

Il ſent pour moi ? . . . Achevez.

CIDALISE.

La paſſion la plus violente, il ſe meurt pour vous, il ne venoit ici que pour vous y trouver.

CEPHISE.

Je ne me ſuis point apperçue de ce que vous me dites.

CIDALISE.

Le reſpect lui fait étouffer ſes ſoupirs : il mourra, dit-il, mille fois, plûtôt que de découvrir ſa tendreſſe.

CEPHISE.

Vous voyez qu'il eſt bien plus ſage que vous ne me diſiez.

CIDALISE.

Appellez-vous ſageſſe, Madame, d'oſer aimer une perſonne comme vous ? Avant que de partir, je prétends en avertir mon Oncle.

CEPHISE.

Ah ! ma Niéce, gardez-vous-en bien, je ſais à préſent ce que je dois faire.

SCENE V.

CEPHISE, CIDALISE, MARTON.

MARTON.

ERASTE, Madame ? fera-t-on entrer ?

CIDALISE.

Voyez, Madame, que voulez-vous qu'on diſe ?

CEPHISE.

Mais, ma Niéce, je crois qu'il propos. . . .

CIDALISE.

De le renvoyer, je vous entends. dites qu'il n'y a personne ici, allez.

CEPHISE.

Attendez, Marton. Ma Niéce, il vos gens, votre carrosse; & d'ailleurs

CIDALISE.

Vous avez raison, Madame. Dites je suis malade, dépêchez.

CEPHISE.

Arrêtez, Marton. Il peut savoir ne l'êtes point.

CIDALISE.

Dites-lui donc que je le prie de m' je vous remercie, Madame, cela mieux: Et que je suis ici pour des ne m'entendez-vous pas? marchez.

CEPHISE.

Demeurez-là, Marton. Ma Niéce aller plus doucement; il pourroit cro: ce que je suis ici. . . .

CIDALISE.

Hé quoi, Madame, après son in voudriez-vous. . . .

CEPHISE.

La charité, ma Niéce, m'oblige d te de lui parler; & je ne veux pas qu' me reprocher de n'avoir pas empl

efforts, pour lui arracher du cœur cette pensée criminelle.

CIDALISE.

Vous pouſſez la charité bien loin, Madame. Marton, faites monter. On a beſoin d'une vertu comme la vôtre, pour ſe forcer à tant de violence.

SCENE VI.

ERASTE, CEPHISE, CIDALISE, MARTON.

ERASTE, *bas à Marton.*

QUE diable veux-tu que je lui diſe?

MARTON, *bas à Eraſte.*

Hé bien, ne dites mot: faites de grands ſoupirs, cela ſuffira.

CEPHISE.

On vient de m'apprendre des choſes étranges, Monſieur. La, la, remettez-vous, ce n'eſt point par des paroles fâcheuſes, que je prétends faire éclater ma vertu.

MARTON.

Comme elle ſe radoucit!

CEPHISE.

Ma Niéce, vous pourriez à préſent aller trouver votre Oncle.

CIDALISE.

Mais, Madame, si sa colere est au point où vous me l'avez dit. . . .

MARTON.

Faites ce que Madame vous conseille, d'un moment à l'autre les choses changent.

CEPHISE.

Que dites-vous, Marton ?

MARTON.

Je dis, Madame, que la colere des gens prompts ne dure pas.

CEPHISE.

Elle a raison, essayez par des honnêtetés à le ramener.

CIDALISE.

Mais vous-même, si vous vouliez lui parler ?

CEPHISE.

Parlez-lui la premiere, je ferai ensuite tout ce qu'il faudra.

CIDALISE.

J'y vais, Madame, puisque vous me l'ordonnez.

ERASTE, *bas*.

Je n'en puis plus.

MARTON, *bas*.

Courage.

SCENE VII.

ERASTE, CEPHISE.

ERASTE, *bas.*

J'ENRAGE.

CEPHISE.

Hé bien, cette impertinente ! je pense, en vérité, qu'elle nous laisse seuls ici.

ERASTE.

Il est vrai, Madame, & je vais l'appeller, s'il vous plaît.

CEPHISE.

Je ne dis pas cela, Monsieur, mais vous savez qu'aujourd'hui on juge selon les apparences ; & comme deux personnes seules peuvent faire tout ce qui leur plaît, on peut aussi dire d'elles tout ce qu'on veut.

ERASTE.

Les personnes comme vous, d'une vertu confirmée, peuvent tout hasarder, sans craindre qu'on en juge mal.

CEPHISE.

Je ne dis pas cela, Monsieur ; mais on ne sauroit assez se mettre en garde contre la médisance d'aujourd'hui.

ERASTE.

Lorsque la médisance n'est appuyée sur aucun fondement, elle est aisée à détruire; & ceux qui pourroient s'imaginer que je fusse assez téméraire pour vous aimer, n'ignorent pas que vous êtes trop vertueuse pour m'écouter; mais pour vous obéir, j'appellerai Marton, si vous voulez?

CEPHISE.

Non, non, Monsieur, demeurez; que parlez-vous d'aimer? achevez, je vous prie.

ERASTE.

Je suis au désespoir.

CEPHISE.

Qu'avez-vous? vous me semblez fâché?

ERASTE.

Et qu'aurois-je, Madame?

CEPHISE.

Je ne sais; mais vous me paroissez tout-à-fait embarrassé.

ERASTE.

Il est vrai, Madame, je vous l'avoue, je le suis autant qu'on le peut être; & je ne me suis jamais trouvé dans l'état où je me vois.

CEPHISE.

Ma Niéce m'a dit que vous m'aimiez: est-il vrai?

ERASTE.

Ah! Madame.

CEPHISE.

Non, non, parlez-moi franchement.

ERASTE.

Ah! Madame.

CEPHISE.

Parlez-moi ſincerement, vous dis-je, les paroles ne me font pas de peur; mes ſcrupules ne vont point juſques-là: Eſt-il donc vrai, ce qu'on m'a dit? répondez-moi?

ERASTE.

Que vous a-t-on dit, Madame?

CEPHISE.

Que vous aviez de l'amour pour moi. Vous ne me parlez point?

ERASTE.

Hé bien oui, Madame. Je ſuis mort.

CEPHISE.

Le puis-je croire?

ERASTE.

Non, Madame.

CEPHISE.

Que dites-vous?

ERASTE.

Hé! Madame, je ne ſais ce que je dis, ni ce que je fais: je ſuis tellement troublé. . . .

SCENE VIII.

CIDALISE, CEPHISE, ERASTE, MARTON.

CIDALISE.

J'AI profité de vos conseils, Madame, j'ai parlé à mon Oncle, un mot de votre bouche achevera le reste.

CEPHISE.

Quoi! ma Niéce, il consent que vous continuiez de demeurer avec nous?

CIDALISE.

Il ne s'en éloigne pas, Madame.

CEPHISE.

Il ne vous a point dit qu'il prétendoit absolument que vous allassiez demain trouver votre Pere?

CIDALISE.

Il me l'a dit d'abord, Madame; mais ensuite....

CEPHISE.

Hé bien, ensuite?

CIDALISE.

Il m'a fait voir beaucoup moins de rigueur.

CEPHISE.

Vous vous trompez, ma Niéce.

CIDALISE.

Non, Madame, je ne me trompe point ; & je suis sûre que vous le trouverez entierement disposé à ce que je souhaite, si vous avez la bonté de lui parler en ma faveur.

CEPHISE.

Je le ferai, tout-à-l'heure même.

CIDALISE.

Le voilà qui descend, Madame.

CEPHISE.

Il ne faut pas qu'il trouve Eraste ici.

CIDALISE.

Faites-le sortir par le petit escalier.

MARTON.

Allons, Monsieur.

ERASTE.

Je n'ai jamais tant souffert.

SCENE IX.

CIDALISE, CEPHISE, MARTON.

CIDALISE.

Madame, j'entends mon Oncle, il ne tiendra qu'à vous. . . .

CEPHISE.

Laissez-moi seule avec lui, j'en viendrai mieux à bout.

CIDALISE.

Hé pourquoi, Madame, ne
pas? . . . .

CEPHISE.

Avez-vous quelque défiance
mêle plus.

CIDALISE.

Moi, Madame? je me retire

MARTON.

Madame, ne m'oubliez pas
n'est pas mal fâché contre moi!

CEPHISE.

J'aurai ſoin du tout.

MARTON.

On appelle cela juſtement, l
les mains des larrons.

SCENE

CEPHISE, D

DAMIS.

Hé bien, Madame, que fere

CEPHISE.

Ah! ne me parlez plus.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc?

CEPHISE.

Vous devriez mourir de honte.

DAMIS.

Que voulez-vous dire ?

CEPHISE.

Hé ! fi, Monſieur.

DAMIS.

Je ne vous comprends point du tout.

CEPHISE.

Je vous comprends bien moi, je vous aſſure. Ah ! que votre Niéce a bien raiſon de ſe moquer de vous, comme elle fait ; c'eſt vous qui la perdez. Hé ! que ſon Pere un jour, toute ſa famille, elle-même, auront bien des graces à vous rendre !

DAMIS.

Expliquez-vous.

CEPHISE.

Vous devriez rougir de votre foibleſſe.

DAMIS.

Qu'ai-je donc fait ?

CEPHISE.

Vous promettez à votre Niéce de la ſouffrir chez vous, pour y vivre ſans doute dans ſes libertés accoutumées.

DAMIS.

Non, elle m'a promis qu'elle changeroit de conduite.

CEPHISE.

Oh bien, Monſieur, laiſſez-vous tromper, comme elle vous a trompé toute ſa vie ; mais

DAMIS.

Expliquez-moi ce myſtere ?

CEPHISE.

Je ſuis bien folle, de me tant tourmenter.

DAMIS.

Je veux ſavoir ce que vous vouliez me dire.

CEPHISE.

Pour aller en inſtruire votre Niéce auſſitôt ?

DAMIS.

Non, je ne lui en parlerai point.

CEPHISE.

Me le promettez-vous ?

DAMIS.

Oui, je vous le promets.

CEPHISE.

Aſſurément ?

DAMIS.

Je vous en donne ma parole.

CEPHISE.

Oh bien! ſachez . . . . vous le tiendrez ſecret, au moins ?

DAMIS.

Ah! que de diſcours.

CEPHISE.

Que je viens de la ſurprendre avec Eraſte, tout-à-l'heure.

DAMIS.

Comment, dans le tems qu'elle me promettoit de ne le plus voir ?

CEPHISE.

Ce n'eſt pas tout, elle a eu l'effronterie de

me dire que c'étoit de moi qu'il étoit amoureux.

DAMIS.

Ah! quel monſtre!

CEPHISE.

Jugez un peu ſi cela ſe pardonne.

DAMIS.

La miſérable!

CEPHISE.

Je ſuis à préſent fâchée de vous l'avoir dit.

DAMIS.

Non, cela ne ſe peut concevoir.

CEPHISE.

Si ma conſcience ne m'avoit engagée à vous le découvrir. . . .

DAMIS.

J'étouffe.

CEPHISE.

Je ſerois morte, plutôt que de le révéler.

DAMIS.

Elle partira.

CEPHISE.

On ouvre cette porte, je me retire; point d'éclairciſſement. Sur-tout, qu'elle parte demain, cela ſuffit.

DAMIS.

C'eſt aſſez; elle partira, elle partira.

CEPHISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

DAMIS.

Elle partira, elle partira, elle partira.

SCENE XI.

CIDALISE, DAMIS, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien, mon Oncle, n'avez-vous pas trouvé ma Tante tout-à-fait bien intentionnée ?

DAMIS.

Oui, ma Niéce, fort bien.

CIDALISE.

Hélas ! mon Oncle, que je vous suis obligée ; vous verrez désormais. . . .

DAMIS.

Je créve.

CIDALISE.

Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Moi ? rien. Je suis fatigué.

CIDALISE.

Allez vous reposer.

DAMIS.

Adieu.

SCENE XII.

CIDALISE, MARTON,

CIDALISE.

AH ! Marton.

MARTON.

Hé bien, Madame ?

CIDALISE.

Tout va le mieux du monde.

MARTON.

La Vieille a donné dans le panneau ?

CIDALISE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Vous avez bien de l'obligation à ce pauvre Erafte !

CIDALISE.

Cela eft vrai ; mais écoute-moi : Si le petit Comte vient pour me voir, fais-le monter. M'entends-tu bien ?

MARTON.

Oui, oui, cela eft affez clair, je vous entends : Mais Erafte, à qui . . .

CIDALISE.

Ne raifonne pas, & fais ce que l'on te dit.

MARTON.

Madame, Madame! tromper Eraſte, Monſieur Baſſet, Monſieur Durcet, votre Oncle, votre Tante, votre Couſine, & toute la Ville; voici de la beſogne, au moins.

CIDALISE.

Ah, que de diſcours!

SCENE XIII.

ERASTE, CIDALISE, MARTON.

ERASTE.

SONT-ILS ſortis?

MARTON.

Oui, oui, entrez: nous parlions de vous.

ERASTE.

Hé bien, Madame, partirez-vous?

CIDALISE.

Non, Eraſte, & je me ſouviendrai toute ma vie du plaiſir que vous m'avez fait.

ERASTE.

Quelqu'indigne qu'il m'ait paru de vous rendre un pareil ſervice, je n'ai rien conſulté que mon attachement pour vous. Mais enfin, Madame, à votre tour il faut faire auſſi quelque choſe pour moi: quelle ſera la fin de cette aventure?

MARTON.

La fin de toutes les Comédies : un mariage, quand elle aura vingt-cinq ans.

ERASTE.

Vous ne répondez rien, Madame ?

CIDALISE.

Marton, ne vous en dit-elle pas assez ?

ERASTE.

Ne me tromperez-vous point ?

CIDALISE.

Vous êtes toujours dans de perpétuelles défiances !

ERASTE.

Que ne m'en guérissez-vous ?

CIDALISE.

Que faut-il faire ?

ERASTE.

Prenez au moins Pasquin auprès de vous.

CIDALISE.

J'y consens.

MARTON.

Hé ! ne faudra-t-il point aussi que je demeure avec vous ? Par ma foi, vous donnez des démangeaisons de vous tromper, à qui n'en auroit nulle envie. L'affaire du petit Comte & de Lucile, ne devroit-elle pas vous avoir rendu sage ?

ERASTE.

Tout autre que moi n'eût-il pas ? . . .

CIDALISE.

Ne parlons plus de cela. Que veut Pasquin ?

SCENE XIV.

CIDALISE, ERASTE, MARTON, PASQUIN.

ERASTE.

JE ne ſais. (*à Paſquin*) Que ne demeures-tu là-dedans ?

CIDALISE.

Laiſſez-le là.

ERASTE.

Enfin, Madame, vous me promettez. . .

PASQUIN.

Hem, hem.

CIDALISE.

Il veut vous parler, aſſurément.

ERASTE.

As-tu quelque choſe à me dire ?

PASQUIN.

Moi ? non, Monſieur. Hem. (*à part.*) Le brutal !

ERASTE.

Si j'étois aſſez malheureux pour être ſéparé de vous. . . .

PASQUIN.

Hem, hem.

MARTON.

Crache, vilain, & ne touſſe point tant.

PASQUIN.

J'ai une toux ſéche, Marton. Hem, hem. (*à part.*) Le cheval!

CIDALISE.

Je vous réponds qu'il a quelque choſe à vous dire.

ERASTE.

Viens ici.

PASQUIN, *entre ſes dents.*

Monſieur, un homme, une femme, une lettre : on veut vous parler. . . . Madame, je vous donne le bon jour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Paſquin?

ERASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *entre ſes dents.*

Un homme, une lettre, une femme, vous dis-je : on veut vous parler. Bon jour, Marton.

ERASTE.

Ce maraud-là me feroit perdre patience.

PASQUIN.

Une femme. . . .

ERASTE.

Une femme, parleras-tu? Je te donnerai mille coups de bâton.

PASQUIN.

Oh bien, puiſque vous voulez qu'on le diſe

tout haut, il y a un homme au logis qui veut vous rendre une lettre.

ERASTE.

Pourquoi tout ce mystere ? de quelle part ?

PASQUIN.

Oh ! de quelle part : il vous le dira.

CIDALISE.

Allez, Monsieur, voyez ce qu'on vous veut.

ERASTE.

Hélas ! Madame, que pourroit-ce être, qui pût me tenir lieu du plaisir que je perds. . . .

CIDALISE.

Allez, vous dis-je.

ERASTE.

J'y vais, Madame ; mais auparavant, je vous prie de me rendre votre portrait : je ne puis vivre sans vous, ou sans quelque chose qui vous ressemble.

CIDALISE.

Vous rêvez, je pense. Ne l'avez-vous pas, mon portrait ? Mais je vois bien que vous voulez me rendre le vôtre, que je vous ai renvoyé ce matin.

ERASTE.

Je n'ai point reçu le mien, Madame, & je vous ai renvoyé le vôtre.

CIDALISE.

Je vous ai renvoyé le vôtre, Monsieur, & je n'ai point reçu le mien.

ERASTE.

Vous l'avez, Madame, assurément. P-

MARTON.

Crache, vilain, & ne tousse point

PASQUIN.

J'ai une toux séche, Marton. Hem

(*à part.*) Le cheval!

CIDALISE.

Je vous réponds qu'il a quelque ch

dire.

ERASTE.

Viens ici.

PASQUIN, *entre ses*

Monsieur, un homme, une

lettre : on veut vous parler. .

je vous donne le bon jour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Pasqui

ERASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *entre se*

Un homme, une lettre, un

dis-je : on veut vous parler. B

ton.

ERASTE.

Ce maraud-là me feroit pe

PASQUIN.

Une femme. . . .

ERASTE.

Une femm s-tu

mille coups

Oh bien

TE.

nande pardon. Mar-
trait ſeulement ; ceci
lonne ſa bourſe.

LISE.

era plus de plaiſir, que
edemande. *Elle donne*

TON.

QUIN.

ALISE.

ez au plus vîte chez vous.
in, prends chez Francœur
e matin.

RASTE.

ASQUIN.

RASTE.

ame.

ARTON.

IDALISE.

plus.

PASQUIN.

mes quittes à bon marché.

du troiſieme Acte.

CIDALISE.

Je n'ai ni le mien ni le vôtre, Monſieur, aſſurément. Marton ?

MARTON *à Eraſte.*

Monſieur ?

PASQUIN *à Cidaliſe.*

Madame ?

ERASTE *à Marton.*

Que voulez-vous ?

CIDALISE *à Paſquin.*

Qu'y a-t-il ?

MARTON.

J'ai gardé les bijoux que Madame m'avoit dit de vous rendre.

PASQUIN.

Je n'ai pas ſongé à vous reporter ces bagatelles que vous redemandez.

MARTON.

Vous me ferez gronder, Monſieur, ſi vous en parlez davantage.

PASQUIN.

Vous me ferez donner mille coups de bâton, Madame, ſi vous en dites encore une parole.

ERASTE.

Que vous dit là Paſquin, Madame ?

PASQUIN.

Courage, Madame.

CIDALISE *à Eraſte.*

Ce n'eſt rien. Mais que je ſache un peu de quoi vous entretenoit Marton ?

MARTON *à Eraste.*

Ne dites mot, je vous prie.

ERASTE.

D'une bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mais je ne comprends pas ce que Pasquin peut avoir avec vous à démêler ?

CIDALISE.

Ce n'est rien, vous dis-je; mais je comprends bien moins quel secret il peut y avoir entre Marton & vous ?

ERASTE.

Moins que rien, croyez-moi.

CIDALISE.

Je veux le savoir, ou je romps avec vous.

ERASTE.

Vous me direz ce que Pasquin vous a dit, ou je ne vous verrai jamais.

PASQUIN.

Tout ceci ne sent rien de bon pour moi.

CIDALISE.

Monsieur ?

ERASTE.

Madame ?

CIDALISE.

Vous plaît-il de m'éclaircir ce mystere ?

ERASTE.

Promettez-moi de ne point quereller Marton.

CIDALISE.

Je vous le promets.

ERASTE.

Madame, je vous demande pardon. Marton, rendez-moi le portrait seulement; ceci vous sera plus utile. *Il donne sa bourse.*

CIDALISE.

Pasquin, cela vous sera plus de plaisir, que ce portrait que je vous redemande. *Elle donne sa bourse.*

MARTON.

Tenez, Monsieur.

PASQUIN.

Tenez, Madame.

CIDALISE.

(*à Eraste.*) Allez au plus vîte chez vous. (*à Pasquin*) Pasquin, prends chez Francœur ce que j'y ai laissé ce matin.

ERASTE.

Suis-moi.

PASQUIN.

Sans rancune.

ERASTE.

Remercie Madame.

MARTON.

Madame. . . .

CIDALISE.

Je n'y songe plus.

PASQUIN.

Nous en sommes quittes à bon marché.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DURCET, UN LAQUAIS.

M. DURCET.

MON enfant, puis-je voir Madame?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur; elle m'a dit de dire à tout le monde qu'elle dormoit.

M. DURCET.

Elle t'a dit de dire qu'elle dormoit?

LE LAQUAIS.

Oui, en vérité.

M. DURCET.

Tu veux bien que j'attende ici?

LE LAQUAIS.

Vous ferez ce qu'il vous plaira.

M. DURCET.

Quel plaisir n'aurai-je point, de lui annoncer le premier une si bonne nouvelle!

SCENE II.

M. BASSET, M. DURCET.

M. BASSET.

Que j'ai d'impatience de revoir Cidalise!

M. DURCET.

Non, je ne voudrois. . . Mais que vois-je? . . .

M. BASSET.

Je mourrois si j'étois un jour. . . N'est-ce pas là? . . .

M. DURCET.

Ah, juste Ciel!

M. BASSET.

Ah ventrebleu!

M. DURCET.

Je suis perdu!

M. BASSET.

C'est fait de moi!

M. DURCET.

L'aborderai-je?

M. BASSET.

Irai-je lui parler?

M. DURCET.

Oui.

M. BASSET.

De quoi vous parle-t-il ?

MARTON.

D'apprendre à Damis que vous venez voir ma Maîtresse.

M. BASSET.

Voilà un pauvre esprit !

MARTON.

(*à M. Durcet.*) Je tâche de l'adoucir. (*à M. Basset.*) Je tâche de le rendre traitable.

M. DURCET.

Hé bien ?

MARTON.

Il me désole.

M. BASSET.

Il me désespere.

MARTON.

(*à M. Durcet.*) Allez-vous-en sans lui parler. (*à M. Basset.*) Sortez d'ici sans lui rien dire.

M. DURCET.

Ah Dieu ! Monsieur Basset, quel personnage vous faites ici !

MARTON.

Que faites-vous ?

M. BASSET.

Je serois bien fâché, Monsieur Durcet, d'en faire un aussi méchant que vous.

MARTON.

Hé, Monsieur ?

M. DURCET.

Savez-vous, Monſieur Baſſet, ſur quel pied vous êtes ici?

MARTON.

Encore?

M. BASSET.

Hé vous, Monſieur Durcet, puiſqu'il faut tout vous dire, croyez-vous qu'on ne voie pas clair? Sans la robe que vous portez. . . .

MARTON.

Hé! taiſez-vous.

M. DURCET.

Vraiment, mon petit ami, c'eſt bien à vous à faire comparaiſon avec un homme comme moi.

MARTON.

Ah! Monſieur. . . .

M. BASSET.

Je ſerai, quand je voudrai, ce que vous êtes, & vous ne ſerez jamais ce que je ſuis.

MARTON.

Taiſez-vous donc.

M. DURCET.

Vous ſeriez un illuſtre ſuppôt de Thémis!

MARTON.

Oh! querellez-vous bien fort, je vais vous écouter.

M. BASSET.

Il ne faut point parler Latin pour me dire des injures: parlez, parlez François ſeulement, & vous verrez que je vous répondrai fort juſte.

M. DURCET.

Le peu de soin que l'on a pris de votre éducation, nous marque bien le lieu d'où vous sortez.

M. BASSET.

Vous n'êtes guéres obligé aux soins que l'on a pris pour vous; car je vous jure qu'il n'y paroît point du tout.

M. DURCET.

Ma Charge dément ce que vous dites.

M. BASSET.

Vous fûtes bien servi, Monsieur Durcet; un Perroquet en auroit fait autant, si on l'avoit interrogé comme vous.

M. DURCET.

Vous en savez beaucoup pour un Financier! Vous avez envie d'être de la Robe.

M. BASSET.

Assez d'habiles gens la portent sans moi.

M. DURCET.

Vous faites bien de mépriser ce que vous ne sauriez prétendre.

M. BASSET.

Avec de l'argent on fait tout. Si l'on y regardoit de si près, croyez-moi, vous ne seriez pas Officier.

M. DURCET.

Adieu, Monsieur Basset: vous aurez quelque jour besoin de nous.

M. BASSET.

Adieu, Monsieur Durcet: quand j'en aurai besoin,

besoin, ceux qui méritent de porter le nom que vous usurpez, me rendront justice, & je sais comme il faut gagner tous ceux qui vous ressemblent.

M. DURCET.

Adieu, adieu, Monsieur Basset.

M. BASSET.

Adieu, adieu, Monsieur Durcet.

SCENE IV.

MARTON *seule.*

PAR ma foi, j'ai la tête remplie & de Bassets & de Durcets. Je croyois qu'ils n'auroient jamais fait.

SCENE V.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

AH! vous avez bien opéré vraiment: Monsieur Basset & Monsieur Durcet se sont dit mille ordures; chacun se prenoit pour l'es-

pion de l'autre. J'ai peur qu'ils n'éclairc tout ; ils sont sortis ensemble.

CIDALISE.

Je les entendois de ma chambre.

MARTON.

Cela n'étoit-il pas bien divertissant ?

CIDALISE.

J'en ai pensé mourir de rire.

MARTON.

Et si Eraste étoit revenu là-dessus ?

CIDALISE.

Il en auroit ri comme moi.

MARTON.

Je ne sais ; c'est un mauvais plaisant sur certaines choses.

CIDALISE.

Oh ! tais-toi ; j'ai d'autres choses dans la tête. Le Comte ne vient point ?

MARTON.

Hé ! que diantre en voulez-vous faire ? il n'est pas plus haut que ma jambe.

CIDALISE.

Je suis piquée, je te l'avoue.

MARTON.

Hé de quoi ?

CIDALISE.

De son indifférence.

MARTON.

L'aimez-vous ?

CIDALISE.

Moi ? non. Mais je ne ſerois point fâchée qu'il m'aimât à préſent.

MARTON.

Hé pourquoi ?

CIDALISE.

Pour le punir de ne m'avoir pas aimée d'abord.

MARTON.

Vous raffinez ſur les plus habiles Coquettes.

SCENE VI.

UN LAQUAIS, CIDALISE, MARTON.

LE LAQUAIS.

MADAME, votre Avocat m'envoie ici vous dire que votre Procès eſt gagné.

CIDALISE.

Mon Procès eſt gagné ? (*Elle lui donne de l'argent.*) Tiens, & dis-lui que j'aurai ſoin de le remercier.

MARTON.

Hé bien, Madame, nous n'avons plus beſoin du Conſeiller.

CIDALISE.

Je vais me délivrer de deux ennuyeux perſonnages.

MARTON.

Pour le Conseiller, j'y consens ; mais, Madame, Messieurs Bassets ne sont pas gens à dédaigner.

CIDALISE.

Je les laisse de bon cœur à ceux qui en auront besoin, & je romprois à l'heure même avec eux, si je n'appréhendois de faire crier toute la terre contre moi.

MARTON.

Il faut du moins les chasser de bonne grace.

CIDALISE.

Il faut premierement rendre à Monsieur Basset les mille pistoles qu'il m'a prêtées.

MARTON.

Quand vous voudrez les rendre, donnez-les-moi à rapporter.

CIDALISE.

Non, Marton, je n'ai pas oublié les bijoux.

MARTON.

C'est Eraste, Madame.

SCENE VII.

ⅽALISE, ERASTE, MARTON.

CIDALISE.

É bien, Erafte, avez-vous fû ce qu'on vouloit ?

ERASTE.

ⅽn, Madame, je n'ai rien appris : cet ne trop impatient s'eft laffé de m'atten- il doit, dit-on, revenir à neuf heures.

CIDALISE.

ꞁis quoi ! vous n'avez pû démêler ? . . .

ERASTE.

!, Madame, de quoi nous embarraffons- ? Ne perdons plus, de grace, des mo- fi précieux, & que notre amour ne foit oujours la derniere chofe dont vous me :z.

CIDALISE.

ı ! Erafte, que vous me fatiguez ! Vous tes toujours la même chofe ; cela ennuie n, voyez-vous ? Que ne m'entretenez- de quelqu'aventure qui me réjouiffe ?

ERASTE.

las ! Madame, je fuis fi occupé de la ıe. . . .

CIDALISE.

Encore une fois brisons là ; j'aimerois autant lire *Clelie*, que de vous entendre.

SCENE VIII.

LUCILE, CIDALISE, ERASTE, MARTON.

LUCILE.

AH! ma Cousine, vous ne savez pas? je passerai tout le soir avec vous, ma Mere ne revient que demain.

CIDALISE.

Vous coucherez aussi avec moi, si vous voulez.

LUCILE.

J'ai ordre de coucher chez ma Tante ; mais n'importe, c'est à faire à être un peu grondée. Ah! vous voilà, Monsieur : vraiment vous avez querellé tantôt Monsieur le Comte bien mal-à-propos.

ERASTE.

Mademoiselle, je suis prêt à lui faire toutes les satisfactions que vous m'ordonnerez.

LUCILE.

Ecoutez, sans moi je vous réponds qu'il n'auroit pas souffert ce que vous lui avez dit ;

Monsieur le Comte a du courage, au moins.

ERASTE.

Puisque vous l'aimez, je lui crois tout le mérite qu'un Gentilhomme peut avoir.

LUCILE.

Ma Cousine, il est à la petite porte du jardin.

CIDALISE.

Faites-le monter, Marton.

Marton sort.

LUCILE.

Monsieur, faites-lui bien des honnêtetés, je vous prie.

ERASTE.

Il sera content, je vous en réponds.

SCENE IX.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE.

LUCILE.

Vous arrivez toujours le dernier, Monsieur le Comte. Hem, patience!

ERASTE.

Je crois, Monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, si tantôt . . .

LE COMTE.

Vous n'êtes pas excuſable, Monſieur, d'avoir pû croire qu'on me préférât à vous.

CIDALISE.

Oh! demeurez-en là, s'il vous plaît. Ces Meſſieurs, ſi l'on vouloit les laiſſer faire, paſſeroient bien plus de tems à ſe louer, qu'ils n'en ont mis à ſe quereller. Paſquin n'eſt point revenu?

ERASTE.

Où l'avez-vous envoyé?

CIDALISE.

Il eſt allé chercher des truffes.

LUCILE.

Des truffes?

ERASTE.

Oui, Mademoiſelle.

LUCILE.

Vraiment j'en ſuis bien aiſe, car je les aime bien.

LE COMTE.

Lucile m'a dit, Madame, que vous feriez parler à Madame ſa mere de la choſe du monde que je ſouhaite le plus.

CIDALISE.

Nous parlerons de cela dans un autre tems.

SCENE X.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, PASQUIN, LE COMTE.

CIDALISE.

HÉ! voilà Pasquin.

PASQUIN.

Oui vraiment me voilà, & j'ai bien vu l'heure que vous ne me voyiez d'aujourd'hui.

ERASTE.

Comment?

PASQUIN.

J'ai pris querelle à votre porte.

CIDALISE.

Avec qui?

PASQUIN.

Avec Messieurs du Guet. Ces Messieurs-là se connoissent fort mal en gens. Si je n'avois point été embarrassé, comme je l'étois. . . .

LE COMTE.

Qu'aurois-tu fait?

PASQUIN.

J'aurois couru comme un diable, & je me serois bien moqué d'eux.

SCENE XI.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

BON soir Pasquin.

PASQUIN.

Bon soir Marton. Ils me prenoient pour un voleur, à ce qu'ils disoient ; mais je crois par ma foi qu'ils me vouloient voler eux-mêmes. La peste, qu'ils ont le nez fin : ils m'ont suivi plus de trois rues. Ces truffes que je portois, les guidoient merveilleusement. Enfin, je suis arrivé à la petite porte, j'ai voulu l'ouvrir avec la clé qu'Eraste m'a laissée, au diable zot ; j'ai trouvé je pense plus de quarante mille trous de serrure, sans trouver le véritable : ces Messieurs se sont arrêtés : ma crainte a redoublé, & leurs soupçons aussi. Il veut crocheter cette porte, disoit l'un ; c'est un voleur, disoit l'autre, il faut le mener au Châtelet. Enfin, j'ai vu l'heure que nous allions capituler, & je me trouvois déja fort heureux de me retirer sain & sauf, sans armes ni bagage, c'est-à-dire, sans truffes, rossoli, ni vin de Champagne.

ERASTE.

Tu as donc ouvert la porte, à la fin?

PASQUIN.

Ah! ma foi, il étoit tems. Oh çà, que ferai-je de tout ceci?

CIDALISE.

Marton, aidez-lui; suis-la, Pasquin.

SCENE XII.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ERASTE.

CIDALISE.

ALLONS, divertissons-nous bien ce soir; je vous prie Eraste, serez-vous de bonne humeur aujourd'hui, ne vous passera-t-il rien par la tête?

ERASTE.

Non, Madame, de ma vie: si vous continuez de répondre à ma tendresse, vous me trouverez toujours l'homme du monde le plus reconnoissant.

CIDALISE.

Et plus de jalousie, sur-tout.

ERASTE.

Je ferai un effort pour n'en plus avoir; mais vous, de votre côté, essayez autant que vous

pourrez, d'éviter les occasions qui pourroient m'en donner.

CIDALISE.

Je vous le promets.

LE COMTE.

Et vous, Mademoiselle, que me promettez-vous ?

LUCILE.

D'être toujours comme je suis.

SCENE XIII.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON.

Elle parle à l'oreille de Cidalise.

MADAME.

ERASTE.

Que vous dit-elle ?

CIDALISE.

Ne vous voilà-t-il pas d'abord en campagne ? Dites que je suis empêchée.

MARTON.

Mais, Madame. . . .

ERASTE.

Oh ! pour cela, Madame, je ne puis y te-

nir; je ne ſais pas ce que je n'aimerois point mieux, que de voir parler à l'oreille. Ne me faites pas ſouffrir davantage, je vous prie.

LUCILE.

Hé, ma Couſine!

LE COMTE.

Hé, Madame!

CIDALISE.

Non, il ne le ſaura pas, je vais leur parler.

ERASTE.

Je veux pénétrer ce myſtere.

LUCILE.

Monſieur. . . .

ERASTE.

Madame. . . .

CIDALISE.

Vous me fâchez bien fort.

ERASTE.

Dites-moi donc ce que c'eſt?

CIDALISE.

Je vous le dirai: mais je romps avec vous...

ERASTE.

Voilà qui eſt fait, je ne vous le demande plus; mais j'en mourrai.

CIDALISE.

A-préſent que vous êtes raiſonnable, je veux bien vous le dire: mais quand vous l'aurez ſu, ne ceſſez pas de l'être.

ERASTE.

Non, je vous le proteſte.

CIDALISE.

Ce ſont deux hommes que vous ne connoiſſez point, qui viennent d'éclaircir que depuis long-tems je me moquois d'eux : ils vouloient m'épouſer l'un & l'autre. Ne vous allarmez point, j'avois intérêt de les ménager ; l'un étoit mon Rapporteur, l'autre me prêtoit de l'argent : mon Procès eſt gagné, je n'ai plus beſoin d'eux. Dictez-moi la réponſe, je la leur ferai, ou parlez-leur vous-même.

LE COMTE.

Il paroît de la bonne foi dans le procédé de Madame.

CIDALISE.

Tout cela ne le ſatisfait point encore : à quoi rêvez-vous ?

ERASTE.

A rien, Madame.

SCENE XIV.

CIDALISE, ERASTE, LUCILE, LE COMTE, PASQUIN, M. DURCET, M. BASSET.

CIDALISE.

QU'ENTENDS-JE là ?

PASQUIN.

Non, vous n'entrerez pas.

M. DURCET.

Retire-toi, mon ami.

PASQUIN.

Il n'y a ami qui tienne, vous n'entrerez pas.

M. BASSET.

Ote-toi de là, mon enfant.

PASQUIN.

Voilà un méchant Pere.

M. DURCET.

Les soins que j'ai pris pour vous, Madame, méritoient une autre récompense.

M. BASSET.

Je suis honteux d'avoir été si long-tems vôtre duppe.

M. DURCET.

Je suis ravi d'être désabusé.

M. BASSET.

Monsieur Durcet me fuyoit, & je fuyois Monsieur Durcet, quand nous n'avions que vous à fuir.

CIDALISE.

Qu'y a-t-il donc, Messieurs?

M. DURCET.

Nous ne sommes pas ici en lieu, Madame, de nous expliquer davantage.

M. BASSET.

Et moi je voudrois que tout Paris fût ici, pour lui donner plus de confusion.

ERASTE.

Tout beau, tout beau, Monsieur, je ne sais qui vous êtes; mais apprenez à parler plus civilement à des Dames.

M. BASSET.

Ah vraiment ! il y a long-tems que l'on ne m'apprend rien ; c'eſt moi qui montre aux autres.

ERASTE.

Qui eſt cet homme-là, Madame ?

CIDALISE.

Laiſſez-le en repos, je vous en prie.

M. BASSET.

Je m'appelle Monſieur Baſſet, entendez-vous ?

ERASTE.

Hé bien, Monſieur Baſſet, ſi ce n'étoit la conſidération que j'ai pour ces Dames, je vous jetterois par les fenêtres.

M. BASSET.

Tout cela s'appelle des façons de parler,

ERASTE.

Mon petit drôle ?

CIDALISE.

Hé, taiſez-vous, mon pauvre Monſieur Baſſet, il ne faut point vous abuſer davantage, je ne vous ai jamais aimé. Vous m'avez fait plaiſir, & je l'ai reconnu en vous pardonnant l'audace que vous avez eu de vouloir m'épouſer. Pour les mille piſtoles que je vous dois, je les rendrai au premier jour.

M. BASSET.

Vous ferez fort bien, Madame, vous ferez fort bien.

CIDALISE.

CIDALISE.

Pour vous, Monſieur, dans la néceſſité de mes affaires, il m'étoit important de gagner les bonnes graces de mon Rapporteur; vous m'avez perſuadée que j'y avois réuſſi, par les ſoins que vous avez eus de mon Procès, je vous en remercie; & croyez que j'aurois reçu autrement l'honneur que vous me faiſiez de vouloir m'épouſer, ſi je n'avois été engagée depuis long-tems avec Monſieur.

SCENE XV.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE.

ERASTE.

CE Monſieur Baſſet-là a les épaules bien larges.

LE COMTE.

En vérité, Monſieur, vous devriez être content, vous lui en avez aſſez dit, & trop même.

ERASTE.

Oui, mais j'en ai trop peu fait.

CIDALISE.

Ne deviendrez-vous jamais ſage?

ERASTE.

Hé, Madame, j'enrage.

SCENE XVI.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

LUCILE.

OU va-t-il donc ?

CIDALISE.

Que fait-il ? c'eſt un fou, je ne prends pas garde à ce qu'il fait.

SCENE XVII.

CIDALISE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER, LE COMTE.

CIDALISE.

HÉ ! ma Couſine, voilà votre petit Frere. Hé ! bon ſoir le petit bon-homme.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, oui, bon ſoir. Ah, ah, ma Sœur, vous dites que vous allez chez ma Tante, & je vous trouve ici.

LUCILE.

Et vous, Monſieur, qui vous a permis d'y venir à l'heure qu'il eſt ?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est ma Mere qui est revenue, & qui m'envoie vous chercher. Hé! la, la, vous ne serez pas mal grondée. Et voilà aussi mon gourmand, qui mangeoit toutes les confitures sans m'en donner.

LUCILE.

Ah! ma Cousine, il dira tout à ma Mere.

CIDALISE.

Laissez-moi faire. Oh çà, mon cher petit Cousin, voudrois-tu nous faire un plaisir?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est selon. Vous ne me tromperez pas? Premierement ma Mere m'a envoyé ici, pour voir ce que ma Sœur y faisoit, & je m'en vais le lui dire.

CIDALISE.

En vérité, vous êtes un franc petit sot.

LE PETIT CHEVALIER.

Sot tant qu'il vous plaira; mais je le ferai comme je vous le dis.

CIDALISE.

Quoi, mon Cousin, si par exemple on vous donnoit des confitures tout plein vos poches, & un Louis d'or, pour aller jouer à la paume, pour dire seulement que vous avez trouvé votre Sœur couchée & endormie chez ma Tante, vous ne le feriez pas?

LE PETIT CHEVALIER.

Il faudroit voir. Il est bien aisé déja de prendre une pistole & des confitures; mais

pour mentir à ma Mere, cela n'eſt pas ſi ai que vous croyez.

CIDALISE.

Pour ne nous point embrouiller, débarraſſons-nous des choſes aiſées; tiens, voilà la piſtole, & je te vais donner des confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez-vous, il faut me recommencer les choſes plus d'une fois, à moi; d'abord, j'ai de la peine à les comprendre.

LUCILE.

Mais, mon Frere, il ne faut que dire à ma Mere que je ſuis chez ma Tante, & que je ſuis couchée.

LE PETIT CHEVALIER.

Taiſez-vous, vous ne ſavez ce que vous dites; ma Couſine ſe fait bien mieux entendre que vous.

CIDALISE.

Mais, point, mon Couſin, elle vous dit la choſe comme il faut.

LE PETIT CHEVALIER.

Pardonnez-moi, elle n'a point parlé de confitures.

CIDALISE.

Hé bien, en voilà, nous entendez-vous mieux?

LE PETIT CHEVALIER.

Oh! je vous entends à préſent. Que faut-il faire? dire à ma Mere que ma Sœur eſt chez ma Tante?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Qu'elle eſt couchée ?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Ne trouvez-vous point encore quelque petite difficulté ?

LUCILE.

Oh ! faites ce qu'on vous dit, ou rendez l'argent & les confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Allez, allez, je me moquois de vous, ma Mere n'eſt point revenue ; mais je me ſuis bien douté que ma Sœur étoit ici avec Monſieur le Comte.

CIDALISE.

Peſte ſoit du petit fripon. Veux-tu ſouper avec nous ?

LE PETIT CHEVALIER

Et où coucherai-je ?

CIDALISE.

On vous fera un petit lit auprès de moi.

LE PETIT CHEVALIER.

Envoyez donc dire chez nous que je couche auſſi chez ma Tante.

CIDALISE.

On le fera. Voyons ce que fait Eraſte, & que l'on mette le couvert.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

ALLONS donc, Pasquin, remuez-vous un peu, puisque vous êtes de la maison; mettez le couvert?

PASQUIN.

Et où est-il ce couvert?

MARTON.

Approche cette table. Où vas-tu? Non; tiens, la voilà: tu es étourdi comme un hanneton.

PASQUIN.

Ecoute, mon enfant, il faut de l'habitude à tout: on ne parloit non plus de table chez feu mon Maître, que si c'eût été un meuble tout-à-fait inutile. Dieu garde de mal celui qui a passé souvent deux jours & deux nuits sans manger.

MARTON.

Et de quoi vivois-tu ?

PASQUIN.

Nous vivions de pleurs, de ſoupirs.

MARTON.

La mauvaiſe nourriture !

PASQUIN.

Elle eſt un peu amere, franchement ; & je te réponds que moi, qui ne prends point les choſes autrement à cœur, je ſens une certaine douleur, un étouffement qui me répond entre les deux épaules.

MARTON.

Tais-toi. Va prendre le couvert dans cette armoire.

PASQUIN.

Combien apporterai-je de couverts ?

MARTON.

Cinq. Te dépêcheras-tu ?

PASQUIN.

Oh, donne-toi patience, ou viens les querir toi-même.

MARTON.

Je penſe que j'aurai plutôt fait.

PASQUIN.

Que tu es bouillante !

MARTON.

Oui vraiment, je le ſuis.

PASQUIN.

Je m'en ſouviens fort bien, le ſoufflet de tantôt. . . . .

MARTON.

N'est-ce point de-là que t'est resté ton étouffement entre les deux épaules ?

PASQUIN.

Vas, vas, je n'oublie rien, & si jamais je suis ton mari. . . .

MARTON.

Vas, vas, si je suis jamais ta femme, je te donnerai tant d'affaires, que tu ne songeras pas à celle-là.

PASQUIN.

Belle espérance !

MARTON.

Tais-toi, voici Madame.

SCENE II.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTON, PASQUIN.

CIDALISE.

AH, juste Ciel ! qui a jamais oui parler d'une semblable perfidie ?

MARTON.

Madame ?

CIDALISE.

J'étois prête d'entrer dans la Chambre de

mon

mon Oncle, pour lui donner le bon ſoir.

MARTON.

Hé bien?

CIDALISE.

Ma Tante étoit auprès de lui, j'ai eu la curioſité d'écouter ce qu'ils diſoient.

MARTON.

Que diſoient-ils?

CIDALISE.

Ils prenoient leurs meſures pour me faire partir demain. Je ſuis au déſeſpoir.

MARTON.

Allons, allons, Madame, ne vous affligez point: contre fortune bon cœur. Quand on a de l'eſprit, on ſe divertit par-tout.

CIDALISE.

Que ferons-nous dans ce vilain Château?

MARTON.

Nous médirons de Madame votre Tante; il y a là de quoi nous occuper ſix mois.

CIDALISE.

On ne peut pas toujours médire.

MARTON.

Nous trouverons mille amuſemens.

CIDALISE.

Hé quoi encore?

MARTON.

Mais, que ſais-je moi? caſſer les vîtres, les miroirs; rompre, briſer les meubles, mettre le feu à la maiſon; il y a cent petites choſes récréatives comme cela.

CIDALISE.

Commençons par faire médianoche ; quell heure est-il ?

MARTON.

Il n'est que dix heures.

PASQUIN.

Si vous voulez, Madame, je ferai sonne minuit à la pendule.

ERASTE.

Hé, de grace, Madame, parlez-moi.

CIDALISE.

Tout-à-l'heure. Je veux avoir des violon ce soir.

MARTON.

Ne voulez-vous pas aussi des tambours & des trompettes, pour réveiller toute la mai son ?

CIDALISE.

Je ne raille point, je veux donner le bal.

ERASTE.

Hé, Madame, vous les animerez d'un manière...

CIDALISE.

Je n'ai plus rien à ménager.

PASQUIN.

Mais croyez-moi.

CIDALISE.

Ah ! je vous prie, laissez-moi en repos.

ERASTE.

En vérité, Madame, vous avez bien peu d considération pour moi. Quoi ! dans le tem

qu'il faut nous séparer, tout ce que vous pensez n'a pas le moindre rapport à ma tendresse?

CIDALISE.

Ah, Eraste, que vous me fatiguez! que voulez-vous que je vous dise?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

CIDALISE.

Marton, songez à notre soupé.

MARTON.

C'est assez.

ERASTE.

M'écrirez-vous?

CIDALISE.

Oui. (*à Marton.*) Faites mettre des bougies par-tout.

MARTON.

Il y en aura.

ERASTE.

Hé, Madame, de grace, écoutez-moi.

CIDALISE.

Je vous écoute . . . je vous écoute, vous dis-je. Mais à propos, que vouloit cet homme de tantôt, l'avez-vous vu?

ERASTE.

Oui, Madame.

CIDALISE.

Que vouloit-il?

ERASTE.

Me rendre une lettre.

CIDALISE.

De qui?

ERASTE.

De quelqu'un qui vouloit se divertir app remment.

CIDALISE.

Est-ce l'écriture d'une femme ?

ERASTE.

Je ne sais.

CIDALISE.

Montrez-la moi.

ERASTE.

Je vais vous la donner.

CIDALISE.

Dépêchez-vous.

ERASTE.

Un moment, s'il vous plaît.

CIDALISE

L'avez-vous ?

ERASTE.

Pas encore.

CIDALISE.

Vous me faites mourir.

ERASTE.

La voici.

CIDALISE.

Ah! je respire.

ERASTE.

Non, ce n'est pas elle.

CIDALISE.

Elle est perdue ?

ERASTE.

La voilà.

CIDALISE.

Je la veux lire.

LETTRE.

» Je ne veux point vous laisser acheter par
» des soins une tendresse que rien ne sauroit
» payer que la vôtre. Si vous m'aimez, com-
» me on me l'a voulu faire croire, je suis
» contente; cessez d'en faire confidence à
» d'autres qu'à moi; cachez même, si vous
» pouvez, à celui qui vous rendra ma Let-
» tre, le plaisir qu'elle doit vous donner; &
» trouvez les moyens de me faire tenir une
» réponse, où je trouve dans chaque ligne
» que vous m'aimerez éternellement. «

Marton, c'est une Lettre de ma Tante.

MARTON.

Ah, Madame!

ERASTE.

Que voulez-vous dire?

CIDALISE.

Vous le saurez, je ne sortirai point de Paris, Eraste.

ERASTE.

Vous n'en sortirez point?

CIDALISE.

Non, vous dis-je. Que ferons-nous, n'irons-nous pas au Bal?

ERASTE.

Vous savez que je fais tout ce qu'on veut.

LUCILE.

Monsieur le Comte, le voulez-vous bien ?
Nous souperons après, ma Cousine.

LE COMTE.

Vous n'avez qu'à commander, Mademoiselle.

CIDALISE.

Avez-vous là votre carrosse ?

ERASTE.

J'ai le mien au bout de la rue.

LE COMTE.

Le mien y est aussi.

CIDALISE.

Voilà qui est bien. Comment nous déguiserons-nous ? Pour moi, je ne veux qu'une écharpe.

LUCILE.

Et moi, ma Cousine ?

MARTON.

Prenez la vôtre aussi.

ERASTE.

Pour moi, je ne veux que mon manteau.

LE COMTE.

Ni moi non plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi ?

LUCILE.

Et vous, vous irez vous coucher.

LE PETIT CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît.

MARTON.

Tenez, voilà tout l'attirail.

CIDALISE.

Ne heurte-t-on pas ?

LE COMTE.

On heurte assurément, Madame.

LUCILE.

Ah ! ma Cousine, c'est peut-être ma Tante.

CIDALISE.

Hé bien, quand ce seroit elle, faut-il tant étonner ? laissez-moi parler ; passez dans ma hambre, Eraste.

LE COMTE.

Et moi, Madame ?

CIDALISE.

Et vous aussi. Qui est-là ?

SCENE IV.

CEPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CEPHISE.

OUVREZ.

CIDALISE.

Qui est-là ?

CEPHISE.

Ouvrez, vous dis-je.

CIDALISE.

Ah, ah, c'est ma Tante!

CEPHISE.

Oui, ma Niéce, c'est moi.

CIDALISE.

Hé! qui vous fait venir ici à l'heure qu'il est.

CEPHISE.

Monsieur Durcet a pris la peine de m'avertir qu'on se préparoit ici à passer une bonne nuit.

CIDALISE.

Madame, je me trouvois mal.

CEPHISE.

Vous trouvez-là de bons remedes.

MARTON.

Le Médecin lui a ordonné de faire médianoche.

CIDALISE.

J'ai voulu attendre minuit pour manger gras.

CEPHISE.

Et vous, Lucile, que faites-vous ici?

CIDALISE.

J'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais si je la retenois à coucher avec moi.

CEPHISE.

Vous usez bien des permissions qu'on vous donne! laissez-moi faire, on trouvera les moyens de vous mettre à la raison.

CIDALISE.

Oh, Madame, je vous prie, faites-nous bonne mine. Ma Cousine, ne vous chagrinez point; elle est bonne personne, je la connois: un quart-d'heure d'entretien, tête à tête, nous la rendra favorable.

CEPHISE.

Nous verrons à la fin qui plaisantera le plus long-tems.

CIDALISE.

En vérité, Madame, si vous êtes si farouche, je vous ferai prier par des gens pour qui vous ne serez pas si cruelle.

CEPHISE.

Que voulez-vous donc dire, expliquez-vous?

CIDALISE.

J'ai bien de la peine à me faire entendre: Eraste, priez Madame de ne nous point être si contraire.

CEPHISE.

Je suis trahie.

SCENE V.

CIDALISE, CEPHISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN, MARTON.

LE PETIT CHEVALIER.

HÉ bon ſoir, ma Tante: voulez-vous venir au Bal?

CIDALISE.

Oüi da, elle y viendra: pourquoi non?

CEPHISE.

Vous voulez bien que je me retire?

CIDALISE.

Nous avons le plus joli ſoupé du monde; vous en ſerez, s'il vous plaît.

CEPHISE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

CIDALISE.

Ne vous avois-je pas bien dit, que c'étoit la meilleure perſonne du monde? elle entend les choſes à demi mot.

LUCILE.

On frappe à la porte.

MARTON.

Madame, c'eſt votre Oncle.

CIDALISE.

Madame, voyez, c'eſt à préſent votre affaire, empêchez-le d'entrer, ſi vous pouvez.

CEPHISE.

Elle met les bougies ſous la table.

Ne remuez point tous, ne faites point de bruit. Qui eſt-là?

SCENE VI.

DAMIS, CEPHISE, CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, MARTON, PASQUIN.

DAMIS.

EST-CE vous, ma femme?

CEPHISE.

Eſt-ce vous, Monſieur?

DAMIS.

C'eſt moi-même, ouvrez.

CEPHISE.

Avez-vous là de la bougie?

DAMIS.

Oui.

CEPHISE.

Eteignez-la.

DAMIS.

Hé pourquoi ?

CEPHISE.

Eteignez-la, vous dis-je.

DAMIS.

Elle eſt éteinte.

CEPHISE.

Donnez-moi la main ; que venez-vous faire ici ?

DAMIS.

Qui venez-vous faire, vous-même ?

CEPHISE.

Monſieur Durcet me vient d'envoyer dire qu'on ſe préparoit à faire médianoche ici, & qu'Eraſte & d'autres encore doivent s'y trouver.

DAMIS.

Monſieur Baſſet m'a fait dire la même choſe.

CEPHISE.

Cela n'eſt pas vrai cependant ; il y a près d'une demi-heure que je ſuis ici, je n'entends rien.

DAMIS.

Hé comment y êtes-vous entrée ?

CEPHISE.

N'ai-je pas une clé de cet appartement ? Allez, retirez-vous, prenez garde de tomber ſur la montée ; je veux examiner ceci. A moins qu'ils ne ſoient dans la chambre où elle

couche. . . . Laissez-moi faire, s'il me paroît la moindre chose, j'irai vous avertir.

DAMIS.

Bon soir, Madame.

CEPHISE.

Pasquin veut reprendre les bougies.

Bon soir, Monsieur. Attendez.

DAMIS.

Que dites-vous ?

CEPHISE.

Je dis que vous n'alliez pas si vîte, de peur de vous blesser.

SCENE VII.

ERASTE, LE COMTE, CIDALISE, CEPHISE, LUCILE, MARTON, PASQUIN.

ERASTE.

Le voilà parti.

CEPHISE.

Vous voyez, ma Niéce, que je ne suis pas si mauvaise qu'on s'imagine.

CIDALISE.

Moi, ma Tante? vous êtes la meilleure personne du monde, quand vous voulez. Oh

çà, voyons donc, n'irons-nous pas au Bal?

CEPHISE.

Je vous prie de m'en dispenser.

CIDALISE.

Oh! ma Tante, vous y viendrez.

LE COMTE.

Allons, Madame, il y faut venir, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Ma Tante danse à merveille.

CEPHISE.

Ce n'est point parceque je danse mal, que je n'y veux point aller.

MARTON.

La vieille folle!

CIDALISE.

Dépêchons-nous, allons vîte, ma Tante.

CEPHISE.

Mais, ma Niéce, . . .

MARTON.

Oh! par ma foi vous y viendrez.

CIDALISE.

Sommes-nous prêts? Allons-nous-en, nous mangerons après.

CEPHISE.

Où me suis-je fourrée!

LUCILE.

Marton ne vient-elle pas?

MARTON.

Pourquoi non?

CIDALISE.

CIDALISE.

Il faut que Pasquin reste ici, pour nous ou-ir la porte.

ERASTE.

Parle donc, hai?

PASQUIN.

Monsieur?

ERASTE.

Ne t'endors pas au moins, quand il faudra ous ouvrir?

MARTON.

Je ne m'y fie pas, je vais prendre la clé.

SCENE VIII.

PASQUIN, *seul.*

BONNE petite vie, par ma foi! Si l'Oncle evenoit, cela seroit tout-à-fait drôle: ce sont urs affaires; la mienne est, à présent, de voir il n'y a point quelqu'une de ces bouteilles de op. Voilà justement ce qu'il me faut. A vous, Ionsieur Pasquin? Monsieur, je vous suis fort bligé. Allons donc, point de façon, je suis otre serviteur: il faut que vous me fassiez aison de la santé que je viens de vous porter. h! de tout mon cœur. Buvez donc? Voilà un rave homme! Ta, ra, ta, ta, lera. Je suis n peu rond franchement; il ne faut point

cependant se rebuter. A vos inclinations, Monsieur Pasquin. Ah! il ne sera pas dit que Monsieur Pasquin demeure court.

SCENE IX.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

Qui est là?

DAMIS.

Ouvrez.

PASQUIN.

Je ne saurois.

DAMIS.

Hé! faut-il tant de façons? Qui peut ouvrir le jardin à l'heure qu'il est? Que fais-tu là?

PASQUIN.

Vous voyez, je tâche d'adoucir les miseres de la vie.

DAMIS.

Où est Cidalise?

PASQUIN.

Où elle est?

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Je ne fais. Tenez, Monsieur Damis, voulez-vous boire un coup ?

DAMIS.

A qui parles-tu, coquin ?

PASQUIN.

Il est de Champagne, Monsieur Damis.

DAMIS.

Allez dire à ma femme qu'elle descende ici.

PASQUIN.

Madame Damis est allée au Bal, Monsieur Damis.

DAMIS.

Ma femme au Bal !

PASQUIN.

Oui da au Bal, elle danse fort bien.

DAMIS.

Je suis bien fou, de m'arrêter à ce que me dit un ivrogne ! Mais qu'entends-je ?

PASQUIN.

C'est Madame Damis.

SCENE X.

DAMIS, CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, PASQUIN, MARTON.

LUCILE.

EN vérité, ma Cousine, je suis bien malheureuse.

LE COMTE.

Le carrosse d'Eraste s'est rompu bien mal-à-propos.

LUCILE.

Comment reviendront-ils?

LE COMTE.

Le mien est allé les reprendre.

DAMIS.

Ah, malheureuse! c'est donc là l'effet de vos promesses! Vous ne deviez plus voir Eraste: vous ne gardez plus aucunes mesures. Ce n'étoit point assez de perdre votre réputation, il faut jetter toute votre famille dans le même désordre! Ah! Lucille, Lucille, votre Mere vous punira, je vous en réponds. Et vous, Madame, nous trouverons, votre Pere & moi, d'assez bons amis pour vous faire repentir de votre conduite.

CIDALISE.

Voudriez-vous, Monsieur, m'écouter un moment ?

DAMIS.

Que pouvez-vous me dire ?

CIDALISE.

On a pris soin, Monsieur, d'empoisonner ma maniere de vie ; quand vous voudrez l'examiner, vous ne la trouverez point criminelle. J'aime Eraste, il est vrai, & je tâcherai, par toutes sortes de moyens honnêtes, de n'en épouser jamais d'autre. Vous & mon Pere y auriez déja consenti, sans les artifices de ma Tante : elle ne veut point me souffrir chez vous, non point tant pour m'empêcher de voir Eraste, qu'afin de le voir elle sans obstacle.

DAMIS.

Ah, misérable ! qu'oses-tu dire ?

CIDALISE.

Ce qu'elle ne peut démentir.

DAMIS.

Que vois-je ?

CIDALISE.

Je sais que cela est sensible ; mais je ne pouvois qu'aux dépens de mon propre honneur, vous épargner de semblables chagrins.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, CEPHISE, CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ERASTE, PASQUIN, MARTON.

CEPHISE.

AH! ma Niéce, j'ai le bras bien blessé.

DAMIS.

Fusses-tu morte, malheureuse! puisque cette lettre est de toi.

CEPHISE.

Elle s'évanouit dans les bras de Pasquin.

Je suis perdue.

PASQUIN.

Madame, voulez-vous un peu de vin de Champagne?

CIDALISE.

Portez-la dans ma chambre. Eraste, ne perdons point de tems: mon Pere doit venir aujourd'hui, employons toute la terre pour le faire consentir à notre mariage. Pour vous, ma Cousine, je sais des gens, je vous l'ai déja dit, que votre Mere ne pourra refuser.

PASQUIN.

Et moi, Marton ?

MARTON.

Ote-toi de-là, ivrogne.

FIN.

De Bourgoing née de Belleval



